Carl Spitteler

IMAGO

Traduction :
Gabrielle Godet

1917
(1906)

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

PRÉFACE

« Parmi les œuvres si diverses de Carl Spitteler, me disait un admirateur de notre illustre compatriote, Imago *est peut-être la plus propre à « dépayser » le lecteur français. »*

Non qu'aucun lecteur français d'esprit cultivé puisse méconnaître la piquante originalité d'un ouvrage qui ne ressemble à aucun autre. Mais l'analyse morale qui fait le fond de ce curieux roman psychologique revêt une forme qui déconcerte les habitudes de claire logique chère à nos cerveaux latins.

C'est un mélange imprévu d'éléments disparates : les traits d'observation comique alternent avec un idéalisme subtil ; les tableaux de mœurs pris en pleine réalité bourgeoise se mêlent avec le symbolisme et l'allégorie ; la sentimentalité, naïve en apparence, avec la boutade, la satire et le paradoxe… Or tout cela forme un ambigu singulier, aussi savoureux qu'imprévu, qui d'abord étonne, puis finit par séduire le lecteur et le conquérir.

Bien habile celui qui réussira à enfermer dans la sèche précision de nos mots français l'exposé du cas extraordinaire du héros, ce Victor, prisonnier d'une illusion qui fait sa force et son tourment !

Ce « *visionnaire* » à *la fois absurde et clairvoyant représente avec une sorte de grandeur un phénomène que le simple*

mortel comme moi peut se permettre d'appeler la bêtise du génie. *Au génie seul, c'est-à-dire à l'imagination créatrice du poète, il appartient de transfigurer en « Imago » l'honnête bourgeoise dont il eût été si naturel de faire sa femme. Mais la simple réalité de la vie, que Victor a dédaignée du haut de son rêve d'artiste, se venge en reprenant ses droits.*

L'analyse de ce « cas » étrange se déroule dans le cadre d'une petite ville de notre Suisse allemande, au milieu d'une société de braves gens, qui manifestent une touchante ferveur pour l'idéal et que Spitteler évoque avec une ironie douce en sa férocité, infiniment spirituelle.

Car il y en a, de l'esprit, et beaucoup, dans ce roman. Seulement, c'est tout autre chose que de l'esprit français. Il serait plus juste de parler d'humour.

C'est la verve d'un parfait humoriste qui s'épanouit, non seulement dans les aveux ingénus de Victor, mais dans ces épisodes « amusants : l'irruption de Kurt dans le salon de « Frau Direktor », la visite au vieux maître, la soirée anniversaire de l'Idealia, et plusieurs autres qui sont d'un comique pour nous si neuf.

Après cela, maudissez tant que vous voudrez les complications psychologiques d'un amoureux qui dénomme l'objet aimé tantôt Pseuda, tantôt Theuda, ou encore Imago, et qui finit par s'y perdre : on s'embrouillerait à moins ! Mais qu'importe au lecteur ? Il ne s'ennuiera pas avec ce bizarre amoureux. Et quand il arrivera au dénouement de son histoire, il saisira la noble idée qui s'en dégage, – l'hommage à l'Austère Souveraine – ; si bien qu'ayant fermé le livre, il y pensera, il sentira toute la richesse morale, toute l'altière poésie qu'il recèle, et il éprouvera une irrésistible envie de le relire.

Neuchâtel, avril 1917.

Philippe Godet.

LE RETOUR D'UN JUGE

– Les voyageurs pour M... descendent... Attention !... Attendons que le train s'arrête. Un porteur, monsieur... un porteur ?

« Voilà donc le pays natal, se dit Victor en sautant du train, ce pays natal après lequel le cœur soupire si fort sur la terre étrangère ! Ce chasseur, là-bas, sous le hall, n'a pas l'air de se douter qu'il est dans sa patrie. Ma parole ! je crois même qu'il bâille... »

– Vous avez du gros bagage, monsieur ? demande une voix.

Et Victor se trouve sur la place de la gare, place semblable à beaucoup d'autres, avec de hautes maisons, tristes et grises.

Où est-il, aujourd'hui, le charme qui dorait la petite ville dans ses souvenirs ? Les rues, autrefois, étaient-elles réellement si désertes et si nues ?

Un vent glacé, déjà, bien que septembre commençât à peine, soulevait des nuages de poussière qui aveuglaient le voyageur. Et saisi par la morne prose de tout ce qui l'entourait, il se disait intérieurement : « Il y a une tentation, au moins, qui te sera épargnée dans cette glacière, c'est celle de devenir amoureux. »

Mais l'importun bavardage du facteur, petit homme balourd, ne permettait pas de longues réflexions.

– Voulez-vous me faire un plaisir ? dit Victor agacé ; eh bien, allez vers ce pilier, là-bas, faites-en le tour, lentement, et comptez les pas. Il y en a six ? Bon ; d'accord. Maintenant, partons.

Complètement ahuri, le petit homme laissa pendre sa mâchoire inférieure et ne souffla plus mot jusqu'à l'hôtel.

À peine arrivé, Victor réclama un livre d'adresses et se mit à le feuilleter en se parlant à lui-même. « Comment s'appelle donc actuellement l'infidèle ? Wyss, me semble-t-il, *Frau Direktor Wyss*. Mais directeur de quoi ? Il y a des directeurs de toutes sortes, de banques, de chemins de fer, d'usines à gaz, de fabriques de ciment ou de caoutchouc...

Ah ! voici mon affaire : D[r] Treugott Wyss, professeur, directeur du Musée de la ville et de l'École d'art, directeur de la Bibliothèque cantonale, membre de la commission de l'Orphelinat, 14, rue de la Cathédrale. Que de titres et dignités ! J'aurais préféré, moi, un directeur de banque. Mais celui-ci sera du moins un monsieur cultivé. Je ne sais pourquoi je ne peux me représenter ce brave mari autrement que petit, insignifiant et un peu gauche, pour ne pas dire ridicule. Donc, dès demain, 14, rue de la Cathédrale. Ah ! belle infidèle ! ton petit doigt te dit-il que ton juge approche ? »

*** *** ***

Le matin suivant, à l'heure des visites, Victor se dirigeait vers la rue de la Cathédrale.

« Comment supportera-t-elle ma vue ? se disait-il. De deux choses l'une : ou bien elle pâlira et s'enfuira, ou bien elle rougira, puis se ressaisira et me regardant bien en face elle me bravera. Dans ce dernier cas, j'attacherai sur elle des yeux si chargés

de souvenirs qu'elle sera bien forcée de baisser les siens. Puis je me tournerai vers le mari :

« – Monsieur, dirai-je, la scène énigmatique qui se joue sous vos yeux réclame une explication. Je suis prêt, cela va de soi, à vous la donner ; mais je trouve plus courtois de laisser la parole à votre femme. Car, bien que je sois son créancier, je ne veux pas jouer le rôle d'accusateur. Vous apprendrez ainsi comment je suis, moi, le légitime propriétaire de votre femme, et comment vous, monsieur, vous n'êtes, à proprement parler, que mon substitut, et cela parce que j'y veux bien consentir. N'ayez cependant aucune appréhension, car, vous ayant accepté tacitement comme mon suppléant dans le mariage, je me sens l'obligation de ne troubler en aucune façon votre paix et votre bonheur. Votre foyer m'est sacré et mon devoir bien net est de m'incliner et de disparaître. Vous apprendrez donc, monsieur, à apprécier en moi la vertu de l'invisibilité. C'est la première et la dernière fois que je franchis votre seuil et si je l'ai fait aujourd'hui, c'est afin de pouvoir exprimer une fois, une seule fois, à votre épouse le peu de considération en laquelle je la tiens. Regardez-la, image vivante de la culpabilité ; ce spectacle me suffit. S'il ne vous suffisait pas, à vous, monsieur, j'habite ici et suis en tout temps à votre disposition.

« Voilà à peu près comment je lui parlerai. Mais... je crois que, plongé dans mes pensées, j'ai laissé passer le n° 14. Voici 10, 12... c'est la porte suivante ! Pas mal, cette maison ; elle a l'air attrayant et propret avec ses rideaux blancs et sa tourelle d'angle. Qui penserait qu'elle abrite tant de fausseté ! On entend chanter un canari... et rire un enfant ! Un enfant ! est-ce bien possible ? Me serais-je trompé de numéro ? Mais non ; après tout plusieurs familles peuvent habiter ici. »

Lorsque Victor lut sur la sonnette le nom de Wyss, son cœur se mit soudain à battre violemment. Mais il fit effort pour se dominer. « L'anxiété lui convient, à elle, mais pas à toi qui

viens ici en juge ! » Il tira la sonnette, puis monta rapidement l'escalier, gravissant plusieurs marches à la fois.

La servante qui ouvrit annonça d'une voix flûtée, l'air un peu doucereux, que monsieur et madame étaient sortis. Victor se raidit contre un accès de violent dépit. Il s'était préparé à tous les accueils, mais non pas à cette absence. D'ailleurs il n'avait jamais pu supporter de ne pas trouver quelqu'un chez lui lorsqu'il allait le voir. « Sortie ! Elle sort donc avec cet homme, en plein jour ? C'est son droit, mais que fait-elle de la pudeur ? »

Il donna sa carte, prévenant qu'il reviendrait l'après-midi à trois heures.

– *Frau Direktor* ne sera probablement pas chez elle, risqua la femme de chambre.

– Si, elle y sera ! répondit Victor impérieusement, et il s'en alla.

Quelle malveillante personne que cette femme de chambre ! De quel air aigre-doux et presque railleur elle avait accentué le nom de *Frau Direktor !* Dans l'escalier Victor vit monter le facteur qui, d'en bas déjà, annonça une lettre pour *Frau Direktor Wyss*. Encore un qui se permettait... « Tas d'imbéciles, qui soulignent les faits ! Si je l'avais épousée, moi, ils l'appelleraient tous par mon nom, aujourd'hui. »

Une fois dans la rue, Victor tira sa montre. « Onze heures et demie, juste le temps d'aller chez Mme Steinbach avant le déjeuner. Le Clos-des-Roses est un peu en dehors de ville, mais en me hâtant... » Et il revit en pensée un paisible jardinet fleuri d'asters et baigné d'une douce lumière automnale. Il marchait allègrement, souriant à la perspective de revoir son amie. Plus il allait, plus augmentait son impatience et plus son pas s'accélérait. Cependant il s'arrêta brusquement devant la porte du jardinet. « Naturellement elle va être absente, elle aussi. Quand ça commence, c'est comme une épidémie ! » Mais non !

un cri de joie retentit d'une fenêtre et un instant plus tard son amie descendait l'escalier, toute rayonnante de joie amicale. Il s'en fallut de peu qu'ils ne tombassent dans les bras l'un de l'autre. Elle l'attira des deux mains :

– Est-ce vous, bien réellement vous ? Voyons, asseyez-vous et racontez-moi ! Avant tout, cher ami, comment allez-vous ?

– Moi, je ne sais pas, qu'en puis-je savoir ?

Elle se mit à rire de plaisir.

– Ah ! je vous reconnais bien à cette réponse. Eh bien, parlez, dites quelque chose, n'importe quoi, pourvu qu'on entende votre voix ! Pour que je m'assure aussi que c'est bien vous, en chair et en os, et non pas une simple vision. Car, cher monsieur, vous êtes un si curieux mélange de réalité et de fantaisie qu'on s'étonnerait à peine de vous voir disparaître subitement !

– Ce « curieux mélange » signifie que je suis un peu timbré, plaisanta-t-il, que mes pensées n'ont ni queue ni tête ? Du reste, ordonnez, je suis prêt à me tourner dans tous les sens pour vous convaincre de ma réalité.

– Non, donnez-moi plutôt la main, encore une fois. Cette fois, je la tiens ferme ! Quelle surprise vous m'avez faite ! Quand donc êtes-vous arrivé ?

– Hier soir. Mais savez-vous que le temps vous rajeunit et vous embellit ? Et puis, comme de juste, vous êtes toujours habillée avec le goût le plus raffiné !

– Oh ! taisez-vous ! Ne plaisantez pas une vieille veuve de trente-trois ans ! Mais, vous, vous avez quelque chose de plus fort et de plus viril qu'il y a quatre ans. Comment dirai-je ? Vous semblez plus sûr de vous, plus énergique.

– Moi ! Téméraire même, entreprenant, agressif !

– Eh bien, restez-le ! On peut donc s'attendre à voir bientôt sortir de vous quelque chose de grand et de beau ? Car vous savez que j'y compte, moi !

– Ah ! mon Dieu, quant à cela...

Il soupira et se plongea dans une méditation soucieuse.

– Et même quand vous faites ce visage piteux, dit-elle en riant, je n'ai pas la moindre envie de vous plaindre, pas la moindre. Ce que vous souffrez maintenant, ce sont les maux de l'enfantement, les angoisses qui précèdent le triomphe !

On entendit au loin le bourdon de la cathédrale annoncer midi de sa voix profonde. Et comme il se levait pour partir :

– Savez-vous, dit-elle persuasive, revenez cet après-midi prendre une tasse de thé. Nous serons les deux seuls.

Il allait accepter tout heureux, quand il se ressouvint :

– Ah ! malheureusement je suis pris ailleurs, dit-il contrarié.

– Voyez donc cela ! Arrivé hier soir et aujourd'hui déjà pris... Mais je ne veux pas sonder vos secrets !

S'expliquer était désagréable à Victor ; mais, pour cette raison même, il le fit : il ne se permettait pas de petites lâchetés.

– Ce n'est un secret pour personne, dit-il à regret, pour vous moins que pour tout autre. J'ai annoncé ma visite chez Mme Wyss pour cet après-midi.

Elle le regarda surprise.

– Et qu'allez-vous faire, je vous prie, dans ce temple des vertus démocratiques ? Connaissez-vous le directeur Wyss ?

– Non, pas lui, mais elle.

Le visage de l'amie changea soudain d'expression. Devenue froide :

– Je sais, je sais, dit-elle en se détournant, vous vous êtes vus, il y a quatre ans, dans un séjour de montagne, assez superficiellement, n'est-ce pas ? Un ou deux jours seulement ?

– Superficiellement ! s'indigna-t-il soudain. C'est vous qui dites cela, vous qui devriez comprendre ! Un jour ou deux ? Que signifie, je vous prie, un « jour » ? Mesure-t-on la valeur de la vie d'après le calendrier ? Voici ce que j'en pense, moi : il y a des heures qui comptent à elles seules plus que trente années de vie ordinaire, des heures qui vivent éternellement, aussi sûrement que n'importe quelle œuvre d'art, plus sûrement même ; car l'artiste qui les a créées, c'est le dieu sacré de la beauté !

– Ce qui ne les empêche pas, malheureusement, de passer aussi et d'être oubliées.

– Je ne connais pas l'oubli, je n'admets pas la mort des choses passées.

– Vous, peut-être, parce que vous êtes un être d'imagination, mais bien les autres gens, quand le présent les satisfait... Croyez-vous réellement, par exemple, que Mme Wyss attende votre visite ou qu'elle aurait un regret spécial à la manquer ?

– Non, sans doute ; mais mon intention n'est pas de lui faire plaisir.

Mme Steinbach se tut un instant. Puis elle reprit d'une voix forte, accentuée, et comme se parlant à elle-même :

– La belle Theuda Neukomm a maintenant trouvé sa formule définitive. Elle est heureuse, dans un heureux mariage ; son mari est un homme cultivé, considéré, respectable ; son enfant, un amour, un ravissant bambin espiègle, aux boucles noires, le portrait de sa mère, et qui commence déjà à parler.

Oh ! ne prenez pas l'air si dédaigneux, c'est accessoire pour vous, mais pas pour sa mère ! Et puis elle est entourée de toute une tribu de parents et d'amis qui font sa joie et ses délices, en particulier son frère Kurt, l'homme-prodige, le grand génie, son idole !

Ici elle s'interrompit, souriant légèrement.

– Mais j'y pense ! reprit-elle, elle ne sera sûrement pas chez elle cet après-midi. Elle doit faire une excursion avec la Chorale.

– Pardonnez-moi, elle sera à la maison !

– Ah ! si vous en êtes si certain, je m'incline.

Puis se tournant vers lui, elle examina sérieusement son visage.

– Cher ami, dites-moi en toute sincérité ce que vous désirez de Mme Wyss.

– Rien ! dit-il laconiquement.

– Alors, tout est bien, car vous iriez au-devant d'une pénible déception. Au revoir donc, à une autre fois, quand cela vous dira. Vous savez que chez moi, vous êtes le bienvenu à toute heure.

Et tandis qu'elle le reconduisait, elle répéta avec une certaine insistance :

– Oui, la belle Theuda a trouvé sa formule définitive.

« Pourquoi, pensait Victor, a-t-elle répété cette phrase avec une intention si marquée ? Elle ne suppose pourtant pas ?... Ah ! non, ma chère, le fiancé de la sainte Imago est bien cuirassé contre les séductions d'une *Frau Direktor Wyss*. Allons donc ! son nouveau sport, maintenant, c'est de mettre des enfants au monde ? Je vous en prie, chère madame, ne vous gênez pas pour moi ; ayez des jumeaux, des trijumeaux même, si cela vous dit,

tout à fait comme si je n'existais pas ! Pourtant, je n'ai pas été sincère en disant que je n'attendais rien d'elle ; je vais rectifier cela. » Et sans tarder, il envoya le petit groom de l'hôtel chez Mme Steinbach, avec le billet suivant :

« Chère amie, une petite mise au point : je ne désire rien d'elle, rien, sauf de la voir baisser les yeux devant moi. Cela, je le veux.

« Votre affectionné, Victor. »

Dans la salle à manger de l'hôtel, les pensionnaires attendaient le dîner, lent à paraître. Ils allaient et venaient, tantôt s'arrêtant pour regarder par les fenêtres, tantôt considérant distraitement les tableaux qui pendaient aux murs.

Victor interrompit sa promenade devant un portrait encadré de noir, représentant un homme politique dont le nom, inscrit au bas du tableau, était, comme de juste, illisible. C'était un visage énergique, aux traits durs et accentués, et comme taillés dans du bois. L'expression révélait de la détermination, du désintéressement et une conviction enthousiaste ; les yeux semblaient ne regarder nulle part. On eût dit ceux d'un homme habitué à haranguer les foules, plutôt qu'à fixer son attention sur des individus. Victor parvint enfin à déchiffrer, au bas du portrait, la devise favorite du grand homme : *Tout par l'école populaire.* « C'est cela ! pensa-t-il, ironique ; le portrait respire bien cette manière de voir : le monde considéré comme un vaste établissement d'instruction ; but de la vie : apprendre, puis enseigner ; pas de vérité qui n'ait un arrière-goût doctrinaire, et pas de sagesse qui ne sente l'exhortation. Quel mal eût pu faire ce grand homme avec ses opinions de magister, immuables comme des figures géométriques, si le sort, grâce à un vote négatif, n'eût évité de le mettre au gouvernail de l'État ! »

Tandis que Victor examinait le grand homme d'un œil critique, quelqu'un d'autre s'était approché et considérait le portrait par-dessus son épaule.

– Quelle belle tête ! intéressante, caractéristique, n'est-ce pas ? dit l'inconnu d'un ton admiratif.

Et d'autres personnes s'étant rassemblées peu à peu, comme des mouches autour d'un morceau de sucre, Victor entendit répéter les paroles élogieuses.

Le portrait devait être celui d'un homme connu et populaire, car la conversation à table se prolongea sur ce sujet. Quelqu'un prononça son nom : Neukomm, et ce nom fit tressaillir Victor. « C'est ainsi qu'elle s'appelait avant son mariage. Serait-ce donc un parent ? »

– A-t-il laissé des enfants ? demanda une voix.

– Oui, deux ; un fils et une fille. Le fils n'a rien de bien remarquable, il fait de la poésie. Mais la fille a épousé le directeur Wyss, que vous connaissez. C'est une femme admirable, je ne vous dis que cela. Tout le monde se retourne dans la rue pour la voir : grande, fière, noire comme une méridionale, – sa grand'mère était Italienne, – et vive et ardente, peste ! Au reste, parfaitement digne et réservée ; personne ne trouverait rien à lui reprocher ; et patriote convaincue, comme feu son père !

« Allons donc ! pensait Victor, *la belle tête caractéristique* est donc celle du père de Theuda ! Voyons, réveille-toi, ma raison, et réfléchissons ; cela en vaut la peine. » Mais il se trouva peu disposé à creuser le sujet. Que lui importait, après tout ? Et il sentit sa pensée se rendormir, pareille à ces gros chiens de basse-cour étendus sur la route, qui relèvent un peu la tête lorsque le char du laitier passe et la laissent négligemment retomber.

Après le dîner, Victor interrogea le garçon : où pouvait-il aller lire les journaux ?

– Je puis vous recommander le café Scherz, monsieur, près de la gare. Tout le monde vous indiquera.

*** *** ***

Au milieu d’une salle bondée, il trouva, près de la fenêtre, une petite table à deux places encore inoccupée. Des gens entraient, circulaient, cherchaient où s’asseoir, mais personne ne se plaçait vis-à-vis de lui. « Ici comme partout ailleurs ! pensait-il. Décidément, Victor, tu n’attires pas ; on ne se sent pas à l’aise avec toi ! Mais, une supposition amusante : si, au milieu de tout ce monde, se trouvait mon brave substitut ? Pourquoi pas, en somme ? Il doit bien s’accorder aussi le plaisir de lire les journaux. Ce pourrait bien être celui-là, là-bas, avec ces cheveux blond fade et ces doubles lunettes sur un profil de mouton. On dirait un professeur. Ce n’est pas précisément un Adonis, et il n’a pas plus d’esprit que la dose strictement nécessaire à son métier. Ah ! pauvre substitut, ne te repose pas trop sur ton érudition, car la belle Junon dont tu fais si grand cas pourrait bien en venir, un de ces quatre matins, à te baptiser *Docteur Fastidieux !*

« Je devrais, les convenances l’indiquent, aller le saluer ; puis je l’agacerais un peu. Si seulement j’étais sûr que ce fût lui ! Au reste, je l’apprendrai sous peu. Deux heures dix minutes : encore trois quarts d’heure. Le temps est d’une longueur... Ah ! quel est cet individu qui entre d’un air imposant ? Brr ! le vrai héros de romans pour jeunes filles, l’asile protecteur, l’épaule à laquelle on s’appuie, le « soutien pour la vie ». On voudrait lui chanter : « Qu’il est beau, noble et fier ! » Avec sa chevelure bouclée de jeune dieu, que me rappelle donc cet Hercule ?

C’est juste ! Le roi de cœur dans les jeux de cartes. Malheur ! pleurez, ô jeunes filles, il porte une alliance, et il est même déjà père, car n’a l’allure aussi paisiblement satisfaite que

celui qui connaît les joies de la paternité. Comme il suspend soigneusement son manteau ! Et quel linge immaculé il fait voir ! Mais... oui, vraiment, je crois bien qu'il se dirige de mon côté. Soyez le bienvenu, « roi de cœur » !

Avec une inclinaison polie, celui-ci s'installa en face de Victor. Puis il sortit un étui à cigares artistiquement brodé, – par sa femme, sans doute !

– Est-il permis de vous en offrir un ? dit-il à Victor.

– Merci, je ne fume pas.

Le « roi de cœur » s'empara alors d'une revue et se mit à la feuilleter d'un air bienveillant, demi-condescendant. En même temps, il tambourinait sur la table. Et quels ongles soignés que les siens !

Il était facile de voir que l'inconnu se sentait peu disposé à lire ; visiblement, il aurait préféré causer, comme quelqu'un qui vient de faire un très bon repas. Lorsque les voix, autour d'eux, se furent élevées à un certain diapason, il se décida à entamer la conversation, d'une voix un peu hésitante :

– Si vous êtes étranger ici, monsieur, vous ne devez pas aimer beaucoup à parler notre rude dialecte ?

– Aucunement étranger, repartit brièvement Victor, né et élevé ici-même ! Mais j'ai habité longtemps d'autres pays.

– Ah ! tant mieux. J'ai donc le plaisir de saluer en vous un compatriote.

Là-dessus, le « roi de cœur » se renfonça dans son journal. Un petit sourire satisfait se jouait sur sa figure, et Victor pensa : « Il savoure son bonheur conjugal comme on sucerait un bâton de réglisse. »

Mais l’inconnu interrompit cette agréable occupation pour montrer à Victor, dans la revue qu’il parcourait, un portrait de Werther.

– Quel est votre avis, monsieur, reprit-il après un instant d’hésitation, croyez-vous qu’une passion aussi ardente, aussi exaltée que celle de Werther puisse encore se rencontrer de nos jours ?

– La nature est la même dans tous les temps, repartit Victor.

Le « roi de cœur » sourit.

– Peut-être. Mais cela dépend du sens plus ou moins large qu’on attache au mot « nature ». Vous croyez donc sérieusement, monsieur, que dans notre siècle de réalisme...

– Il n’y a pas de siècles réalistes.

– Non, sans doute, pas exclusivement. Néanmoins, vous l’avouerez, il y a dans chaque siècle des tendances différentes. Il y a des états d’âme communs à certaines époques, et qu’on pourrait difficilement se représenter dans d’autres. Ou pouvez-vous imaginer de notre temps un saint Jean-Baptiste, un saint François d’Assise, ou, pour en rester à notre exemple, un Werther avec son col haut et empesé ? Pardonnez-moi ! Croyez bien que je ne fais pas de personnalités... J’ai dit cela en toute innocence...

Victor le rassura d’un sourire :

– Je ne prétends nullement au titre de saint Jean-Baptiste ou de quelque autre saint. Je doute, du reste, que le Saint-Esprit soit le partage exclusif de celui qui se nourrit de sauterelles, ou que l’extase amoureuse dépende de la hauteur d’un col... D’ailleurs le créateur de Werther, si je me souviens bien, s’habillait avec élégance, et même avec recherche.

Suivit une pose assez longue, durant laquelle une pensée s'empara de Victor, et ne lui laissa plus de repos.

– Monsieur, demanda-t-il enfin sans préambule, et d'une voix anxieuse, connaîtriez-vous peut-être ici un certain directeur Wyss ?

Et il sentit qu'en parlant, il avait rougi profondément. Le « roi de cœur » leva la tête, surpris.

– Certainement, monsieur, et pourquoi ?

– Eh bien, quelle sorte d'homme est-ce ? Je veux dire, de quoi a-t-il l'air ? Est-il grand, petit, jeune, vieux, laid ou agréable ? Ce doit être un homme très cultivé, n'est-ce pas, à en juger par ses titres et qualités ?

Le « roi de cœur » prit un air fin, et avec un sourire amusé :

– Hum ! dit-il, il a comme tout le monde ses nombreux défauts, mais aussi, je m'en flatte, quelques qualités passables. Au reste, permettez-moi de me présenter à vous, monsieur : c'est moi qui suis le directeur Wyss.

Cela était dit avec tant de grâce et d'aimable ironie, que Victor, qui n'appréciait rien tant que la délicatesse des sentiments, se sentit pris d'une sympathie soudaine. Se levant brusquement, il tendit au directeur Wyss une main que celui-ci secoua avec empressement. Et cette poignée de main établit entre eux un lien d'amitié.

Lorsque Victor se fut aussi nommé, M. Wyss s'exclama aimablement :

– C'est donc vous, monsieur, qui nous avez fait l'honneur de votre visite ! Nous regrettons sincèrement de vous avoir manqué, ma femme surtout, avec laquelle, si je ne me trompe, vous vous êtes rencontré aux bains de mer ?

– Non, pas au bord de la mer, mais à la montagne, corrigea Victor d'un air contrarié.

– Malheureusement elle doit renoncer au plaisir de vous voir cet après-midi ; elle a organisé une excursion avec les dames de la Chorale. Je reviens justement de la gare. Mais je voudrais vous proposer, si cela ne vous effraie pas ou ne vous ennuie pas, de venir nous voir à l'*Idealia*. Il n'est besoin d'aucune formalité ; vous y êtes convié par moi ; et puis ma femme est présidente d'honneur.

– L'*Idealia ?...*

– Oh ! pardon, je suis distrait... j'oubliais que vous ne pouvez savoir !

Et il se mit en devoir de faire par le menu l'histoire de l'*Idealia :* une société fondée par son beau-père, des réunions tout à fait simples, sans faste ni toilettes, ayant pour but de développer une sociabilité intelligente ; on devait s'y distraire en s'élevant l'esprit ; à cet effet, on faisait surtout de la musique. Et il énuméra les noms des membres, les jours des réunions, qui étaient les mercredis, vendredis, dimanches.

Victor écoutait d'une oreille en apparence empressée, mais toute son attention était réfugiée dans ses yeux. C'était donc là son substitut, le « roi de cœur » ! Et lui qui avait cru le reconnaître dans ce pauvre Adonis à tête de mouton ! Pourquoi avait-il supposé que ce dût être un homme ridicule, ou du moins gauche et balourd ? « C'est qu'il n'est rien moins que ridicule ! se disait-il en le considérant d'un air stupéfait, presque effaré. Eh bien ! j'en suis fort content, c'est flatteur pour mon orgueil que mon substitut fasse bonne figure. Et qu'elle l'aime franchement, c'est parfaitement dans l'ordre. Ai-je jamais désiré autre chose ? Je serais désolé qu'il n'en fût pas ainsi. Mais elle !... Peut-on imaginer cette manière de me provoquer ? S'en aller rôder dans la campagne avec une société de chant, lorsque je lui

ai annoncé ma visite ! Non, vraiment, elle n'a pas le sentiment des convenances. »

La voix du substitut interrompit le cours de ses pensées :

– Vous êtes sans doute musicien, monsieur ? Ou tout au moins vous aimez la musique ?

– Oui, je crois... c'est-à-dire, je ne sais pas bien... cela dépend.

À ce moment-là l'heure sonna au clocher de l'église.

– Eh ! mais il est trois heures ! s'écria le directeur Wyss en se levant avec effroi, je me suis oublié à bavarder, et je dois me rendre au plus vite au Musée. Ainsi, monsieur, c'est entendu, n'est-ce pas ? Je compte vous revoir à l'*Idealia*.

Il serra la main de Victor et s'éloigna en toute hâte.

*** *** ***

Agité, troublé, Victor parcourait sans but les rues de la petite ville. Plus il se répétait qu'il était très content, plus il se sentait oppressé et découragé.

Quelque chose de pénible lui était-il arrivé ? Pas le moins du monde. Alors pourquoi cet accablement ? Lorsque après une longue marche, il fut rentré chez lui et qu'il eut étendu sur un divan ses membres fatigués, il se sentit intérieurement plus fort. « Reprends courage ! » semblait dire son corps rafraîchi. « Merci, Conrad », répondait-il amicalement. Car Victor avait la curieuse habitude de se dédoubler, et de s'adresser à son corps comme à un bon camarade compréhensif, qu'il nommait Conrad.

Lorsqu'il se fut suffisamment étiré, il remarqua sur la table une lettre qui, selon toute apparence, devait l'attendre depuis quelques heures. Elle était de Mme Steinbach :

« Homme dur et méchant ! disait-elle, Mme Wyss n'a besoin, sachez-le, de baisser les yeux devant personne. Venez chez moi tout de suite, afin que je vous gronde. »

Il obéit à cette sommation, l'air calme, mais provocant.

– Je ne vous savais pas capable de vous montrer aussi désagréable, commença-t-elle tout de suite ; asseyez-vous là, sur le banc des accusés, et répondez à l'interrogatoire. Qu'avez-vous à reprocher à *Frau Direktor Wyss ?*

– Moi ? L'adultère.

– Que veut dire cela en langage raisonnable ?

– C'est bien simple. Cela signifie qu'elle a commis un adultère.

– Écoutez, mon cher, parlons sérieusement, car il s'agit de l'honneur d'une femme irréprochable. Je fais appel à votre sincérité, parce que j'y crois, et je vous le demande en conscience : Y a-t-il eu une promesse de mariage entre Theuda Neukomm et vous ?

– À quoi pensez-vous donc ? répondit-il violemment.

– Ou tout au moins quelque chose qui y ressemble ? Un aveu d'amour ? Un mot qui puisse vous lier ? Un baiser ? Je ne sais.

De nouveau, il se défendit vivement :

– Non, non, non ! Vous êtes sur une piste absolument fausse. Nous n'avons échangé que quelques paroles, des banalités. J'étais assis à table auprès d'elle ; nous avons fait un ou deux tours de jardin ensemble ; puis elle m'a chanté un chant, dans le salon. C'est tout.

– Il y a eu échange de lettres, alors ?

– Allons donc ! J'étais bien trop respectueux pour cela, trop consciencieux, et elle bien trop prudente. Les femmes ne s'oublient jamais par écrit, vous le savez bien.

– Alors quoi ? Aidez-moi ; je n'y comprends plus rien !

Le visage de Victor changea soudain, et prit une expression étrange, presque lointaine, comme s'il eût aperçu un fantôme.

– Ce qui s'est passé ? dit-il d'une voix émue : j'ai eu une entrevue avec elle, là-bas, dans la ville où j'étais.

– Pardonnez-moi si je vous contredis formellement ; je sais le contraire par Mme Wyss elle-même, et elle ne peut pas mentir.

– Moi pas davantage ! Et quand je parle d'une « entrevue personnelle », je ne veux pas dire : en chair et en os.

Elle recula involontairement sa chaise et regarda fixement Victor :

– Pas en chair et en os !... Vous ne voulez pourtant pas dire ?...

– Vous devinez juste ; il s'agit d'une rencontre d'âmes, simplement. Tranquillisez-vous, je suis dans mon bon sens et je perçois la réalité extérieure aussi bien que quiconque. Pourquoi prenez-vous l'air sceptique ? Si donc je parle d'une apparition...

– Vous croyez aux apparitions ?... gémit-elle.

– Mais, comme tout le monde y croit, comme vous, par exemple. Voyons, chère amie, un rêve, un souvenir, le reflet en

nous d'une figure aimée, l'éveil d'une vision dans l'âme d'un artiste, ne sont-ce pas des apparitions ?

– Pardon, ne faisons pas de sophismes, et parlons sérieusement. Dans le souvenir ou la révélation artistique, la personne qui ressent est consciente qu'il s'agit d'une simple création de son imagination.

– C'est ce dont je suis très conscient aussi.

– Ah ! Dieu soit loué, vous me soulagez ! Vous vous êtes exprimé de telle manière que je vous ai cru l'intention sérieuse d'accorder à votre prétendue vision une influence décisive sur votre vie réelle, sur vos actions.

– Mais c'est certainement ce que je fais.

– Non ! s'écria-t-elle impérieusement, vous ne le faites pas, vous ne pouvez pas faire cela !

Victor s'inclina légèrement :

– Pardonnez, chère amie, je le ferai pourtant.

– Mais c'est de la folie ! cria-t-elle.

Il sourit :

– Qu'appelez-vous folie, s'il vous plaît ? Que les événements de l'âme me paraissent aussi importants que les événements extérieurs ? Que je les place même infiniment plus haut et me laisse déterminer par eux ? Et la conscience ? et Dieu ? Est-il donc fou aussi celui qui se laisse influencer dans ses actions par Dieu ou par sa conscience ?

Frappée de cet argument, elle resta interdite un instant. Mais il continua :

– La seule différence, c'est que les autres se contentent d'impressions, de présences vagues, tandis que moi je veux des visions claires, comme a dû en avoir le peintre de l'*Assomption*

de la Vierge. La « voix de la nature », les « avertissements de la destinée », le « doigt de Dieu », l'« œil de Dieu », que voulez-vous que je fasse de ce musée anatomique, de ces fragments de révélation ? Il me faut, à moi, une vision entière, une apparition !

Elle soupira, découragée :

– Mon cerveau de femme ne vous suit pas dans vos subtilités de pensées. Mais, malgré tout, sur ce point, je ne me rends pas. Je ne peux que déplorer, et m'attrister.

Victor posa une main sur le bras de son amie :

– Noble cœur ! Vous n'avez jamais pu comprendre, n'est-ce pas, que je ne vous aie pas écoutée, lorsque vous me faisiez entendre discrètement que je devrais m'attacher Theuda par une promesse ? Avouez-le, vous trouvez que j'ai stupidement gâché le bonheur de ma vie par simple lâcheté en face du mariage ?

– Disons par indécision, adoucit-elle.

– Non, par lâcheté. Car l'indécision n'est qu'une lâcheté de la volonté. Mais je ne puis supporter plus longtemps d'être jugé faussement par vous. Je vais donc vous raconter quels ont été mes motifs. Êtes-vous disposée à m'écouter ?

– Je suis prête à tout, murmura-t-elle, baissant la tête, bien que je ne vous cache pas que le sujet me soit pénible, et que je ne voie pas l'utilité de remuer de vieilles histoires. Pourtant, si vous désirez...

– Ce n'est pas que j'en aie envie, c'est que je le dois ! Non, continua-t-il d'une voix raffermie, ce n'est pas par lâche indécision, ni par stupide légèreté que j'ai laissé passer le bonheur sans le saisir, lorsque à pas discrets il s'est approché de moi et m'a regardé de ses yeux clairs, en murmurant : Prends-moi ! Non, j'ai agi ainsi sachant ce que je faisais, pressentant toute la valeur de ce que je repoussais. C'est après avoir réfléchi à tout

cela, mûrement, sérieusement, que dans une résolution virile je me suis détourné du bonheur. Je vais vous raconter maintenant l'heure de la crise.

Il s'arrêta un instant, comme pour reprendre haleine. Mais le silence se prolongeant, elle leva la tête. Il se tenait debout devant elle, tremblant d'émotion, les lèvres serrées, et comme secoué d'une tempête intérieure.

– Je ne puis pas raconter, dit-il enfin avec effort, c'est trop douloureux... Et il recula, s'appuyant au piano.

Elle courut vivement à lui pour le soutenir.

Mais il s'était déjà redressé.

– Oui, j'ai eu raison ! cria-t-il, je sais que j'ai bien agi. Et si c'était à refaire, je ne pourrais pas prendre un autre parti.

Puis il prit son chapeau, se pencha, et baisa la main de son amie.

– Je vous écrirai tout cela, dit-il.

Très émue, elle l'accompagna à la porte.

– Bon, dit-elle, s'efforçant de parler d'une voix naturelle, c'est entendu, vous m'écrirez. Vous savez que tout ce qui vous touche m'est sensible ; et croyez-moi, si je ne vous ai pas toujours compris, et ne vous comprends pas dans ce moment, je n'ai jamais douté, pas un seul instant, de la délicatesse et de la pureté de vos mobiles.

– Merci, ma fidèle, ma généreuse amie ! dit-il passionnément, en lui saisissant les deux mains. Il m'est doux de vous entendre ; cela fait si mal de voir mettre en doute l'élévation de nos sentiments !

– Qui en a jamais douté ? s'écria-t-elle, presque violemment.

– Mais chacun… dit-il étonné ; puis hésitant : c'est-à-dire… personne de précis.

Cependant elle avait dégagé ses mains et, comme si elle fuyait Victor, monté vivement quelques marches d'escalier :

– Une chose encore : vous ne serez pas injuste envers elle, n'est-ce pas ? Vous ne ferez rien qui lui nuise ?

Il sourit :

– Je ne ferai de mal à personne, sauf à moi-même, peut-être.

Et il sortit de la maison.

– Ah oui ! soupira-t-elle une fois seule, vous êtes un être dangereux, un être inconcevable !

Rentrée dans la chambre, elle se laissa tomber sur un fauteuil, épuisée de l'effort accompli.

Victor s'en fut rapidement chez lui, pressé d'écrire à son amie la confession promise. Écrire avait toujours été pour lui l'objet d'une invincible répugnance. Mais maintenant, après la conversation qui avait remué et mis à vif ses souvenirs, il ressentait le désir impérieux d'extérioriser son auguste secret, de fixer par écrit l'histoire de l'heure décisive de sa vie.

Il écrivit donc, avec une hâte fébrile et tout d'un trait, sa confession, s'irritant souvent, chemin faisant, de la contrainte qu'imposaient à sa pensée les lois de la froide logique.

« À madame Marthe Steinbach.

« *Mon heure de crise.*

« Avant tout je maudis la misérable prose, qui profane tout ce qu'elle touche ! Et je commence ma profanation :

« Ce matin-là j'avais reçu votre lettre, avec la photographie de Theuda. Vous m'y donniez à comprendre qu'on attendait de moi un mot décisif, et que la réponse ne pouvait manquer de m'être favorable. Au contraire, une hésitation plus prolongée serait considérée comme un recul. C'était là un avertissement ; je compris que cette journée était grave, car elle déciderait de mon sort.

« Je considérai longuement le portrait. Mille charmes s'en dégageaient pour moi : à la pureté d'une vierge elle joignait la beauté, l'innocence, raffinement de l'éducation ; puis c'était le souvenir des heures vécues ensemble, heures vides d'événements, mais riches en inoubliable poésie, – elles furent pour moi la « Parousie », – et c'était le regard tendre des yeux profonds, qui semblaient dire : « À toi va mon espoir ! » C'était, enfin, la promesse de félicités sans nombre pour qui saurait les conquérir. Au bas du portrait, je croyais lire, en caractères invisibles, ces mots que votre lettre m'avait déjà murmurés : « Ce trésor inestimable, prends-le, il est à toi ! »

« Durant la journée, je fus distrait par des préoccupations diverses. Mais mon cœur ne se séparait pas de l'image chérie, et plusieurs fois je revins la contempler.

« Lorsque, tard dans la soirée, je fus seul dans ma chambre sombre, je posai la photographie devant moi et me mis à songer en la regardant, bien que je la distinguasse à peine dans l'obscurité.

« Le silence régnait dans la vaste demeure, mais par les portes, restées ouvertes, pénétraient des sons atténués : le roucoulement langoureux d'un couple de tourterelles dans la salle-à manger obscure, et du salon, brillamment éclairé, le trille alangui d'un canari.

« Seul vis-à-vis de moi-même, je me mis donc à peser mon sort. Il me semblait sentir sur moi le souffle frémissant de deux vents contraires, venus des régions opposées de la terre ; et du

milieu de leur tourbillon, une voix élevait cette question menaçante : La grandeur est-elle compatible avec le bonheur ?

« Je sentais tristement que la réponse devait être négative, sans cela la question ne se fût même pas posée.

« Mais mon cœur se révoltait à l'approche du danger, et il criait en moi : « Où est-elle, cette gloire à laquelle tu voudrais sacrifier mon bonheur ? Montre-moi quelles sont tes œuvres ? Ta grandeur future ? Mais qui te dit que tu vivras cet avenir ? Il y a les maladies, il y a la mort. Ou crois-tu pouvoir te soustraire aux lois humaines ? Admettons même que tu vives : où prends-tu cette illusion de ta grandeur future ? Hélas ! on les compte par milliers les jeunes hommes qui rêvèrent, en s'exaltant, d'accomplir des œuvres éclatantes. Ils étaient pleins d'un orgueil et d'une confiance sans limites. Qu'en est-il advenu ? Regardez-les : des freluquets sans valeur, des êtres inutiles, remplis d'amertume, en guerre avec eux-mêmes. Penses-tu peut-être que ton orgueil à toi soit de meilleure essence ? Et pourquoi ? Parce qu'il est plus grand que le leur ! Alors tu n'en es que plus certainement un sot. Folie des grandeurs, mon cher ! La maladie de tous les adolescents. Mais les autres, moins immodestes et moins extravagants que toi, abandonnent leur bouffissure et leur puérile ambition avec le dernier jour de leurs études. Ta prétendue « vocation », mon pauvre Victor, ta grandeur future, tout cela n'est que du vent, qu'un vain désir. Mais le don précieux que t'offre aujourd'hui la faveur du sort, c'est la félicité durable, la seule vraie ici-bas. Que le ridicule et le remords pèsent éternellement sur toi, si tu laisses échapper l'amour et le bonheur de ta vie, pour suivre le feu follet trompeur de la vanité ! Et si tu fais une fin misérable, personne ne t'accordera même la pitié. Au lieu de la gloire espérée, il ne restera de toi que cette épitaphe gravée sur ta tombe : « Ici creva une bulle de savon. »

« Alors, pour la première fois de ma vie, je connus le doute. Incertain, je répondis à mon cœur : « Tu sais pourtant que la foi

en ma vocation, la conscience de ma propre valeur, je ne les tiens pas de moi-même. » – « Et de qui les tiens-tu ? repartait ironiquement la voix. Tu te tais ? En face de ta raison tu as honte d'avouer ta folie, parce que tu sens bien, tout au fond de toi, que tu sacrifies au culte d'une idole, qu'au lieu de t'agenouiller devant un Dieu reconnu et qu'on peut nommer, le Dieu créateur du monde, tu adores un fantôme sans consistance, une trompeuse image créée par ton imagination, que tu t'efforces de placer hors de toi, dans le sot espoir de t'élever avec son aide au-dessus de toi-même ! Cette idole, tu n'oserais pas la confesser sans rougir. Quelle est-elle cette mystérieuse « Souveraine de ta vie », cette *austère Amie* que tu sers avec un si fanatique dévouement ? Je vais te le dire ! Le premier confiseur, le premier gâte-métier venu, n'importe quel étudiant, n'importe quel petit poète d'occasion la connaît : c'est la Muse, d'antique mémoire, mère de l'allégorie insipide, patronne de l'impuissance et de l'inanité. Et c'est à cette idole usée, piétinée dans la poussière des grand'routes, que tu voudrais me sacrifier, moi, ton cœur ? C'est pour tout ce fatras intellectuel que tu oses jouer ma paix et mon bonheur ! Plût au Ciel, du moins, que cette Muse fût digne de son nom ! Mais une Muse enseigne à son plus humble disciple à chanter quelques vers en son honneur. Le peux-tu ? – Non, tu en es incapable, autant qu'un écolier de treize ans, incapable même de construire une phrase correcte. Tu es, tu resteras un zéro, comme tous les ambitieux de ton espèce. Mais les autres bornent leurs aspirations et reçoivent en échange le bonheur. Modère les tiennes et tu seras heureux ! »

« Dans mon désarroi j'en appelai à elle-même, à la Souveraine de ma vie, et je lui dis :

« Vois, mon cœur me tente ; il me menace du remords futur ; il t'outrage et nie ta divine origine, te diffamant comme une muse banale. Écoute-moi : je t'ai sacrifié sans murmure toutes les petitesses de mon être, afin que tu les fasses disparaître. Aujourd'hui, avant que de t'offrir le plus dur, le plus grand des sa-

crifices, je réclame de toi la preuve que tu n'es pas un fantôme trompeur. Fais-moi sentir que tu es assez puissante pour me conduire à mon but. Accorde-moi un signe, donne-moi un gage, et j'obéirai. Mais si tu me le refuses, ne demande pas d'un faible enfant des hommes qu'il abandonne le plus doux, le plus exquis des bonheurs pour une ombre vague, insaisissable. »

« Elle répondit, inflexible :

« Je n'accorde ni gage, ni signe de ma puissance. Si tu veux me servir, sers-moi aveuglément, jusqu'à la fin ! »

« Alors, fais-moi sentir clairement ta volonté. Dis-moi : Renonce ! et je renoncerai. Mais délivre-moi du doute horrible. »

« Non ! dit-elle sévèrement, je me refuse à ordonner. Ton sort est de lutter, puis de choisir ; car, aux carrefours de la destinée, celui qui décide juste atteste par là même sa grandeur. Mais choisis bien, si tu ne veux pas encourir ma malédiction ! »

« D'un côté m'attendait le regret certain, de l'autre la malédiction !...

« Alors, du milieu de ma détresse, dans les profondeurs de mon âme angoissée, jaillit une lumière : c'était le souvenir de l'heure solennelle où pour la première fois j'avais perçu le souffle de mon *austère Amie* et contemplé les images prophétiques et surhumaines qu'elle déroulait à mes yeux. Et dans mon désir ardent de revivre cette heure passée, je puisai une nouvelle force de foi.

« Eh bien, m'écriai-je, que le sort en soit jeté ! Accepte encore ce dernier, le suprême sacrifice. Je suis maintenant un mendiant sur la terre ; je n'espère plus qu'en toi et dans les promesses que m'a murmurée s ta voix. »

« Et mon âme, brisée de douleur, accepta le terrible renoncement.

« Mon cœur eut alors un dernier sursaut de désespoir :

« Et celle qui espère et qui t'attend ? Tu veux donc la sacrifier avec toi ? Ce qu'il y a d'humain en toi le peut-il ? Ta conscience te le permet-elle ? »

« Ma volonté défaillait, et mon cœur reprit plus insistant :

« Que ressentira-t-elle ? Que pensera-t-elle ? Comment va-t-elle te juger, si tu la délaisses ? Elle te tiendra pour un homme faible, hésitant, pour un sot incapable de l'apprécier à sa valeur, et elle te méprisera. »

« Supposition intolérable ! Je pouvais accomplir le sacrifice : je ne pouvais pas accepter qu'il fût méconnu, ni me courber sous le poids de son mépris. Alors ma détresse fut complète... Dans son désarroi, mon esprit épuisé n'arrivait même plus à penser...

« C'est alors qu'eut lieu l'apparition.

« Elle vint à moi, elle-même, Theuda, ou plutôt son Âme, telle en apparence que je l'avais vue une fois sous sa forme de chair, mais plus sérieuse, mûrie, le regard plus profond. Elle semblait sortir de l'obscurité de la pièce voisine, où roucoulaient les tourterelles. Elle se tenait debout sur le seuil et me regarda avec des yeux tristes, des yeux de reproche.

« Pourquoi donc m'estimer si peu ? disait-elle. »

« Moi ! ne pas t'estimer ? Ô Theuda ! si tu savais ! »

« Oui, tu me déprécies, en me supposant assez mesquine pour désirer faire obstacle à ta vocation. Penses-tu être seul à sentir noblement ? Seul assez généreux pour faire le sacrifice de ton cœur ? Crois-tu que je ne l'aie pas entendue aussi, la voix de ton *austère Amie*, que je ne sache pas apprécier l'honneur d'être élevée par son disciple à la hauteur d'un symbole ? Que je ne conçoive pas qu'il y ait une joie et une dignité plus hautes à t'accompagner, croyante et fidèle, sur la voie escarpée de la

gloire, qu'à devenir l'épouse et la mère affairée ? Viens ! Abdiquons tous deux le désir de notre cœur aux pieds de cette austère Souveraine ; concluons en sa présence une union plus élevée et plus noble que le mariage scellé devant les autels humains, l'union de la Beauté et de la Grandeur. Je serai ton amour, ta foi, ta consolation ; tu seras mon orgueil et ma gloire, celui qui me transfigurera, qui fera de moi, créature misérable et passagère, un symbole, un être d'immortalité ! »

« Dans un transport de reconnaissance, je m'inclinai devant la noblesse de son âme.

« Alors nous fîmes comme elle l'avait dit : tous deux nous abdiquâmes le désir de notre cœur. J'enlevai de sa tête la couronne nuptiale, elle retira de mon doigt l'anneau des fiançailles. Et nous nous tînmes debout, appauvris et dénués, – tels deux arbres volontairement dépouillés, – sans autre richesse que la pureté de notre âme. Alors je m'écriai :

« Souveraine de ma vie, l'offrande que tu réclamais, la voilà ! »

« Nous perçûmes le frémissement de sa présence, et ma bien-aimée, se jetant à genoux, ensevelit, tremblante, son visage dans mes mains :

« Honneur à toi ! prononça mon austère Souveraine, ton choix était le bon. Reçois en échange ma bénédiction. Maintenant que la douleur a posé sur toi son empreinte, sois marqué du sceau de la grandeur. Sois élevé au-dessus de toutes les âmes qui, n'ayant jamais entendu mon appel, traînent ici-bas des jours remplis de médiocrité. Prends conscience de ta dignité et que dans les moments d'erreur ou de folie, devant l'outrage et la calomnie, ce sentiment ne t'abandonne jamais. Je t'interdis, désormais, d'être malheureux dans la vie, car c'est moi, ce n'est plus toi, qui habite en toi ; laisser faiblir ta fierté, ce serait m'amoindrir et m'offenser. Mais quelle est celle qui est agenouillée près de toi ? »

« Je répondis :

« C'est mon amie, noble et grande ; elle aussi croit en toi ; elle aussi t'a sacrifié les aspirations légitimes de son cœur. Adopte-la donc, comme tu m'as adopté moi-même. »

« Lève-toi, ordonna-t-elle à mon amie, et montre-moi ton visage. Il est pur et sincère ; tu m'appartiens donc aussi, dès maintenant. Penche ta tête, ô ma fille, afin que je te donne un nom ! »

« Alors ma bien-aimée courba son front et ma Souveraine la baptisa : *Imago.*

« Et maintenant, dit-elle, donnez-vous la main afin que je consacre votre alliance : au nom de l'Esprit, supérieur à l'ordre de la nature ; au nom de l'Éternité, plus sacrée que les lois éphémères des hommes, je vous déclare époux par l'union des âmes, inséparables dans le bonheur et l'infortune. Tu seras, toi, son honneur et sa gloire, elle sera la joie et la douceur de ta vie !... »

« Le sacrifice te fut-il cruel ? me demanda Imago dans un sourire. »

« Ma réponse fut un cri d'allégresse :

« Sacre triomphant de ma vie ! Plénitude généreuse de la grâce ! »

« Adieu ! dit alors Imago. Tu sembles las et ma demeure est lointaine. Demain je reviendrai, car désormais nous vivrons ensemble tous les jours, dans une éternelle union ! »

*** *** ***

« Longtemps encore je restai immobile dans la nuit, l'esprit tendu comme pour percevoir l'écho affaibli de ce que je venais d'entendre... En mon esprit grondait un tumulte pareil à celui de l'océan ; autour de moi résonnaient les accents d'un chant solennel, semblable à celui qui clôt un office divin...

« Le jour suivant inaugura réellement mon existence avec Imago. Ce fut une lune de miel, un véritable chant d'allégresse sortant de deux bouches triomphantes. Mais, dans ce duo, la voix d'Imago résonnait plus fort que la mienne, et je me taisais souvent pour écouter son chant. Aux côtés de cette épouse mystique, je m'élevais au-dessus des collines de la terre, jusqu'au domaine habité par la Souveraine de ma vie, ce royaume plus pur et plus éthéré que le monde visible, plus tangible pourtant que le monde du sommeil et des rêves, et qui s'étend jusqu'aux régions du pressentiment et du souvenir. Imago s'écriait alors, pleine d'allégresse :

« Ô mon bien-aimé ! quel est ce monde vaste et nouveau dans lequel tu me conduis ? Mon œil surpris le déclare étranger, mais mon cœur enivré le salue comme sa patrie. »

« Durant le jour, quand je me plongeais dans un travail ardu, la présence d'Imago se voilait à mes yeux. Mais sitôt que je m'arrêtais un moment pour me délasser et réfléchir, je rencontrais de nouveau son regard pensif, qui semblait dire : « Je suis fière d'être aimée par un homme tel que toi. »

« Mes promenades, mes repas solitaires eux-mêmes se trouvaient embellis par cette présence rayonnante et subtile ; en m'enrichissant intérieurement, elle faisait de moi un homme

plus amical et plus doux, et chacun remarquait en moi ce changement. J'étais pareil à un arbre transplanté dans une prairie vaste et ensoleillée, qui se met à déployer librement ses branches, et voit mûrir tous ses fruits à la fois.

« Ce bonheur infini, placé en dehors du temps et de l'espace, semblait devoir durer toujours, lorsqu'un nuage obscurcit mon ciel : celui de la trahison.

« Elle s'annonça sous la forme d'un faire-part de fiançailles, les fiançailles de Theuda avec un inconnu. Je recevais la nouvelle toute sèche, sans un signe quelconque de souvenir, rien que le fait brutal. J'y vis une insolence muette et voulue, et jetai de côté le papier avec mépris. Je ne ressentais pas de chagrin, mais de l'indignation, mêlée à la tristesse que cause la révélation d'une petitesse inattendue. Si, jouant au piano quelque morceau splendide, le cœur ivre de beauté, j'avais aperçu subitement un crapaud sur les touches, j'aurais éprouvé quelque chose d'analogue. Il était donc possible qu'une femme à laquelle le sort offrait la faveur de respirer dans une atmosphère supérieure, d'être la compagne d'un homme appelé à de grandes choses, il était possible qu'elle préférât patauger dans le marécage d'une vie de famille étroite et terre à terre, aux côtés du premier homme venu ! Je restais stupéfait devant ce phénomène de médiocrité. Dans mon enfance, examinant un jour une écrevisse, je m'étais exclamé : « Comment peut-on être une écrevisse ? » Aujourd'hui j'étais sur le point de m'écrier : « Comment peut-on manquer de grandeur ! »

« Cette chute ignominieuse de Theuda dans mon esprit allait-elle donc du même coup empoisonner ma félicité ? Tout à coup j'éclatai de rire tout haut : Illusion ! fantasmagorie ! Son élévation, sa noblesse, sa grandeur d'âme, tout cela je le lui avais prêté ! Son amour et son amitié, l'heure solennelle de nos fiançailles, tout cela je l'avais rêvé !... L'Imago qui vivait en moi n'était pas toute Imago ; la Theuda réelle, c'était une autre, une

étrangère, un petit oiseau insignifiant et sans cervelle, comme il s'en trouve par centaines dans le monde !

« Je ramassai le faire-part méprisé, je le retournai, le palpai : oui, vraiment, il sentait la médiocrité ! Theuda était comme toutes les autres femmes : résolue à se marier. Peut-être même après un chagrin d'amour ? Pour combien de femmes, en effet, le chemin de l'autel ne passe-t-il pas sur le tombeau de leurs rêves ? Entourée d'un essaim de prétendants qu'elle détestait, elle avait probablement vu en moi le nouvel arrivant, un libérateur possible, et m'avait trouvé acceptable. Puis, son attente ayant été déçue, elle avait pris, à la grâce du ciel, le premier venu. Ainsi d'elle comme de mille autres femmes !

« Maintenant elle devenait pour moi un être quelconque. Je déchirai la carte de faire-part et en jetai les débris. Je pris sa photographie : « Et maintenant nous allons faire de même avec ce joli visage menteur ! » Mais j'eus envie, auparavant, de le regarder encore une fois. « Ainsi cette grâce et cette dignité, ces yeux profonds et mélancoliques peuvent tromper, toute cette fraîche beauté n'est que de la chair sans âme ! » Alors il me sembla que l'image soupirait et se lamentait : « Non, je ne mens pas. Du temps où cette image reflétait mon âme, j'avais réellement soif de grandeur ; ces yeux, dans lesquels tu plonges, regardaient à toi, mon désir et mon espérance allaient vers toi. Celle qui t'a trahi plus tard, c'est une autre, avec laquelle je n'ai rien de commun. Elle l'a fait non pas par bassesse, mais par faiblesse et par insuffisance. Et qui sait ? L'heure viendra, peut-être, où, réfléchissant, elle se souviendra, rougira de sa défection et reviendra à toi, te réconciliant avec mon visage, afin que ma beauté, comme celle d'un ange déchu, ne porte pas à jamais le sceau de l'humiliation ! »

« Alors j'eus pitié du portrait et je le serrai soigneusement, comme l'image d'une morte.

« Quant à l'autre femme, la nouvelle, celle qui m'a trahi, je ne l'appelai plus Theuda, mais *Pseuda,* la *menteuse.*

« Ce soir-là, comme je faisais ma promenade à cheval habituelle, j'eus l'impression que quelqu'un me suivait : je ne m'en étonnai pas, je l'attendais.

« Imago, lui dis-je, pourquoi ne pas venir à mon côté ? »

« Je suis indigne de toi, répondit-elle, car mes traits sont maintenant ceux d'une infidèle. »

« Imago, mon épouse, tes traits ne sont pas ceux de l'infidèle ; c'est elle qui assume faussement les tiens. Viens donc, et chevauche à mon côté, car je bénis ta présence. »

« Elle se tint alors près de moi, mais elle voilait son visage de ses mains. Je les écartai doucement.

« Tu es belle et noble, Imago, et tes yeux sont pleins d'âme. Regarde-moi donc franchement ; oublie celle dont tu es l'image transfigurée, cet original indigne de toi, comme moi aussi je veux l'oublier ! »

« Alors, levant les yeux, elle me remercia du regard, et notre duo d'amour recommença.

« Sa voix était plus belle encore qu'auparavant, mais son intonation était triste comme celle d'un innocent qui souffre. Soudain, elle s'interrompit avec un cri étrange :

« Malheur à moi ! gémit-elle, quelqu'un m'a porté un coup, je suis touchée ; ma voix ne peut plus prendre son essor ! Abandonne-moi donc ; cherche une nouvelle Imago, forte et saine, au visage irréprochable et pur, qui soit joyeuse et qui chante pour récompenser ton effort. »

« Imago ! m'écriai-je, n'ai-je pas conclu une alliance avec toi en présence de mon austère Souveraine ? N'ai-je pas reconnu dans ton visage le symbole de tout ce qui est haut et noble ? Délaisse-t-on celle qu'on aime parce qu'elle souffre ? Malade et triste je t'aime mille fois plus que lorsque tu chantais à mes côtés dans la joie ! »

« Elle répondit :

« Malheur à toi si tu ne m'abandonnes pas ! Car je ne puis plus t'apporter désormais que la douleur. »

« Apporte-moi donc la douleur, Imago, ma fiancée ; mais je ne me détacherai point de toi ! »

« C'est ainsi que je renouvelai mon alliance avec Imago blessée. Elle demeura près de moi comme avant, mais ses yeux étaient douloureux, et sa voix désormais muette...

« Jusqu'à ce jour elle est restée mon épouse ; je ne puis me séparer d'elle, car, silencieuse et blessée, elle est plus consolante à mon cœur que tous les biens de la terre. En avant donc ! courageux, libre et fier ! J'ai pour moi mon austère Souveraine, j'ai pour moi mon Imago : l'une inspiratrice de mon œuvre, de ma carrière, de ma grandeur, l'autre m'enveloppant de la douceur de son amour. Peu importe le reste. Je me ris des femmes d'ici-bas. Un coup bu en passant : goûtées, remerciées, oubliées ! J'en rencontre de toutes sortes : des blondes exquises, des brunes voluptueuses ! Mais je ne distingue même pas leur nom. Je n'en retiens qu'un seul : celui de Pseuda, l'infidèle, celle qui a obscurci l'image de Theuda, celle qui a blessé mon Imago.

« La vengeance ne me sied pas. Je ne demande qu'une compensation : la voir baisser les yeux devant moi. C'est mon droit ; ce sera pour elle le châtiment mérité. Cela fait, qu'elle soit heureuse dans sa médiocrité, et que Dieu bénisse son mariage !

« J'ai terminé mon récit et ne saurais vous en dire plus.

« Votre affectionné

« Victor. »

*** *** ***

Il avait jeté sa lettre à la boîte le soir même. Le lendemain, déjà, il recevait une réponse :

« Mon bien cher ami,

« Je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée. J'ai lu votre étonnante confession avec le recueillement qu'elle mérite. Avant de vous parler de son contenu, laissez-moi élucider un point troublant, que j'ai besoin de tirer au clair. Vous ne croyez pas sérieusement, n'est-ce pas, qu'une femme soit liée en amour par un fait quelle ignore, par un événement qui s'est passé tout entier dans votre esprit, par des fiançailles imaginaires, en un mot ? Il n'est pas possible que vous admettiez cela ; ce serait aussi déraisonnable qu'injuste. Cher ami, Mme Wyss ne mérite nullement le vilain nom de Pseuda ; car, s'il y a dans le monde une femme sincère et vraie, c'est bien elle. Vous vous attendiez, de sa part, à plus de grandeur d'âme ? Mais, à supposer que les femmes soient capables de grandeur, – ce dont je doute, nous avons d'autres qualités, – à supposer cela, pouvez-vous, je vous prie, « obliger » quelqu'un à se montrer sublime ? Triste humanité, si ces choses-là étaient forcées ! Mme Wyss a été créée, comme moi, comme la plupart des femmes, pour être l'épouse fidèle d'un honnête homme.

« Elle remplit cette tâche le mieux possible, pour la paix de son cœur, pour le bonheur des siens et pour l'édification des autres. Je ne connais pas dans toute la ville de meilleure mère, de femme plus dévouée, plus oublieuse d'elle-même. C'est pourquoi je ne puis admettre que qui que ce soit prétende l'obliger à baisser les yeux, ce que, du reste, elle ne fera pas, soyez tranquille ! Qu'une autre femme eût mieux senti le charme de la *Parousie,* comme vous l'appelez, la chose est possible, mais encore eût-il fallu une femme douée de qualités rares, et que cette femme aimât par toutes les fibres de son âme.

Mais enfin, Theuda n'a pas senti la *Parousie,* et ce n'était nullement son devoir !

« Ceci dit, je reviens à votre confession. Je l'ai lue avec un véritable recueillement, et je me suis sentie tour à tour émue, déconcertée, effrayée ou transportée au-dessus de moi-même. N'étant pas mue uniquement par la froide logique, n'étant pas non plus totalement dépourvue d'intelligence, je ne me suis pas laissé troubler par ce prodigieux mélange de réalité et de fantaisie. Et cependant, que de figures différentes ! *Theuda, Pseuda, Imago,* trois personnes avec un seul visage : l'une n'existe pas, une autre est morte, une autre encore, absente ! Et celle qui n'existe pas a été blessée ! Pourvu que votre cœur lui-même ne s'y embrouille pas ! Le souffle me manque un peu devant tout cela, je ne sais si c'est de respect ou d'effroi. Cher ami, que vous le vouliez ou non, vous êtes poète. Pardonnez-moi, je sais que vous détestez ce titre, mais je ne puis pourtant pas vous appeler *Rabbi !* Vous êtes un poète ou, si vous préférez, un visionnaire. J'ai lu votre *Hymne à Imago* avec une joyeuse surprise et comme une œuvre de vraie poésie, et je suis persuadée au fond de moi-même que le démon qui vous possède – appelez-le *Imago, austère Amie,* ce que vous voudrez – est d'origine divine, et proche parent du génie.

« J'ai une conviction : c'est que si un homme fait, aussi intelligent et aussi supérieur que vous, sacrifie son amour et son bonheur à quelque chose, ce « quelque chose » n'est pas une lueur trompeuse. En somme, je crois à votre austère Souveraine, et aussi à vous, cher ami, à votre œuvre future, que j'avais jusqu'ici toujours espérée et pressentie. Votre récit me remplirait donc d'une joie sans mélange si, étant votre amie, ma sollicitude affectueuse ne m'imposait le souci de votre bonheur terrestre. Le froid me saisit à la pensée de ce que vous allez souffrir lorsque, sortant de votre délicieux monde de rêves, – pardonnez à une femme cette expression de roman ! – vous vous heurterez à la réalité cruelle ; une chose m'étonne, c'est que le choc brutal n'ait pas encore eu lieu.

« Il faut qu'en pays étranger vous ayez vécu parmi des êtres d'une distinction rare et d'une grande délicatesse d'âme, pour avoir pu, et cela au milieu de l'agitation d'une grande ville, demeurer impunément dans votre tour d'ivoire et vous y draper dans votre rêve. Je ne me trompe certainement pas en supposant qu'une femme de cœur et d'esprit élevé a veillé, là-bas, sur votre repos, sur la durée de ce bonheur fait d'imagination, et qui, sans cela, n'aurait pu supporter les heurts de la vie journalière.

« J'admire le courage, la tranquille sûreté avec laquelle, sous l'inspiration de votre *austère Amie*, vous avez suivi jusqu'ici votre voie, au travers même des plus sombres angoisses. Mais, cher ami, pardonnez si je trouve en vous une défaillance : vous êtes ici et vous devriez être ailleurs. – Vous me comprenez bien ? Je pense à vous plus qu'à moi. – Permettez-moi de voir clair au travers des complications de votre âme : vous avez le désir de revoir Mme Wyss, parce que vous ne pouvez pas l'oublier. J'en suis peinée pour vous, car le regard en arrière sur ce qu'on avait quitté pour toujours – je souligne le mot « toujours » – ne peut apporter que souffrance inutile. Toutefois, étant femme, je n'oserais vous blâmer ; qui sait mieux que nous qu'on ne saurait commander à son cœur ? Mais je voudrais du moins vous mettre en garde contre de vains espoirs, que suivrait une déception cruelle.

« Voulez-vous accepter un conseil de votre vieille amie ? – Il ne servira de rien, je le sais, mais je ne me pardonnerais pas de ne vous l'avoir pas donné. – Ne la revoyez pas ; quittez aussi vite que possible cet endroit dangereux ; et quand vous serez à distance respectueuse, reprenez avec Imago votre merveilleux duo d'amour... car Imago, l'inspiratrice, guérira, j'en suis certaine, et, avec le temps, elle retrouvera sa voix. Ici, au contraire, vous n'avez à attendre que le trouble. Prêtez attention à ce que je vous dis, moi qui connais Mme Wyss, – il fut un temps où elle regardait à moi et m'honorait de sa confiance : – il n'y a plus de place libre dans son cœur. Vous avez trop d'honneur, n'est-ce

pas, pour attendre d'elle de l'amour ? N'attendez pas non plus de l'amitié ; pour faire partie du cercle de ses intimes, vous arrivez trop tard ; et si vous espérez un de ces hauts contacts d'âme, qui sont rares, vous arrivez trop tôt dans la vie d'un être trop heureux, trop jeune, trop peu meurtri encore. Et ne vous fiez pas à l'attrait de vos dons intellectuels ! Theuda n'est pas faite de cette pâte-là. Celle qui n'a pas ressenti le charme subtil de la *Parousie* ne saurait percevoir non plus la voix de l'*austère Amie*. Je dis cela sans songer à rabaisser celle dont nous parlons. Je la place assez haut pour l'avoir jugée digne de devenir votre femme, mais je ne la crois pas faite pour être votre amie. Ce sont là deux choses, n'est-ce pas ? qui réclament des qualités toutes différentes. Encore une fois : quittez ce terrain dangereux pour vous, car vous m'avez l'air tout prêt à commettre de grandes folies, au détriment des autres et de vous-même, que vous exposez à d'amères désillusions.

« Voilai j'ai délivré mon âme d'un grand poids... Agissez maintenant comme vous le voudrez, ou plutôt comme vous y serez contraint ; car le destin sait ce qu'il vous tient en réserve. Moi, faible créature, je ne puis que vous accompagner du vœu de mon cœur : puissiez-vous atteindre le but élevé de votre vie, car vous l'atteindrez sûrement, sans payer cette victoire par des blessures trop cruelles ! J'espère donc ne pas vous revoir... Saluez pour moi votre noble Imago.

« Votre affectionnée

« Marthe Steinbach.

« P. S. Et prenez garde que *les femmes d'ici-bas* « ne se rient » de vous ! »

*** *** ***

« Son conseil *ne me servirait de rien ?* répétait Victor à demi-voix, après avoir achevé la lecture de cette lettre. Et pourquoi cela ? Un homme se distingue pourtant d'une mule en ce qu'il fait usage d'un avis intelligent. Chère amie, vous avez parfaitement raison ! Que fais-je encore ici ? En quoi me concerne cette petite créature déchue, qui est du reste une femme mariée ? Conclu ! Décidé ! J'en reste là : je veux l'éviter ; et pour cela, je partirai. C'est-à-dire que je m'en irai aussitôt après avoir revu mes anciens amis et camarades d'école, auxquels je dois bien une visite. Car, si je désire l'éviter, je ne veux pas fuir devant elle, épeuré, comme un jeune chrétien devant la tentation. Si, par aventure, le hasard voulait que je me rencontrasse avec elle sans que j'y fusse pour rien, alors ce serait tant pis pour elle ! »

Et tout au fond de son âme se glissa sournoisement un léger désir, inavoué : c'est que le hasard pût en disposer ainsi...

DÉCEPTION

Quelle place confortable ils s'étaient tous faite dans la société, ses anciens camarades ! L'un était professeur, l'autre capitaine d'état-major, le troisième fabricant de tuyaux à gaz, le quatrième forestier cantonal. La plupart étaient bien mariés, bedonnants, satisfaits ; tous, sans exception, des hommes utiles et considérés.

Quant à lui, Victor, à trente-quatre ans il était sans profession ni résidence fixe, sans titres ni mérites d'aucune sorte, sans une œuvre quelconque à son actif ! Et quels amers regrets ses amis réveillaient en lui, quand ils lui rappelaient ses dons naturels, toutes ces richesses qu'il avait laissé perdre !

– Dessines-tu aussi bien qu'autrefois ? demandait l'un.

– Et que devient la musique ? ajoutait l'autre.

Hélas ! tout au service de son *austère Amie,* il les avait laissés languir et dépérir, ces malheureux talents ! Il les avait échangés contre un rêve d'avenir. L'avenir, toujours l'avenir, et jamais le présent ! À trente-quatre ans, il était largement temps que cet avenir prît enfin une forme.

– Te rappelles-tu, Victor, notre brave maître d'allemand, le *Fritzli ?* disait son ami Vital, le commissaire de police. On fait beaucoup de bruit dans les journaux au sujet de ses livres. Mais le pauvre diable, qu'est-ce qu'il en a de plus, malade comme il l'est !

Victor gardait de la reconnaissance au vieux maître, qui avait autrefois plaidé sa cause devant une commission d'instituteurs, afin de lui épargner le désagrément d'être renvoyé de l'école pour cause de « mauvaise conduite » ! Son cœur le poussa à aller lui faire visite.

Il le trouva recroquevillé dans son lit, pauvre créature brisée et gémissante.

Le malade tourna péniblement la tête du côté du visiteur, avec un regard d'indifférence accablée. Mais, peu à peu, il considéra Victor avec plus d'attention, puis se mit à détailler longuement ses traits, sans malveillance aucune, avec l'intérêt étonné d'un naturaliste étudiant une chenille d'espèce rare. Pendant que Victor lui exprimait sa reconnaissance, hésitant un peu dans le choix de ses mots, car il n'était pas beau parleur, le vieux maître, qui n'écoutait pas, continuait à le dévisager comme s'il eût cherché à déchiffrer une énigme.

Enfin il lui dit mélancoliquement :

– Alors vous aussi ?... Faut-il vous plaindre ou vous féliciter ? Comment dites-vous que vous vous appelez ? C'est un nom qu'on apprendra à connaître !

Puis, d'une voix plus ferme, il laissa tomber cette sentence mystérieuse :

– Pas les vieux, ils n'ont pas la foi, pas les contemporains... cela leur déplaît ; pas les femmes... elles ne courent qu'au succès. Seule une élite d'hommes y croira, dans la génération à venir... Maintenant partez, mon cher ami, votre place n'est pas auprès du cadavre d'un pauvre vieillard. Vous avez assez de vos propres souffrances ; et puisse tout finir bien pour vous ! Au reste, merci d'être venu, cela m'a été une grande consolation. Comme je vous l'ai déjà dit : seule une élite d'hommes, dans la génération à venir... Mais laissez-moi, laissez-moi, je vous en prie.

Et lorsque Victor voulut revoir son vieux maître, il ne fut pas reçu.

*** *** ***

Il n'avait rencontré Theuda nulle part, et il ne lui restait plus qu'une seule visite à faire : *Mme la conseillère Keller*. Après quoi il pourrait s'en aller, – lundi, par exemple, mardi au plus tard. Deux fois déjà il s'était présenté chez la dite dame, et ne l'avait pas trouvée. Il fit une troisième tentative, qui ne fut pas plus heureuse. « Bon, pensait-il, cela ne devait pas se faire ; je partirai donc lundi. » Mais le même jour il recevait une invitation à prendre le thé chez Mme Keller le mercredi suivant.

« Je réunis chez moi l'Idealia, disait-elle, vous trouverez des gens intéressants ; il y aura même de la musique ! »

« Même de la musique ! » répéta Victor ironique, « de la musique pour suprême régal. Et des gens intéressants... à l'Idealia ! » Le programme n'avait rien de séduisant ; et puis il s'était promis de partir au plus tard le mardi. D'autre part, il lui était désagréable de répondre par un refus à une amie respectable envers laquelle il avait d'anciennes obligations.

Après tout, rien d'urgent ne l'appelait ailleurs. Il accepta donc, sans empressement.

Mme la conseillère Keller le reçut avec son ancienne cordialité, mais avec une nuance de distraction.

– Nous attendons Kurt ! lui confia-t-elle rayonnante, et baissant la voix comme s'il se fût agi d'un secret.

Kurt ? Où avait-il donc entendu ce nom ? Elle s'exclama. Était-il possible qu'il ignorât qui était Kurt ? Mais elle l'excusait, puisqu'il arrivait du dehors. Et elle se mit à chanter les louanges de son héros avec l'éloquence d'une femme qui juge par le

cœur : toutes les vertus, tous les talents, en un mot un génie ! Et avec cela d'une modestie touchante, et beau, et aimable !

Victor souriait. Toujours la même, la bonne Mme Keller ! Elle portait aux nues ceux qui lui plaisaient. Il finit par comprendre qu'il ne représentait dans ce salon qu'un admirateur de plus pour le prodige nommé Kurt. Cela le mit de mauvaise humeur et lui fit regretter d'être venu.

Mais, baissant subitement le ton comme une chanteuse d'opéra qui passe au langage parlé, Mme Keller ajouta négligemment :

– Sa sœur, la femme du directeur Wyss, est aussi des nôtres. Vous l'avez déjà rencontrée, je crois ?

Victor respira profondément : l'heure était là. Il tenait sa vengeance. « Et pas de confusion ! Distinguons bien : il ne s'agit pas d'Imago, ni de Theuda, mais de Pseuda, la traîtresse. Et toi, mon cœur, ne va pas t'aviser de battre plus fort ! »

Ainsi armé, il entra dans le salon.

Oui, en vérité, c'était bien là l'infidèle ! Elle était assise, penchée sur un cahier de musique, brillant de tout l'éclat de sa beauté menteuse, et conservant autour d'elle, comme un nimbe lumineux, toute la poésie des souvenirs trahis. Et pourtant, comme elle était pareille à Imago ! Était-ce possible ?

À sa vue, le sang de Victor ne fit qu'un tour, quelque chose chavirait dans sa tête, ses oreilles bourdonnaient...

« À moi l'adresse et le sang-froid ! » implorait-il angoissé dans son for intérieur. Mais hélas ! où son calme était-il passé ?

Comme un aveugle, il subit les présentations, exécuta les courbettes nécessaires. Elle ? Comment allait-elle le saluer ? Le voici tout près : elle l'effleure du regard. Le regard indifférent qu'on accorde à un étranger, se lève à demi pour la forme, puis se remet à feuilleter tranquillement le cahier de musique.

« Et c'est tout ? » se demande Victor stupéfait.

Ce n'était pas tout. Devant elle était posée une coupe pleine de crème fouettée, qu'elle surveillait de l'œil amoureusement. Elle regarda une ou deux fois autour d'elle pour voir si personne ne l'observait, puis en avala une demi-cuillerée ; enfin, s'enhardissant, elle s'en octroya deux ou trois coup sur coup.

On le recevait donc ainsi ! Honte et colère ! Furieux, Victor la transperçait de regards vengeurs. Puis, peu à peu, le sang-froid lui revint. « Ne t'imagine pas, se dit-il, qu'elle s'aperçoit de tes grands airs offensés. »

Renonçant à la stigmatiser, il continua toutefois à la considérer d'un œil hagard, avec l'anxiété du patient qui va être opéré et qui se demande si le chirurgien va employer le ciseau ou le bistouri.

Tandis qu'il était assis immobile et comme hypnotisé, des lambeaux de conversations arrivaient jusqu'à son oreille : « ... routes protestantes bien mieux entretenues qu'en pays catholique... » « ... au troisième acte le héros se trouve être le coupable sans s'en douter !... » « ... Kurt en était-il aussi ? » « ... Oh ! le génie se fraie toujours sa voie !... » « ... était-il dans un de ses bons jours ? »

Et Pseuda, quand parlerait-elle donc ? Et quels mots sortiraient de sa bouche ? Aurait-elle encore sa voix chaude, expressive, sa voix si chère de jadis ? Il attendit longtemps. Attention ! La voilà qui tend l'oreille à la conversation. Elle fronce le sourcil, ses yeux noirs brillent, ses lèvres s'entr'ouvrent :

– Ah bah ! les gens polis sont toujours plus ou moins faux.

Cela était jeté de façon si imprévue, que Victor ne put s'empêcher de rire.

Elle tourna lentement la tête vers lui, et lui lança un regard de côté qui semblait dire : « Avec vous, mon cher, j'en ai bien fi-

ni. » Puis elle se détourna. Mais Victor s'imagina qu'elle ajoutait mentalement une ou deux phrases dont il ne devina que trop bien le sens : « Vous, monsieur, que voulez-vous de moi avec vos airs d'entente et votre figure chargée de souvenirs ? Si le passé vous tourmente, j'en suis fâchée, mais n'en accusez que vous-même. Et laissez-moi en paix, sinon prenez garde ! Aujourd'hui c'est le présent qui compte, demain ce sera l'avenir. Mon mari, mon enfant sont tout pour moi. Vous, vous ne m'êtes rien ! »

Elle n'employait ni bistouri, ni ciseau, mais une scie atrocement aiguë. La douleur, la colère envahirent l'âme de Victor, menaçant de déranger la belle contenance qu'il s'était péniblement imposée.

Ainsi elle osait ! Armée des vulgaires accessoires de son médiocre hyménée, mari, enfant et autres articles domestiques, elle osait tenter d'effacer l'immortelle image de la Parousie !

Le bruit aigu des conversations frappa de nouveau son oreille. À gauche :

– Pensez-vous que Kurt vienne encore ?

– Déjà quatre heures ! Il ne viendra pas.

– Et moi je vous dis que si !

À droite :

« ... Plats courtisans... – ... Triste vie de famille des citadins... – ... Conversations vides du soi-disant grand monde. – L'étiquette raide et ridicule des grandes maisons... » Il semblait à Victor n'avoir jamais entendu autant d'insanités que pendant ce dernier quart d'heure. À sa confusion s'ajoutait un dépit croissant. Pourquoi personne ne s'occupait-il de lui ? Combien de temps le laisserait-on seul sur une chaise, comme Robinson sur son rocher ?

À ce moment-là une joyeuse excitation se manifesta parmi les invités : chuchotements, exclamations de joie étouffées, comme à l'approche d'un cortège. Victor se retournait mollement – que lui importait son entourage ? – pour savoir la cause de cette effervescence, lorsqu'un individu fit irruption dans la pièce sans saluer personne, bouscula Victor au passage sans la moindre excuse, alla s'installer au piano avec le plus parfait sans-gêne, ouvrit un cahier et, comble d'effronterie, se mit à chanter sans en être prié, comme un ivrogne au cabaret ! En deux bonds Victor fut à côté de lui, ferma brusquement le cahier et le jeta sur les genoux de l'intrus, lequel, sans avoir proféré une seule parole, se précipita dehors aussi vite qu'il était entré... Tout cela fut si rapide qu'on eût dit une chauve-souris venant voleter dans le salon pour en ressortir aussitôt.

– Qu'est-ce que cet individu ? demanda Victor amusé.

Et il se tourna vers la maîtresse du logis, s'attendant à être remercié pour sa prompte intervention.

Mais que vit-il ? La consternation, l'embarras, l'indignation sur tous les visages.

– Point du tout un « individu ! » s'exclama Pseuda en colère, et dardant sur lui des yeux étincelants d'un feu hostile.

Et Mme la conseillère, les larmes aux yeux, lui souffla à l'oreille comme un reproche :

– Pensez donc, c'était son frère, c'était Kurt !

Victor s'inclina devant Pseuda avec un respect ironique :

– Madame, mes condoléances sincères et profondément senties.

– Je n'en ai pas besoin, répliqua-t-elle avec dédain. Je suis fière de mon frère, et j'ai des raisons de l'être !

Là-dessus elle quitta la chambre, et tout le monde se prépara au départ.

– Et ma séance musicale ! gémissait Mme Keller, inconsolable.

Victor tenta de s'excuser auprès d'elle : il n'avait réellement pas pu deviner que cet être mal élevé, se précipitant dans un salon sans saluer ni se présenter, et enfonçant ses coudes dans le corps des assistants...

– Oh ! vous, grand cérémonieux ! interrompit-elle avec exaspération, c'est en cela qu'il est un original, un génie, ne comprenez-vous pas ?

Et elle le quitta, désolée.

Lehmann, le forestier, l'ancien camarade de Victor, lui frappa sur l'épaule en riant :

– Mon pauvre Victor, quelle effroyable gaffe !

– Pardon, cher ami, ne parlons pas de gaffe ; j'ai infligé une correction, voilà tout.

– Appelle-la comme tu voudras. En tout cas tu t'es brouillé pour la vie avec Mme Wyss.

– C'est ce que nous verrons ! repartit Victor hardiment.

*** *** ***

Une fois dans la rue, il lui sembla qu'il venait d'assister à une comédie bouffonne.

C'était donc là ce Kurt si admiré ! « Distingué, aimable, modeste » ; les mots ont-ils donc un autre sens ici qu'ailleurs ? Cet homme-là, un génie ? Oui, encore un de ces grands hommes

ratés comme chaque famille en tient au moins un en réserve, confit dans le sucre de l'admiration sororiale, et entouré d'un cercle de cousines pâmées. Dans quel guêpier était-il allé se fourrer ? Et quels propos ! Des lieux communs usés et défraîchis que nulle part ailleurs on ne toucherait avec des pincettes, des avortons d'idées bons à conserver dans l'esprit-de-vin ! *Étiquette solennelle et ridicule des grandes maisons !* Croient-ils que dans les « grandes maisons » on fasse la moitié autant de cérémonies qu'à l'ouverture d'un de leurs concours agricoles ? *Plats courtisans !* Que représente pour eux le mot de courtisan ? Peut-être un intrigant patenté officiellement, qui du matin au soir rôde autour du trône, comme un scélérat de théâtre autour de la loge du souffleur. *Triste vie de famille des citadins !* Parce qu'ils ne se servent pas du fouet pour corriger leurs enfants ! *Conversations vides du soi-disant grand monde.* Évidemment on n'y parle pas, comme eux, de « héros coupables sans s'en douter » !

En fait d'horizon intellectuel, elle n'est pas remarquable non plus... Quoi d'étonnant, au milieu d'une pareille clique ? Avec un génie pour frère et une *tête intéressante* pour père ! « Les gens polis sont toujours plus ou moins faux ! » a-t-elle déclaré. À quel tonneau démocratique a-t-elle puisé ce misérable petit aphorisme ? Mais elle l'a récité bien gentiment, sûre d'elle et de l'approbation, comme une date dans un examen. « Bataille de Salamine ? – Je sais ! » répond l'élève en levant triomphalement la main.

« Veux-tu savoir ce qu'elle est, Victor ? Un jeune fruit mal mûr, une enfant, qu'on a mariée à toute vapeur : hier encore sa poupée sur les bras, et vlan ! un bébé sur les genoux, sans qu'elle sache comment c'est arrivé ! Et le bébé sert de poupée éducative. As-tu vu comme elle dégustait sa crème ? Mais, Dieu, qu'elle était belle ! On serait tenté de marquer un bon point au Créateur pour cette œuvre-là. Plus belle, si possible, qu'autrefois, du temps de la Parousie ! Nullement changée, et même plus accomplie. Elle s'est « épanouie », dirait un roman-

cier. Et comme elle défendait bravement son polichinelle de frère ! Pseuda, tu me plais. Tu regimbes encore sous le harnais comme un petit cheval sauvage. Tant mieux ; c'est preuve que tu as de la race. Je ne déteste pas te voir en colère ; au contraire, cela sied bien à ton teint de brune. Ah ! Pseuda, Pseuda, qui sait si nous ne serons pas un jour de bons amis ? » Et Victor fredonnait joyeusement en descendant la rue.

Mais cette gaieté était feinte : c'était l'excitation d'une bande d'enfants dansant sur le pont d'un navire, tandis qu'au-dessous d'eux, dans la cabine, gémit le capitaine blessé. À peine fut-il à l'hôtel que cet enjouement factice tomba, et Victor se mit à réfléchir profondément.

Une vérité avait parlé, et il ne fallait pas tergiverser avec la vérité. C'était celle-ci : « Tes allures napoléoniennes, ta manière d'apparaître et d'écarter ce qui te déplaît, cela ne t'a pas réussi ; ta brusque entrée en scène, tes regards furieux, ta juste indignation ont produit un effet déplorable. Pourquoi cet échec ?

À quoi en sont les choses entre Pseuda et toi ? Mettons-nous au clair. »

Et ayant réfléchi, Victor trouva cette réponse :

« J'ai fait fausse route, parce que Pseuda est heureuse et satisfaite. Elle n'a besoin de rien, ne désire plus rien, surtout rien de moi. Je lui suis tout bonnement importun. Elle a enterré le passé, sans même lui dresser de monument. C'est pourquoi j'ai échoué en me présentant ainsi devant elle. Que seront nos rapports à l'avenir ? La supériorité intellectuelle ne peut me servir de rien, car Pseuda n'est pas capable de la mesurer ; au contraire, elle me nuira, car elle me met en opposition avec des idées qui sont d'autant plus opiniâtres chez cette petite femme qu'elle les tient d'autrui. En un mot, pour parler comme Mme Steinbach, « Pseuda n'est pas de la même pâte que moi. » Celle qui vénère *la tête intéressante* et se perd en admiration pour un Kurt ne saurait estimer grandement un Victor ; l'un ex-

clut l'autre. Or, *la tête intéressante* étant son père, et le génie Kurt son frère, je devrais entrer en conflit avec son propre sang, et combattre sa plus belle vertu, la piété filiale ! En conséquence... »

Là, Victor s'arrêta, ne pouvant accepter la conclusion inévitable.

Mais une voix discrète sortie des profondeurs obscures de son âme vint achever sa phrase : « C'est sans espoir ! » murmurait-elle. Et comme si elle eût donné le signal, des centaines de voix s'élevèrent soudain de toutes parts, répétant ensemble : « sans espoir, sans espoir », sur un rythme accentué, toujours plus haut, toujours plus fort, et s'enflant peu à peu comme le bruit d'une avalanche...

Alors Victor baissa la tête, convaincu, mais sans volonté.

Il lui semblait que sa raison le frappait sur l'épaule en lui disant : « Entends-tu le jugement de la foule ? Il est d'accord avec le mien, et avec le tien aussi, en réalité. Le climat d'ici ne te vaut rien. »

« Alors, que faire ? »

« Tes malles, et partir. »

« Crois-tu qu'il soit flatteur pour mon amour-propre de m'esquiver sans bruit, après être arrivé ici comme un Ulysse vengeur ? »

« Ton amour-propre sera-t-il plus satisfait si tu pars humilié, vaincu, cruellement blessé et le cœur plein d'amertume ? »

« Mais le sort me doit une satisfaction, un triomphe quelconque sur celle qui m'a trahi ! »

« Le sort est mauvais payeur. Sois intelligent, et ne donne pas inutilement de la tête contre les murs. »

Victor soupira. « Ma raison dit vrai, pensa-t-il ; il n'est pas sûr qu'au bout du compte je ne lui obéisse pas. Mais j'ai besoin de lâcher encore un peu la bride à ma folie. Cela fait du bien, et il me faut une satisfaction. Demain matin je prendrai une décision ; d'ici là je vais dormir. »

*** *** ***

Lorsque, étendu dans un lit confortable, il envisagea la perspective d'un prochain départ, il se fit l'effet d'être déjà parti, et s'attendrit sur lui-même à la pensée de sa tentative de juste revanche, si piteusement avortée.

Devant l'amollissement de sa volonté, son cœur éleva la voix pour le tenter : « C'est dommage ! Je t'aurais souhaité un autre départ. Il faut obéir à la Raison, plus intelligente que nous ; mais c'est grand'pitié de t'éloigner le trouble au cœur, la mémoire obsédée pour toujours du souvenir d'une Pseuda hostile. Car, songes-y bien, tu ne la reverras de ta vie, et rien ne pourra plus modifier l'image que tu emporteras. Telle que tu l'as vue aujourd'hui pour la dernière fois, lointaine, irritée, telle elle demeurera éternellement à tes yeux. Si tu pouvais, du moins, emporter un souvenir apaisant, un mot du cœur, un regard amical, que sais-je ? Quelque chose de beau, qu'on garde au fond de soi, et qui vous est une lumière, au loin, dans la solitude. C'eût été bienfaisant pour toi – quant à moi ne suis-je pas destiné à renoncer toujours ! – et ce souvenir eût restauré du moins Imago blessée. »

Victor continua d'écouter en lui le murmure tentateur, qui se fit de plus en plus confus... jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Vers le matin il eut un rêve : sur une île, au milieu d'un étang, il voyait Pseuda, transformée en princesse par un enchantement, assise au milieu de grenouilles et de salamandres.

Dans le nombre était Kurt, le roi des crapauds, qui exécutait autour d'elle des bonds extravagants. Pseuda appelait et se lamentait : « N'y aura-t-il personne d'assez généreux pour me délivrer de ces grenouilles ? » Et sous un saule, au bord de l'étang, était accroupi le substitut, agitant ses bras dans la direction de sa femme, d'un geste régulier comme celui des faucheurs. « Aidez-lui ! » semblait dire sa mine suppliante, tandis que ses yeux roulaient dans leurs orbites. Et lui, Victor, comme dans tous les rêves, se sentait incapable de faire un mouvement.

Lorsqu'il se réveilla, gai et dispos, le corps et l'esprit rafraîchis et plein de l'agréable sentiment de sa force, il sauta belliqueux hors de son lit.

« N'aie pas peur, Pseuda ! pensa-t-il ému, je saurai bien te délivrer de toutes ces grenouilles. »

Il s'habilla, ouvrit la fenêtre, et laissa son âme s'envoler par-dessus les montagnes. Alors ses yeux eurent comme un éclair, et il frappa du pied : « Sans espoir ! » Qui oserait dire « sans espoir » ? Elle n'est cependant pas nulle et vide ; elle a une âme, comme tout être humain, et dans cette âme le germe d'une aspiration vers ce qui est élevé et beau, plus beau que son médiocre et banal entourage. Il ne s'agit là que d'une écorce à percer ; et si je reste près d'elle, tôt ou tard elle subira l'influence de ma personnalité ; ou, pour mieux dire, cette force étrangère et sublime, la flamme qui brûle en moi et qui m'éclaire, se communiquera de mon âme à la sienne ! Alors elle s'éveillera et, les yeux dessillés, elle reconnaîtra ce que je vaux et rendra hommage à mon amour désintéressé. La lutte de l'âme contre la banalité, de l'individualité contre une coterie, de l'esprit contre l'inertie, voilà la lutte que j'engage. J'ai pour arme la magie de ma personnalité, pour guide mon austère Souveraine, et nous verrons bien qui sera le plus fort ! »

Le matin même il chercha un appartement en ville, prévoyant que cette cure magique pourrait se prolonger.

Pendant qu'il s'y installait le même soir, sa raison lui murmurait : « À tes risques et périls ! » – Et deux pensées traversèrent rapidement son esprit : « Encore un qui préfère se casser une jambe au lieu d'écouter la prudence ! » – La seconde fut repoussée violemment à peine formulée : « Il est amoureux, tout simplement ! »

Mais, à son tour, la Fantaisie faisait amicalement signe à Victor : « Laisse-les bavarder, disait-elle. Viens ! je te montrerai quelque chose. »

Soulevant le voile de l'avenir, elle fit voir à Victor Pseuda et lui, la main dans la main, se regardant avec tendresse. Elle lui disait : « Tu es noble, bon, désintéressé. Tout ce que je puis t'accorder sans crime est à toi, qu'on l'appelle amitié ou amour… » Puis le voile retomba, et il ne vit plus rien que la Fantaisie qui le regardait souriante : « Ceci n'est qu'un avant-goût, disait-elle ; plus tard je te montrerai des choses bien plus belles encore ! »

L’ENFER DE LA CORDIALITÉ

Pour affirmer sa personnalité aux yeux de la rebelle, il fallait tout d’abord que Victor la rencontrât, et cela fréquemment, voire régulièrement ; car les avantages personnels ne sont pas une arme à longue portée.

Mais où la verrait-il ? Quelle question ! Rien de plus simple. Chez elle, naturellement. À quoi servirait sans cela un mari-substitut ? Et celui-ci ne l’avait-il pas invité ?

Le directeur Wyss reçut Victor le plus cordialement du monde, et s’entretint une bonne heure avec lui sur des questions scientifiques. Sa femme, par contre, à qui s’adressait la visite, resta invisible, et Victor l’ayant aperçue au moment du départ, elle le gratifia d’un salut si glacial qu’il comprit aisément : il était prié de lui épargner ses visites.

Il ne réussirait donc pas de cette manière-là. Il fallait qu’il tentât de la rencontrer chez des tiers. Il s’informa des milieux qu’elle fréquentait. Tous les renseignements concordaient : ses relations se bornaient presque exclusivement à la société de l’Idealia. Victor poussa un profond soupir : l’Idealia, il en avait déjà tâté, chez la femme du conseiller Keller !

« Allons, du courage ! se dit-il. Ce sont, au fond, de braves gens, très aimables ; ils ont même, chose rare, la politesse du cœur, en dépit de la pédante culture d’école primaire qu’ils étalent. Qu’aucun d’eux ne m’ait laissé voir de ressentiment au su-

jet de l'affaire Kurt, c'est déjà un bon point. Donc, avec un peu de bonne volonté... »

Dédaignant alors toute autre invitation, négligeant son amie, Mme Steinbach, Victor se joignit aux réunions de l'Idealia, armé par avance de longanimité pour affronter les pires désagréments de la cordialité.

Les membres de l'Idealia, eux aussi, vinrent au-devant de lui avec bonne volonté. Mais cette harmonie superficielle ne put résister longtemps à l'opposition foncière des tempéraments.

D'abord il y avait chez Victor ce penchant inné – ou acquis – à l'isolement, qui le faisait frémir devant toute espèce de groupement humain. Et il s'agissait cette fois d'une « Société » ! Et qui, pour comble, portait le nom l'*Idealia !* Quant aux habitués de ce cénacle, ils prétendaient trouver chez tout le monde deux qualités essentielles que Victor, malheureusement, ne leur apportait pas : une éternelle soif de culture et un insatiable appétit de musique. Sans musique, ils étaient aussi décontenancés que des Bédouins dont les chameaux ont pris la fuite. « Ne voulez-vous pas nous jouer quelque chose ? » se demandaient-ils perpétuellement les uns aux autres. Et ce *quelque chose* faisait bondir Victor de sa chaise. Pourquoi pas, tout aussi bien : « Voulez-vous nous « parler » quelque chose ? »

Pour ce qui était de la culture, l'opposition entre eux et lui était encore plus tranchée. Eux « s'intéressaient » à tout, et Victor à rien, et cela parce que son âme, déjà pleine à déborder d'images et de visions poétiques, se refusait à recevoir quelque chose du dehors.

Mais il lui manquait avant tout les conditions premières de ce genre de sociabilité aisée et familière qui était le leur : les stricts devoirs d'une profession définie, la vie de famille avec ses soucis et ses fatigues, et par suite le besoin de délassement et de détente.

Bref, c'était l'antagonisme, vieux comme le monde, de l'esprit bohème et de l'esprit bourgeois et familial. Le fait que Victor attendait sans pouvoir agir – ce qu'il attendait, c'était la conversion de Pseuda – était à lui seul propre à troubler sa quiétude intérieure ; car l'esprit de l'homme n'est pas fait pour l'inaction.

Ainsi, au lieu de l'accommodation souhaitée et de la bonne entente espérée, il se produisait de part et d'autre un sentiment de malaise. Victor leur paraissait « inconfortable », et lui se sentait gêné au milieu d'eux. Il se donnait, il est vrai, toute la peine du monde pour dissimuler ce malaise et ne pas jouer le rôle de *l'homme noir*. Mais c'était peine perdue !

– Comment vous trouvez-vous ici ? lui demandait-on. Vous êtes-vous un peu fait à notre vie ?

– Oh ! tout à fait ! assurait-il avec empressement. Et par devers lui, il gémissait comme une baleine prise au harpon.

Chacun, alors, commença à l'entourer de sollicitude, à l'encourager de la façon la plus banale, et sur l'air bien connu de « C'est votre propre faute ! »

Sous chaque parole consolante se dissimulaient quelques conseils distillés goutte à goutte : ainsi dans certaines saucières à bec double l'orifice supérieur laisse passer la graisse et l'autre le jus. C'était l'assaut ininterrompu de sa personne à l'aide d'expressions comme « vous devez », « vous devriez », ou bien « vous ne devez pas », « vous ne devriez pas ».

Que « devait-il », que ne « devait-il pas », d'après eux ? Il ne devait pas « se laisser aller », « se replier sur soi-même », « se recroqueviller ». Il devait « se dominer », « sortir de lui-même », « secouer sa léthargie », et puis, avec le temps, peut-être se marier ; pourquoi pas ? Et avec une femme de poigne et d'initiative, qui pût le tirer par force de sa « léthargie » ; – décidément ils y tenaient, à ce mot ! – En attendant, il fallait profi-

ter des ressources variées que lui offrait « notre ville ». Ou n'avait-il vraiment pas le sens des choses élevées ? Ainsi, jeudi prochain, il y aurait une intéressante causerie sur « l'amour chez les anciens Germains » ; et dimanche on entendrait un violoniste de sept ans, non pas, bien entendu, un de ces petits prodiges si déplorablement anormaux, – ils seraient les derniers à admirer une de ces plantes de serre chaude, – mais un artiste authentique, réellement, divinement doué ! Et lui, Victor, ne chantait-il vraiment pas ? Ne jouait-il pas de quelque instrument ? Une bonne idée : pour le 4 décembre, anniversaire de l'Idealia, Kurt monterait un *Festspiel.* Ne pourrait-il y tenir un rôle ? Celui du Vieillard de la Mer, ou bien le Nain de la Montagne ? Et pourquoi ne se faisait-il pas recevoir membre de l'Idealia ? Ne serait-il pas bien plus naturel et plus cordial de tutoyer ces messieurs, comme ils le faisaient tous entre eux ?

D'autres fois on tentait de « l'égayer ». Organisait-on une sauterie ou un petit jeu de société, la bague, l'assiette tournante, quelqu'un le tirait vivement par la manche :

– Allons ! venez nous aider. Et ne faites pas une mine si désespérée ; il n'est pas nécessaire d'être toujours si solennel !

Mais tout cela était en pure perte. Victor se révélait de plus en plus comme un « égoïste », un être qui chante en *fa mineur* quand les autres entonnent en *do majeur*, un « réaliste » endurci, ne voulant s'intéresser à rien, mais à rien ! En outre, d'une ignorance véritablement révoltante ; il n'avait même jamais lu le *Tasso* de Gœthe !

Leur ton se fit alors plus âpre. Aux conseils et aux exhortations s'ajouta le blâme, toujours en toute bonne amitié, bien entendu ; – le blâme n'est-il pas la plus incontestable preuve d'amitié ? – Avec les meilleures intentions, et à seule fin de le mieux adapter à l'Idealia, ils s'ingéniaient sans arrêt à corriger quelque chose en lui, à peu près comme un conseil de famille se réunit autour d'une malle pour l'emballage d'un frac ; l'un veut plier la manche comme ceci, l'autre comme cela, le troisième

veut relever le col, le quatrième retourne les pans ; deux autres pressent délicatement sur le tout avec le genou et le poing et, pour finir, Virginie, la petite bonne, s'assied sur le couvercle.

Malheureusement il se trouva que Victor éprouvait une répugnance très nette à se laisser « revoir et corriger », jugeant qu'il s'acquitterait bien mieux tout seul de ce soin. Ce qu'il supportait le plus impatiemment, c'étaient les tracasseries visant son extérieur. C'était une pluie de menues critiques, d'incessantes allusions, un continuel épluchage de sa personne. Rien en lui n'était bien, de la tête aux pieds : ni ses cheveux, ni la coupe de sa barbe, ni son langage, ni sa prononciation, ni ses vêtements, ni sa chaussure ; et puis on n'arrivait pas à se consoler de ses cols de chemise ! Et les timides essais de Victor pour répondre sur le même ton furent assez mal accueillis.

Il y avait aussi les mille susceptibilités de petite ville, qui entraient en conflit avec son incroyable sensibilité, cette sensibilité des imaginatifs, qui est le revers de la délicatesse.

À revenir perpétuellement sur une piqûre d'épingle il en faisait une plaie envenimée, et il donnait à un léger manque d'égards les proportions d'une offense mortelle.

Ainsi de part et d'autre on contribuait à créer cet état de choses si douloureux qu'on se borne généralement à décorer du nom indulgent de « malentendu ». Pour les habitués de l'Idealia, c'était chose sans conséquence. Que signifiaient, mon Dieu ! quelques « malentendus » dans cette paisible société, où, durant toute l'année, un ou deux membres étaient en bisbille les uns avec les autres, ce qui ne les empêchait pas, les jours de fête, de n'être plus qu'un cœur et qu'une âme ! Ils se blessaient facilement de tout, mais ne se gardaient rancune de rien.

Victor, au contraire, avec son hypersensibilité et son besoin maladif de grossir les choses, sa mémoire anormalement développée qui ne laissait rien tomber dans le salutaire oubli, ce sentiment métaphysique de la vie qui charge le plus petit événe-

ment d’une signification pathétique, cette imagination généralisatrice toujours portée à attribuer l’offense d’un seul à l’humanité entière, Victor en arriva peu à peu à l’état d’exaspération d’un ours assailli par des abeilles.

Sans doute il admettait que tout cela ne fût que pure manifestation d’amitié. Mais l’amitié, dans ce pays-ci, ressemblait diablement à une rage de dents ! Et ces abeilles, à son insu, grossissaient dans son esprit jusqu’à devenir des monstres, dont les yeux méchants l’épiaient de toutes parts. Il en devint soupçonneux comme un chien de garde au crépuscule, flairant partout de mauvaises intentions, réclamant à droite et à gauche des explications, des réparations, des excuses, se montrant, en fin de compte, absolument puéril.

La femme du pasteur Wehrenfels lui avait tendu la main gauche : était-ce avec intention, et pour l’humilier ? Après une nuit sans sommeil il allait, avec la mine d’un officier outragé, lui demander de s’expliquer.

– Décidément vous êtes un homme impossible, il n’y a rien à faire avec vous ! s’écriait, agacée, la femme du D[r] Richard, après une de ces sottes histoires. Ce reproche était la cause de nouveaux tourments pour l’âme scrupuleuse de Victor, qu’il eût voulue toujours en tenue impeccable et prête à passer la revue du jugement dernier.

« Si pourtant elle avait raison ? Mais qu’y faire ? Je puis m’améliorer, mais non pas me changer. » Et se faisant tout humble, il écrivait à une amie habitant au loin :

« Dites-moi en toute franchise et sans ménagements : Est-il vrai que je sois un homme impossible ? »

« Quelle question ! répondait-elle, j’en ai bien ri ! Mais non, vous êtes aussi facile à prendre qu’un petit lapin ; seulement, il s’agit de vous aimer très fort et de vous le dire de temps à autre. »

*** *** ***

Le plus stupide était qu'il ne voyait que rarement à l'Idealia celle qu'il y cherchait, celle pour qui il s'était soumis à tous les inconvénients de la sociabilité.

M[me] Wyss est avant tout femme d'intérieur, expliquait-on ; elle ne vit que pour son mari et son enfant. Mais Victor soupçonnait bien que ce n'était pas là l'unique motif de son absence, et qu'elle évitait surtout de le rencontrer. C'était bien là ce qu'il y avait de pis !

Quand il paraissait quelque part et ne l'y trouvait pas, il restait, l'esprit absent, les yeux fixés sur la chaise où elle aurait pu s'asseoir, sans proférer un son, ni prendre garde à ce qu'on lui disait. À l'angoisse de l'attente se joignait l'humiliation de la voir trompée ; et chaque fois, au lendemain d'une pareille déception, il errait au hasard dans toute la ville comme une âme en peine.

Dans les cas exceptionnels où Pseuda se trouvait là, elle lui revalait consciencieusement le traitement infligé à son frère. Elle avait fait de Victor sa tête de Turc, et redressée, hardie, résolue, elle lui lançait une grêle de remarques agressives cueillies au hasard, car elle ne se sentait nullement tenue à l'équité. À peine ouvrait-il la bouche qu'elle fondait sur lui, et ce n'était pas sans infliger de cruelles blessures à son trop vulnérable sentiment de l'honneur.

– Je n'aime pas les flatteurs ! lui jeta-t-elle d'un ton tranchant, un jour qu'il était arrivé à Victor de s'écrier : « Que vous êtes belle ! »

Une autre fois, comme il contestait l'idée que la noblesse d'Europe ne fût composée que d'idiots et de rachitiques, elle le qualifia de *snob*. Mot sans portée, cela va sans dire, échappé à la

mauvaise humeur féminine. Mais lui, fou qu'il était, le prit à la lettre, et souffrit durant trois longues nuits, sans pouvoir digérer cet affront. Il scruta son âme jusque dans les moindres replis, prêt, s'il le méritait, aux plus sévères pénitences, jusqu'à ce qu'il eût acquis la certitude consolante que ce qualificatif injurieux ne s'appliquait point à lui. Non, celui qui se découvre devant le mendiant auquel il tend une aumône, qui ne refuse pas une poignée de main au voleur arrêté, qui ose saluer en plein jour une fille publique, celui-là n'est pas un snob ! Et il n'était pas non plus un flatteur celui qui avait toujours renoncé, auprès des femmes, à ce moyen trop facile de gagner leurs bonnes grâces : leur dire du mal de leur rivale.

Alors pourquoi « flatteur » ? pourquoi « snob » ? s'écriait-il indigné.

Et à partir de ce moment-là, il eut envers Pseuda l'attitude d'un homme à qui on aurait arraché un œil et qui vous l'aurait pardonné.

Mais la bonne Mme Keller ne pouvait être témoin plus longtemps de cet état de choses. Cette nature pacifique ne supportait pas de voir régner la désunion dans son entourage. Comme elle voulait du bien à Victor autant qu'à Mme Wyss, elle conclut selon l'aimable illogisme du cœur féminin – puisqu'elle-même aimait A et B, A et B devaient nécessairement s'aimer l'un l'autre ! – à un simple « malentendu » ! Dès lors elle allait tenter de s'entremettre pour réconcilier les adversaires.

Elle se mit donc à dépeindre à Victor les vertus de Mme Wyss, et à relever aux yeux de celle-ci tous les mérites de Victor. Généreusement, et fidèle en cela à sa nature droite et claire, où les vertus ressortaient en traits vigoureux comme les contours d'une peinture à fresque, Mme Wyss se montra toute prête à oublier l'incident Kurt, pour peu, bien entendu, que Victor s'efforçât désormais d'être plus conciliant. Par contre, elle n'écouta l'éloge de ce dernier qu'avec une figure incrédule ; et tandis que Mme Keller se dépensait en discours propres à faire

valoir son protégé, elle rassemblait tranquillement ses propres impressions, et se construisait par devers elle une image de Victor tel qu'il lui apparaissait, – cela d'ailleurs bien contre son gré, car il lui répugnait d'occuper de lui ses pensées.

Que cet homme lui fût antipathique – indépendamment, même, de l'offense faite à son frère – et le lui devînt tous les jours davantage, elle le sentait nettement et sans avoir besoin de s'interroger. Ne fût-ce que par son genre de vie relâché, dont il ne faisait même pas mystère ! « Pourtant, ne soyons pas injuste, pensait-elle, et tâchons de lui trouver un bon côté. » Mais sous quelque aspect qu'elle le considérât, aucun bon côté ne se montrait, et l'inventaire de ses qualités ressemblait à s'y méprendre à une liste de défauts !

Avec sa façon de parler presque à voix basse, le langage bizarre et affecté dont il usait, sa politesse excessive, et sa mise trop recherchée, Victor lui apparaissait peu viril, trop doux, presque suave, sans nerf et sans vigueur ; un être indéchiffrable, en outre, multiforme et ambigu, secret et dissimulé, perpétuellement déroutant, parce que montrant chaque jour un autre visage ; – et moi, disait-elle, j'aime les gens simples, francs, ouverts ! – Et puis ce tour d'esprit ironique et frivole, qui se jouait en paradoxes faciles des choses les plus saintes : patrie, morale, religion, poésie, art. Point de sérieux ni de profondeur, pas de principes ni d'idéal, point d'élan, ni chaleur, ni sentiment. – Comment pouvait-on, par exemple, ne pas aimer la musique ? Au reste, il n'avait pas de cœur ! – Non, certes, du cœur il n'en avait pas. À qui s'était-il attaché pendant ces trois semaines ? À personne. Et puis sa façon présomptueuse de trancher de tout, ses manques de tact, ses extravagances, d'ailleurs souvent blessantes pour autrui ! Ainsi, on avait eu grand'peine à lui faire perdre l'habitude de s'adresser à elle en lui disant « Mademoiselle » !

Son mari et Mme Keller avaient beau dire, l'aversion qu'elle éprouvait n'était pas du tout injuste. Son père, lui, aurait pensé

comme elle. D'un seul mot il eût exécuté cet homme : « Il n'est pas clair. » Elle entendait la voix respectée prononcer cet arrêt.

À Mme Keller qui lui vantait les talents de Victor :

– Où sont-ils ses talents ? disait-elle impatientée. Montrez-les moi, montrez-m'en un seul ! Que sait-il ? À quoi est-il bon ? Je trouve, moi, que ses talents brillent surtout par leur absence.

– Vous lui accorderez du moins de l'esprit, objectait Mme Keller.

Ici la jeune femme sortit des gonds :

– De l'esprit ! éclata-t-elle indignée, moi aussi j'aime et admire l'esprit ; mais il s'agit de savoir ce qu'on entend par là. Pour moi, l'esprit produit nécessairement quelque chose, de la vérité ou de la beauté, des actes ou une œuvre originale. Il vénère ce qui est vénérable, il s'incline devant le mérite ; il sait s'enthousiasmer pour ce qui est grand et beau, et – avant tout – il parle sérieusement des choses sérieuses. Mais tous ces jeux de mots prétentieux et tortillés, si c'est cela que vous entendez, j'avoue que je ne fais pas le moindre cas de l'esprit ; bien plus, je le hais ! Quand, au lieu de dire « la Nature » on dit « Mme Cheval-vapeur », qu'est-ce que vous en avez de plus ? Les psychologues « qui sont les moins psychologues des êtres humains », qu'est-ce que cela signifie ? Encore une fois, si c'est cela de l'esprit, je réclame l'honneur de passer pour une sotte. Mon frère Kurt, n'est-ce pas, est un homme d'esprit ? Eh bien, chez lui l'esprit a un tout autre air !

Ici Mme Keller s'empressa d'acquiescer, et son projet d'exalter Victor s'acheva par un concert de louanges à l'adresse de Kurt.

Après qu'elles eurent communié tout leur saoul dans la contemplation des vertus de ce jeune prodige, Mme Wyss se déclara finalement prête à user de mansuétude envers le fâcheux

personnage qu'était Victor. L'indulgence ne fait pas de mal, et ne la compromettrait en rien.

Mais qui, par contre, se montra intraitable, ce fut Victor. À ses yeux l'existence de « Pseuda », de la femme du directeur Wyss, était nulle et non avenue : jusqu'à ce qu'elle se fût transformée et que se fût réincarnée en elle l'âme virginale de « Theuda », il n'y aurait pas pour lui d'accord possible avec la jeune femme.

Repoussée sur ce point-là, Mme la conseillère chercha la paix d'un autre côté : elle essaierait de réconcilier Kurt et Victor. « Impossible, disait-elle, que des hommes pareils, s'ils apprennent à se connaître... » Il se joua alors une de ces piteuses comédies qui ne font jamais qu'empirer les choses, comédie de la bonne entente forcée. Mais ce fut de nouveau Victor qui se montra récalcitrant.

Il avait, il est vrai, consenti à grand'peine à une entrevue, dans laquelle il s'abstint, autant qu'il put, de toute parole hostile. Mais il se dédommagea par des gestes et un regard si hautains à l'adresse de Kurt, que cette attitude équivalait aux pires offenses. Cette fois, il ne fut pas question d'excuses ; l'intention blessante était claire.

« Pourquoi donc, se demandait ensuite Victor étonné, pourquoi faut-il absolument que j'humilie cet homme qui ne m'a jamais rien fait ? Je sens bien que ma conduite est impolitique, et je sais qu'en étant aimable avec lui je pourrais gagner les bonnes grâces de Pseuda. » Il ne trouvait pas de réponse à cette question. Il était pareil au chien qui aperçoit un chat : retenez-le de bondir, vous ne pouvez pas l'empêcher de dévorer des yeux l'ennemi !

« Affaire de tempérament, sans doute, se disait-il, idiosyncrasie inexplicable et invincible ! » Il se trompait : ce qui parlait en lui, c'était l'instinct confus de sa vocation. Il détestait en Kurt un rival, une sorte de faux prophète et d'usurpateur. Ce qui

l'excitait, à son insu, contre ce pseudo-génie, c'était la voix de son austère Souveraine...

Mme Keller abandonna alors toute intervention. Avec Pseuda, bien entendu, tout était fini.

« C'est surtout un méchant homme qui cherche querelle à mon frère par pure jalousie ! »

Ainsi jugea-t-elle désormais Victor ; et elle eut soin qu'il n'ignorât point ce jugement. N'a-t-on pas pour cela les allusions et les remarques faites en aparté ?

En face de cette nouvelle « injustice », l'étonnement s'ajouta à l'indignation de Victor :

« Qu'est-ce que son frère a à voir dans cette affaire ? La seule existence de ce personnage est une fausse note ! » Il lui semblait inadmissible, aussi, qu'au lieu de gagner du terrain avec Pseuda, il en perdît. Souvent déjà, il s'était demandé avec irritation : « Qu'a-t-elle à tergiverser ? Quand se réveillera-t-elle enfin ? S'imagine-t-elle que j'aie le temps et l'envie d'attendre sa conversion pendant dix ans ? »

Et maintenant il se trouvait plus loin du but que jamais.

Cette idée était insupportable. Mais que faire ? Il ne se connaissait pas d'autre recours que cette « magie » de sa propre personnalité, qui, jusqu'ici, s'était montrée si piteusement impuissante. Comment se faisait-il qu'elle n'opérât pas ? Comment ce pouvoir rayonnant qui était en lui, qui devait émaner de lui, ne communiquait-il pas une flamme à l'âme de Pseuda ?

Peut-être fallait-il l'état d'extase pour que l'étincelle se communiquât ? Si elle n'avait pas produit jusqu'ici son effet, c'est, probablement, qu'il était toujours allé au-devant de Pseuda en homme déprimé, la volonté détendue, le courage paralysé ?

Il attendit donc un de ces soirs où, pour avoir donné libre cours à son imagination créatrice, il sentait son âme si pleine d'images et de visions sublimes qu'elles lui semblaient devoir transparaître au-dehors et l'entourer comme d'un halo lumineux. Alors, rassemblant son courage, il se rendit chez Mme Wyss, avec la secrète intention de concentrer cette fois sur elle toute sa « magie », telle une puissante décharge électrique. Il s'agissait donc là d'une sorte d'expérience psychologique, qui n'avait rien de frivole, – car il y allait de son salut.

Le hasard voulut qu'il y eût ce soir-là auprès d'elle une de ses amies d'enfance, avec laquelle, secouant pour un moment sa récente dignité de mère, elle jouait à revivre le passé et se livrait à d'innocents et turbulents enfantillages. C'était si bon, pour changer un peu, de refaire la folle tout son saoul ! L'une d'elles était coiffée d'un bonnet de bébé, l'autre d'un chapeau haut de forme, et le plaisir consistait à faire mille folies, ainsi accoutrées !

L'entrée de Victor leur parut de si mince importance qu'elles ne jugèrent pas à propos d'interrompre la plaisanterie. Tout ce qu'il put faire ce fut de s'asseoir, et d'assister bénévolement à ce spectacle. Il y tint juste un quart d'heure, au bout duquel il était édifié pour le reste de ses jours sur le pouvoir de la « magie des âmes ». Il sortit inaperçu, et regagna piteusement son logis.

Ce soir-là, pour la première fois, son assurance l'abandonna, et la peur le saisit. Sa magie, il n'en fallait rien attendre. Que lui restait-il ?

Perplexe, angoissé, il songea au suprême expédient, à celui qu'il réservait pour le moment où le cœur de la rebelle serait déjà ébranlé : essayer sur Pseuda l'effet du portrait qu'il conservait d'elle, lui présenter l'image de la noble jeune fille qu'il avait autrefois connue. Sans aucun doute cette apparition fraîche et virginale réveillerait en elle les souvenirs, et Theuda se lèverait pour chasser Pseuda : tel un criminel, auquel on met inopiné-

ment sous les yeux l'image de ce qu'il fut dans son enfance innocente, éclate en pleurs, rougit de son crime, et jure de redevenir honnête homme.

D'une main tremblante il tira de sa cachette le portrait de Theuda, l'« Image sainte » que Mme Steinbach lui avait envoyée trois ans auparavant. Mais il évita soigneusement de la regarder : il ne se sentait pas de force à affronter l'assaut des souvenirs. Armé de cette photographie comme d'un revolver chargé, il reprit une fois encore le chemin de la maison Wyss. Il avait le sentiment d'être un homme dangereux, et compatissait presque au sort de sa victime en songeant à l'arme terrible dont il allait user. Avant qu'elle entrât, il plaça la photographie sur le piano, puis en attendit l'effet, le cœur battant.

À peine eut-elle franchi le seuil du salon, que ses yeux tombèrent sur le portrait.

– Qui vous a donné cela ? s'informa-t-elle du ton bref d'un juge d'instruction. Où Mme Steinbach a-t-elle pris le droit de faire cadeau de ma photographie ?... Elle haussa les épaules : D'ailleurs elle est mauvaise, je ne l'ai jamais aimée.

Tel fut l'effet produit par l'« Image sainte ».

Cette fois la situation était grave, car Victor n'avait plus aucun moyen d'action. Malgré tout, il se cramponnait encore fiévreusement à une espérance dont il ne pouvait se passer. Espérance d'ailleurs irraisonnée, puisqu'il savait bien qu'il désirait l'impossible. Il n'avait plus à compter, désormais, que sur quelque intervention extérieure et imprévue. La tristesse commençait à s'amasser sourdement en lui. Un beau jour, un simple incident en fit une douleur aiguë et consciente.

Ce fut à l'occasion d'une conversation sur *Tasso.* On s'était mis à parler de l'attraction que le génie, dit-on, exerce sur les femmes. Un instinct infaillible, affirmait Pseuda, entraîne le

cœur de la femme vers l'homme vraiment supérieur. Après avoir dit cela, elle soupira pensivement.

– Êtes-vous bien certaine de la vérité de cette proposition ?... se permit d'objecter Victor.

– Aussi sûre que du contraire ! répondit-elle provocante ; nous faisons preuve du même flair pour découvrir l'homme insignifiant.

Et afin que l'allusion n'échappât point à Victor, elle lui adressa un regard et un signe de tête moqueurs.

Alors une douleur aiguë le déchira, et l'indignation lui fit monter le sang au visage.

« Dis ce que tu as à dire », ordonna la voix de son austère Amie. Et malgré la révolte de sa pudeur et de sa modestie, il obéit :

– Qu'est-ce qui vous prouve que je ne sois pas un homme remarquable et supérieur ?

Cette phrase détachée d'une voix lente, et résonnant en plein jour entre les quatre murs d'une chambre claire, lui apparut à lui-même si insupportablement vulgaire qu'il en eut honte ; et tout le monde baissa les yeux avec embarras, comme s'il se fût passé une chose incongrue.

Le pasteur Wehrenfels trouva une parole pour détendre la situation :

– Dans tous les cas, dit-il, et ceci s'adressait à Victor en manière d'amicale exhortation, il ne serait pas mauvais d'avoir lu *Torquato Tasso,* avant de dire son mot sur cette question.

« Bien envoyé ! » disaient les regards satisfaits des assistants.

À la tristesse de sentir se dérober son espoir, se mêlait chez Victor – sans rapport apparent avec l'Idealia – un étrange malaise de tout l'être. Physique ? Moral ? Ou tous les deux à la fois ? Il ne savait. C'était une impression de détresse qu'il avait déjà ressentie à son arrivée, et qui ne l'avait jamais quitté tout à fait. Dans l'accablement de son insuccès, ce mal dont il avait souffert sourdement se révélait. Quel nom lui donner ? Un affreux sentiment de vide, une sensation de monotonie et d'écœurement. C'était comme s'il eût avalé une mer de limon... Mal du pays ?

Oui, c'était quelque chose de pareil, mais un mal du pays sans poésie, sans éclat ni couleur, une désolation morne et sans objet, un douloureux désir de fuir n'importe où...

Un soir, sortant de l'Idealia, il traversait les rues sombres de la petite ville. Ni vie ni lumière nulle part, sauf à l'auberge d'où venaient à lui les voix, le bruit des disputes et l'odeur de l'alcool. Brusquement, il réalisa quelle était sa souffrance : la détresse de l'homme des grandes villes enfermé dans un trou de province.

Sur les marches de l'église un chien abandonné hurlait : Victor le comprit, il aurait voulu hurler avec lui.

*** *** ***

Malgré tout, ses relations avec les membres de l'Idealia étaient demeurées amicales. S'ils trouvaient en lui des choses à blâmer, – tout à blâmer, pour mieux dire ! – ils le regardaient cependant toujours comme un des leurs. Quant à lui, bravement, il laissait dire, attendant des temps meilleurs. Mais il s'envisageait comme une innocente victime, et s'attendrissait sur lui-même, et sur son incroyable douceur !

Il fallut une sotte conversation, qui, au début, semblait devoir être simplement amusante et inoffensive, pour faire naître une véritable animosité, non pas chez les Idéaliens, – ces braves gens étaient-ils capables d'animosité ! – mais bien chez Victor, l'homme violemment passionné en matière d'idées, et intraitable dans son besoin de vérité. Ce malheureux entretien fut le point de départ d'une scène grotesque, que plus tard Victor appelait son « Combat des Amazones », et qui eut lieu chez la femme du Dr Richard.

Victor s'y trouva un jour seul homme au milieu d'un cercle de jolies femmes, dont l'une était Pseuda. Stimulé par le gracieux coup d'œil, il se mit à taquiner ces dames, et à leur débiter toutes sortes de plaisanteries sur le sexe féminin. Il avait oublié, durant sa longue absence, que les femmes de son pays souscrivaient au dogme de la sainteté de la femme germanique : contrairement à l'usage intereuropéen, si elles pardonnaient facilement les impolitesses qui les atteignaient personnellement, elles condamnaient comme un blasphème le plus léger doute effleurant la dignité sacro-sainte de leur sexe tout entier ! Si bien qu'au bout d'un moment, Victor eut affaire à une douzaine d'antagonistes fort échauffées...

Là-dessus, quelqu'un ayant mentionné la tragique histoire d'une étudiante russe qui avait, peu de temps auparavant, mis le feu à sa robe en fumant des cigarettes, et succombé à l'accident, ce fut l'occasion pour ces dames de célébrer bruyamment le triomphe de leurs principes : la femme qui avait l'inconvenance de fumer était digne de ce triste sort ! Alors Victor éclata. Le sentiment de la justice déchaîna dans son âme une fureur de prophète contre ces prêtresses du bon ton. Devant son imagination, prompte à tout intensifier, se dressait l'étudiante infortunée en proie à d'horribles souffrances. Les douze accusatrices qui, en réalité, n'auraient pas fait de mal à une mouche, lui apparurent soudain coupables d'un véritable assassinat, et l'Idealia tout entière, solidaire des sentiments de ses membres,

prit à ses yeux le sombre aspect d'une bande d'Érinyes déchaînées !

Dès ce jour-là l'hostilité gronda sourdement en lui.

Peu de jours après cet incident, il recevait les premières lettres, longtemps attendues, du pays étranger où il avait séjourné. Combien différente était l'atmosphère qu'il y respira ! « Adoré et fêté parmi les vôtres, lui disait-on, vous n'oubliez pas, espérons-le, les vieux amis qui sont au loin ? » – « Adoré ! fêté ! » – « Au milieu des miens. » Quelle ironie ! – Et l'ami continuait : « Vos qualités supérieures, la variété de vos connaissances, la bonté de votre cœur, ne manqueront sûrement pas... etc. »

Que de choses qui lui semblaient nouvelles, ou qu'il avait désappris d'entendre ! Ah ! le beau temps, où il y avait encore un ou deux êtres qui n'avaient rien à lui reprocher, qui trouvaient même quelque chose à louer en lui !

Ces lettres de l'étranger sonnèrent en lui le réveil...

Accablé par les critiques auxquelles il était soumis journellement, il sentait s'affaiblir en lui le sentiment de sa propre valeur. Insensiblement, un étroit horizon, celui de la petite ville, l'avait emprisonné, et il commençait à accepter, comme toute naturelle, une idée qui, au début, le révoltait : celle d'être le cheval insuffisamment dressé, que chacun s'arroge le droit de corriger.

Mais maintenant l'étroit horizon s'ouvrait... Sa fierté se souvenait, sa pensée comparait. Quel contraste, et quelle ironie dans le contraste ! Là-bas, en pays étranger, un accueil chaud, des bras ouverts, l'indulgence pour ses défauts, la bienveillance pour ses singularités ; – ici, dans sa patrie, les critiques et les tracasseries mesquines, les prétentions à l'infaillibilité, la négation de tout ce qui constituait son moi.

Cette comparaison remua en lui toute l'amertume qu'il ravalait depuis six longues semaines. Violent comme il l'était, il sentit monter en lui une colère belliqueuse. Fini, maintenant, de se résigner et de se taire ! À lui d'attaquer à son tour ! « Je vous arracherai votre masque de pharisiens, et j'enverrai au diable tous vos grands mots hypocrites. – Attention ! je vais vous montrer de quoi vous êtes faits. Y êtes-vous ? Bon. Je commence : Votre vertu ? Un mot commode que vous avez toujours à la bouche et qui vous sert à noircir votre semblable. Votre sincérité ? Le privilège exclusif que vous vous attribuez d'être insolents avec votre prochain sans souffrir vous-mêmes le plus léger blâme ! Votre franchise ? Un permis qui vous autorise à dire de votre prochain derrière son dos plus de mal encore que vous ne lui en dites en face ! Votre véracité ? Pédantisme de vérité dans les petites choses qui permet de mentir à l'occasion dans les grandes ! Votre cordialité ? Égoïsme de troupeau ! Chaleur de surface ! L'infortune menace-t-elle ? Pas un de vous n'ira au secours de l'autre. Votre bonheur domestique ? Vos affections de famille ? Faites surgir la moindre question d'héritage, et voyez ce que devient ce grand amour ! Votre passion de musique ? Transports factices et glacés ! Votre culture ? Vos extases artistiques et littéraires ? Je vous dis qu'entre une conférence sur le Paradis et le Paradis lui-même, pas un de vous n'hésiterait : « Une conférence !... Oh ! que c'est *intéressant !* »

Oui, c'est ainsi qu'il leur parlerait ; ils n'avaient qu'à se bien tenir ! Mais Victor fit la réflexion fâcheuse que les salons de l'Idealia n'abritaient pas de chaire du haut de laquelle on pût tancer l'auditoire comme une assemblée de pénitents un jour de carême.

« N'importe, pensa-t-il, je procéderai à une distribution individuelle. Le premier qui prendra avec moi de faux airs de vertu recevra tout le paquet ! Puis, à qui le tour ? Y a-t-il des amateurs ? » Tel un taureau, tête baissée, il faisait déjà face à l'ennemi.

Malheureusement, il eut beau jeter autour de lui des regards agressifs, aucun ennemi ne se présenta. Ensemble ils étaient contre lui, aucun n'était son ennemi particulier ; personne d'entre eux ne l'affectionnait spécialement, mais aucun ne lui voulait de mal. Bien plus : précisément depuis qu'il était préparé à la lutte il semblait que tous, dans une intention maligne, se fussent donné le mot pour se montrer aimables ! Ce qui naturellement le désarmait d'emblée. Le moyen de foncer rageusement sur celui dont l'accueil est tout de confiante bonhomie !

– Eh bien, questionnait-on, comment cela va-t-il ? J'espère que vous ne vous êtes pas refroidi par cette température anormale ?

Ardemment, mais en vain, Victor soupirait après un ennemi. Serait-ce Kurt ? Mais ce dernier était un être inoffensif, qui prenait la fuite dès qu'il apercevait le chapeau de Victor dans l'antichambre. Et puis, on ne pouvait le nier, Kurt avait de beaux yeux et un bon regard. Alors quoi ?

En attendant, faute d'un ennemi ou d'un sujet de dispute, sa colère se manifestait par une humeur massacrante. Son regard devint sombre, son expression sardonique, le son de sa voix provocant ; ses affirmations impérieuses coupaient court par avance à toute objection. D'ailleurs, tel qu'il était, chercheur réellement épris de vérité, il ne supportait qu'impatiemment les contradictions de la sagesse toute faite.

– Je n'aime pas, disait-il, qu'on ferraille contre la vérité en s'armant d'arguments empruntés.

Il y avait comme une menace dans sa voix : « Avisez-vous de me contredire ! »

Malgré tout, il n'arrivait pas à déchaîner la bataille souhaitée. Maintenant on l'évitait, comme un être irresponsable et quasi dangereux. Le pasteur, lorsqu'on parlait de Victor,

l'appelait un Népomucène devenu fou ; le docteur le comparait à un moine qui porte les stigmates ; le forestier, à un éléphant doux et bon de nature, devenu enragé pour une cause ignorée.

Sans doute il pouvait lui arriver de rester une soirée entière humblement assis dans son coin, regardant devant lui d'un air triste et sombre ; mais on n'était jamais certain qu'un orage n'allât pas éclater. Et comme personne n'est tenu de s'exposer à des surprises désagréables, on le laissait seul avec sa mauvaise humeur. Rencontrer dans un salon un être pareil, c'était un plaisir dont on se fût passé facilement.

Les Wyss ayant organisé un petit dîner, et le directeur ayant insisté fortement pour qu'on invitât Victor, ce fut au dernier moment une succession de refus ; et il ne resta pour tout convive à la maîtresse de maison cruellement déçue que Victor, l'épouvantail. On s'imagine de quel œil il fut regardé : le coup d'œil tendre qu'on accorde à un bouton solitaire au fond d'un tronc d'église !

« Bah ! se dit Victor pour se consoler, qui est mouillé ne craint plus l'eau ! » – Mais à partir de ce soir-là, Mme Wyss le déclara ouvertement « un être odieux ».

« Ce Victor est absolument insupportable ! » Tel était le jugement général. – « C'est un malade ! » disait-on en chœur, pour l'excuser.

Et cette excuse était la vraie : le lutteur était à bout de forces.

– Mon Dieu, quelle mine vous avez ! s'écria Mme Steinbach terrifiée, en le croisant à l'improviste au détour d'une rue.

Le même jour il recevait d'elle une invitation pressante à l'aller voir. Mais ce fut en vain : il fuyait instinctivement son amie, comme la Raison incarnée.

LE DUEL DE VICTOR AVEC PSEUDA

« Qui est mouillé ne craint plus l'eau ! » s'était dit Victor. Erreur ! – Il n'avait pas encore essuyé la plus grosse averse.

Un beau jour Mme Wyss se mit à fulminer en sa présence contre la galanterie, – la galanterie, encore une des bêtes noires de l'Idealia !

– Hem ! hem ! fit Victor souriant, vous ne seriez pas médiocrement vexée, *Frau Direktor,* si, en fait, un homme vous refusait toute attention galante.

Elle le contredit avec hauteur : elle ne réclamait ni ne désirait les égards, et serait reconnaissante qu'on voulût bien les lui épargner. Victor, aiguillonné par sa rage de vérité, résolut de la mettre à l'épreuve.

Dans l'antichambre, au moment du départ, il se tint bien ostensiblement devant elle, les mains croisées derrière le dos, et la laissa décrocher, puis enfiler toute seule sa jaquette de fourrure. Les manches en étaient fort étroites, ce qui donna lieu à une laborieuse gymnastique. Victor se divertissait. « Eh bien, fillette, disait son regard moqueur, vois-tu, maintenant, ce que vaut la galanterie ? »

Mais, à sa grande stupéfaction, Pseuda ne comprit pas ! Rattacher une action à des paroles dites antérieurement, réfuter par un rébus, c'était là une façon d'enseigner à laquelle elle n'entendait rien ; pareille chose, évidemment, ne lui était jamais

arrivée. En revanche, elle sentit fort bien l'intention que mettait Victor à ne pas la secourir. L'attitude de celui-ci était suffisamment apparente et devait la frapper d'autant plus qu'il était habituellement celui qu'on blâmait pour son amour exagéré des formes, et qu'on traitait volontiers de *grand-maître des cérémonies.* Dans cette omission, elle ne pouvait voir qu'un malin désir de l'offenser. Aussi, quel regard elle lança à Victor ! Un œil tout blanc, où la prunelle ne faisait plus qu'une petite tache d'encre !

Que faire ? Lui expliquer ? Inutile, elle ne le croirait tout de même pas. – Lui présenter des excuses ?

Mais une femme les reçoit toujours mal. « Laissons cela s'ajouter au reste, pensa-t-il, ce n'est pas la première injustice dont je suis victime. Et qui sait ? Les choses ne sont peut-être pas aussi gâtées qu'elles en ont l'air. »

Eh bien oui, elles étaient aussi gâtées que possible ! À partir de ce moment-là, où qu'elle aperçût Victor, il échappait à Pseuda une exclamation d'aversion, quelque chose d'analogue au félissement d'une jeune panthère : « Rha ! » et d'un élan rapide elle lui tournait le dos.

Les deux premières fois il feignit l'indifférence, et garda même assez de sang-froid pour suivre de l'œil avec plaisir le mouvement souple et agile dont elle opérait sa volte-face.

Mais la troisième fois, brusquement, la moutarde lui monta au nez.

« Ah ! sotte petite pécore ! cria-t-il en lui-même, si je voulais, moi ? Si je cessais maintenant de t'épargner ? En moins de rien j'aurais transformé ta rage enfantine en un roucoulement langoureux. Alors ce serait une autre chanson : « Victor, maintenant c'est à vous de me mépriser... (Soupir)... Comment puis-je revoir mon mari et mon enfant ?... (Larmes)... Mais tu m'aimeras toujours !... (Étreinte) etc... » et tout le tralala usuel.

– Mais, halte-là, Victor !... À quoi songes-tu ?... À un adultère ? Crois-tu que tes stupides agissements t'aient mérité les faveurs de cette femme ? Du moins faudrait-il, si adultère il y a, qu'il eût une allure nette et franche : amour pour amour, ou désir pour désir. Mais agir insidieusement, user de calculs et d'artifices, prendre une femme par surprise, ruiner ainsi un foyer sans tache, et cela par amour-propre blessé et simple vanité masculine, – car cette femme-là, sans aucun doute, est perdue si elle a failli une première fois, – halte-là ! Non, je ne fais pas de ces choses-là ! Premièrement, parce que je ne les fais pas ; ensuite parce qu'il me faut une âme propre pour accomplir une fois ma vocation. – Et puis son mari est mon ami... Décidément c'est non, non, et encore une fois non ! Allons, bébé, remercie-moi et va-t'en ! Et si tu tiens à me haïr, du moins sache haïr bien. Va ! je t'apprendrai à me détester d'une si belle rage que tu en grimperas les murs. Pendant ce temps je me donnerai le plaisir de grignoter tranquillement un radis, – et plus tu me détesteras, plus je serai heureux jusqu'au fond du cœur ! »

Victor commença alors – frisant toujours l'impolitesse sans être positivement impoli – à agacer, à irriter Pseuda avec une sorte d'acharnement, s'attachant à ses pas, lui imposant sans ménagement sa présence, et, selon l'humeur du moment, employant la raillerie, l'ironie dédaigneuse, les attaques franches ou les allusions détournées.

Était-il en veine de bravade ? Il laissait tomber d'effroyables aphorismes qui bouleversaient en elle les sentiments les plus sacrés : « – N'êtes-vous pas frappée de la vulgarité d'âme qui se manifeste chez la femme de nos jours ? » – « N'avez-vous pas remarqué que personne ne montre une sécheresse de cœur plus complète que les mélomanes ? » Ou bien il admirait l'instinct si sûr du cœur féminin, qui, avec une intuition quasi géniale, sait distinguer parmi cent hommes le plus grand imbécile pour s'en amouracher !

Une autre fois il déplorait son propre sort, bien digne de pitié : avoir échoué dans ce misérable trou, où il était « condamné à l'austérité ». Et que de pharisaïsme dans toutes les criailleries et les indignations menteuses contre la sensualité ! « – Lorsqu'un homme trouve une femme peu appétissante, elle en est toujours indignée ; si donc je convoite une femme, c'est un hommage que je lui rends, c'est clair ! » Et il ajoutait in petto : « Hein ! ça vous va comme si je vous faisais avaler une couleuvre ? Grand bien vous fasse ! Continuons dans ce goût-là. »

– Il n'est pas d'homme, reprenait-il tout haut, qui ne désire à tout instant toute femme belle ; et s'il se trouve un homme pour le contester, c'est qu'il ment ou n'est pas un homme !

Pseuda ne daignait point lui faire l'honneur de discuter avec lui. Mais ses regards semblaient dire : « Si par aventure le train vous écrasait, cher monsieur, je le regretterais pour vous, mais ce ne serait pas un malheur ! »

À quoi le regard ironique de Victor répondait insolemment :

« Et vous, chère madame, au cas où vous vous aviseriez d'éclater en morceaux, avertissez-moi, afin que je me réserve un fragment choisi de votre personne ! »

Les jours où Victor était d'humeur plus douce, il se contentait de heurter toutes les convictions de Pseuda, et toutes les idées qu'on lui avait inculquées, visant de préférence son patriotisme couleur « rose des Alpes » et ses enthousiasmes helvétiques pour la poésie du chalet, du pâtre, et tout ce qui s'ensuit.

À la promenade, elle entonnait volontiers pour exprimer sa joie :

À l'aube d'un jour nouveau
Allons traire le troupeau[1] !

Sur quoi, Victor, d'un air ingénu :

– Comment donc, *Frau Direktor !* Alors vous savez traire les vaches ?

Une autre fois, comme elle fredonnait :

Je tutoie chacun sans façon...

il affecta d'applaudir chaudement :

– Depuis longtemps mon vœu secret était que nous nous tutoyions !

Outre son frère Kurt, Pseuda avait comme escorte habituelle un cousin aux longues jambes du nom de Ludwig, lequel passait tout son temps à conquérir infatigablement les cimes. Victor appelait cet agité le *iodleur*[2]. Au reste, pourquoi ses chers compatriotes se targuaient-ils ainsi de leurs Alpes ? Étaient-ce eux qui les avaient faites ? Elles eussent été plus plates, à coup sûr ! D'ailleurs, sans parler des Alpes, la nature, aujourd'hui, était extrêmement surfaite.

Le petit orteil d'une jolie femme avait certainement beaucoup plus de prix devant Dieu que le plus fastueux des glaciers ; et lui, Victor, avouait franchement qu'il trouvait plus d'âme et d'expression à un chapeau haut de forme parfaitement seyant

---

[1] Traduction d'un chant populaire de la Suisse allemande.

[2] *Iodleur*, celui qui chante à la tyrolienne.

qu'à un lever de soleil. « Un mammouth même peut sentir quelque chose devant un lever de soleil, disait-il, mais il n'y a qu'un homme cultivé et de goût délicat qui puisse comprendre le haut de forme. »

D'autres fois, il distribuait gratuitement des avis qu'on ne lui demandait pas. M[me] Wyss déplorait-elle le vandalisme destructeur du pittoresque local, il déclarait « qu'on devrait braquer là des canons et faire sauter toutes ces baraques ». Quand elle disait son regret de voir disparaître peu à peu les dialectes et les anciens costumes nationaux, il préconisait la mesure suivante : affubler de ces costumes, en manière de pénitence, tous les repris de justice, et quant aux dialectes, en réserver l'usage aux vieilles familles chargées de tares héréditaires.

Dans cet état d'esprit, son plaisir favori était de débaptiser gens et choses. Ainsi il appelait leur digne ville natale *Muhheim ;* la politique locale, « une excitation périodique pour l'élection de *Fritz* ou de *Frantz* » ; pour « vulgarité » il disait « patriotisme » ; il appelait une grossièreté un « germanisme » et le manque de tact « le solécisme de l'âme ».

Quelquefois, l'air hypocritement innocent, il prenait pour irriter Pseuda des voies tout à fait détournées : citation de faits mémorables ou d'anecdotes fameuses, qu'il inventait tout bonnement pour les besoins de la cause !

– Connaissez-vous, lui demandait-il négligemment, l'histoire de la comtesse Stepansky, de Beethoven et du maître de chapelle Pfuschini ?

– Je ne tiens pas du tout à la connaître ! répondait-elle maussade, flairant une méchanceté.

– Vous avez tort, grand tort, car elle est aussi instructive qu'amusante. La comtesse Stepansky ayant un jour à sa table Beethoven avec Pfuschini, on lui demanda lequel des deux elle tenait pour supérieur à l'autre. Elle prit alors un air extrême-

ment fin pour répondre : « Oh ! cela ne se compare pas : chacun est supérieur dans son genre ! Ils se complètent l'un l'autre. » Du reste, ajoutait Victor, parlez-moi de la musique et des femmes ! Voulons-nous tenter un essai, madame ? Faites élever dans un conservatoire la jeune fille la plus génialement douée au point de vue musical, privez-la ensuite de tout encouragement et de toute influence masculine qui la stimule, et revoyez-la au bout de dix ans : elle aura fermé à clef son piano parce qu'elle n'a vraiment plus de temps pour la musique, et se sera procuré un chat parce qu'elle ne sait pas que faire de son temps !

Un autre jour, au cours d'une conversation, Pseuda affirmait une fois de plus sa conviction que la femme est supérieure à l'homme.

– Je me rangerais avec plaisir à votre avis, lui dit Victor, si les femmes elles-mêmes, dans leurs moments d'oubli, ne proclamaient la supériorité de l'homme !

– ?...

– Oui, reprit-il, quand une mère, après avoir donné naissance à six petits êtres mal venus du sexe féminin, réussit enfin à mettre au monde un garçon, elle fait entendre un caquet aussi triomphant que si elle avait enfanté le Messie, et tout ce qui est féminin accourt, empressé, d'une lieue à la ronde, pour payer son humble tribut d'admiration à ce prodige, à cette *surfille !* On dirait vraiment que « notre fils » est une des sept merveilles du monde ! Et ce Messie donnera plus tard, à supposer qu'il fasse très bien son chemin, un conseiller d'État !

*** *** ***

Du train dont il y allait, Victor obtenait sans peine le résultat désiré : Pseuda avait pour lui la plus foncière, la plus cor-

diale aversion. Ce n'était plus le cri de rage de la jeune panthère qu'elle laissait échapper en apercevant Victor, mais l'exclamation dégoûtée suggérée par la vue d'un reptile visqueux !

Lui s'en réjouissait comme d'une victoire obtenue, et jubilait intérieurement.

« Elle peut voir, maintenant, ce que son jugement m'indiffère ! » Un contraste le divertissait : « Tu voulais la délivrer de toutes ces grenouilles, Victor, et maintenant la grenouille, c'est toi ! »

Il pensait aussi : « Je commence à croire moi-même que je suis fou. Eh bien ! raison de plus pour agir en fou. » Et il riait.

Un après-midi, comme il allait tourner le coin d'une rue, il entendit une voix qui lui disait tout haut : « Idiot ! »

Comme il se retournait déjà furieux vers l'insulteur, la voix reprit :

« Inutile de t'agiter, c'est moi, c'est ton bon sens qui te parle. »

« Et de quel droit m'appelles-tu un idiot ? »

« Idiot, parce que tu cours comme un forcené dans la direction opposée à ton but. »

« Mon but ? Mais je n'en ai aucun ! »

« Si, tu en as un, et je vais te dire lequel. Secrètement, sans te l'avouer à toi-même, tu désires irriter cette petite femme inexpérimentée jusqu'à la démonter, la pousser à bout, lui faire perdre la tête, pour qu'un beau jour, dans le vertige de la colère, elle vole tout d'un coup dans tes bras comme une guêpe affolée par l'orage... »

« Et si c'était le cas, mon calcul serait-il donc si faux ? On a vu souvent la haine féminine se transformer brusquement en amour. »

« Idée folle et romanesque, repartit la Raison. Agis comme tu voudras, je ne suis pas ta gouvernante. » Mais Victor s'arrêta de marcher, effleuré subitement d'un doute. Il rentra chez lui incertain, désemparé, et comme il tentait, perplexe, l'examen de sa situation présente, il eut peur, soudain, et fut pris comme d'un éblouissement : il faisait fausse route, sa raison voyait juste ; la haine de Pseuda n'était pas de celles qui se changent en amour. Amère découverte ! Inutile d'aller de l'avant ; puisque le secret espoir d'un brusque revirement lui était enlevé, fortifier la haine de Pseuda n'avait désormais plus de sens. Ce serait élargir de plus en plus le fossé qui la séparait de lui. Alors... que faire ? Revenir en arrière, et tout recommencer ? S'efforcer d'abord sagement, doucement, d'endormir la haine de Pseuda, puis avec mille peines vaincre peu à peu son aversion, la guérir de son antipathie, et patiemment, degré par degré, gagner enfin toute sa bienveillance ?

« Allons donc !... Non, je n'y songe pas. Pour cela il faudrait abdiquer toute personnalité. Ce serait trop long ! Et puis, je n'en suis pas encore là, Dieu merci ! »

Oui, mais alors ? Quelle autre solution ? Il avait beau chercher : de droite et de gauche aucune issue.

Tout à coup il frappa du pied. « Après tout, qu'est-ce qui m'oblige à m'occuper d'elle ? Qu'elle patauge où elle voudra, dans la bourbe ou dans la vase. Qu'elle se convertisse ou non, en quoi cela me concerne-t-il ? Je ne suis pas son confesseur ni son directeur de conscience. Ou bien s'imagine-t-elle que je sois son professeur de psychologie ? Je lui ai fait déjà bien trop d'honneur en l'agaçant ! Et si jamais je me remets en peine d'elle, il faudra qu'elle m'en ait prié bien instamment. D'ici là, va-t'en ! je ne te connais plus... *Frau Direktor Wyss ?* Qu'est-ce donc ? Ça vit-il dans l'eau ou dans les arbres ? Ça se nourrit-il

de graines ou d'insectes ? Chère madame, avez-vous jamais vu une puce sauter du bout d'un ongle ? Ainsi, dans cet instant, vous sautez hors de ma mémoire. Un, deux, trois ! plus rien ! Pseuda, tu n'existes pas. »

Avec une chiquenaude, Victor tourna sur ses talons.

Comme il se sentait léger, maintenant qu'il avait oublié cette malfaisante créature ! Il était comme débarrassé d'une mauvaise dent. Qu'allait-il faire de sa liberté fraîchement reconquise ? Mille possibilités charmantes s'offraient à lui. « Si, par exemple, pour me distraire, je devenais amoureux ? » Fameuse idée, car depuis des temps infinis – et ça ne lui était pas naturel – il n'avait plus goûté de ce sirop délectable. Amoureux, si possible, d'une créature tout à fait inculte et ignorante, une subalterne, une fille de brasserie, par exemple, afin que, si Pseuda l'apprenait, – et elle l'apprendrait sûrement dans ce nid à potins, – elle en fût bien vexée et humiliée.

Pour donner suite à son projet, il entra au prochain café, surmontant pour cela son dégoût de l'alcool et de ses prêtresses. Paméla était le nom de la fille de salle. Il obligea celle-ci à s'asseoir près de lui, et se mit en devoir de l'enjôler, de la prendre peu à peu au miel de ses paroles, choisissant l'un après l'autre – suivant la méthode éprouvée – tous les traits de son visage pour les exalter. Paméla écouta un moment souriante, se serrant contre lui avec le bien-être d'un escargot sous une tiède ondée de mai. Puis, brusquement, comme un chat auquel on aurait marché sur la queue, elle sauta furieuse derrière le comptoir, et d'une voix sifflante :

– Imbécile, vieux malappris ! cria-t-elle.

Ah !... Victor saisissait maintenant : il avait vanté ses dents de perle, et elle n'en avait plus une seule. Il faut dire qu'il n'avait pas pu prendre sur lui de la regarder !

Trois jours après, dans la rue, Mme Wyss s'avançait rapidement au-devant de lui, rayonnante d'amabilité. Quelle soudaine transformation ! Que devait signifier cela ?

– On peut, paraît-il, vous féliciter ! s'exclama-t-elle hypocrite. À quand le mariage avec la belle Paméla ?

Ah ! la rusée créature ! Non, ce n'était pas précisément l'effet qu'il avait escompté.

L'amour, ici, n'avait décidément pas de succès. Victor avait pressenti juste à son arrivée : sur ce terrain dur et calcaire c'était une plante qui ne fleurissait pas. Il essaierait donc de l'amitié.

Un certain Andreas Wixel, archiviste, lui parut spécialement désigné pour jouer le rôle d'ami, par la bonne raison que Mme Wyss ne pouvait le sentir et l'appelait toujours « l'obtus Andreas ».

Victor, sans le connaître le moins du monde, fut pris soudain d'une tendresse impétueuse pour cet archiviste. Il s'empressa d'aller le voir, se sentit tout ému par son air « obtus », et se donna dès ce moment-là comme son ami. De son côté, Wixel fut touché d'une si soudaine affection, et afin de sceller leur amitié, ils décidèrent une promenade pour le dimanche suivant à la prairie de Guggis. Là-haut, entre une fanfare gémissante et une société de gymnastes jouant aux quilles, ils passèrent un lugubre, interminable après-midi de dimanche à contempler le panorama de la ville au-dessous d'eux, Victor, muet comme un poisson, les yeux rivés sur la rue de la Cathédrale, Wixel émettant des idées sans queue ni tête sur les génies respectifs de Gœthe et de Schiller, et les noyant dans un bavardage inexorable, qui faisait pitié et donnait la nausée. Ah ! oui, mon Dieu ! Pseuda avait raison. C'était bien là « l'obtus Andreas... » !

Pas de succès non plus en amitié ! Il fallait trouver autre chose. Le théâtre ? Mais celui de cette ville, parlons-en ! Du reste Victor n'aimait pas le théâtre. La musique, peut-être ? Es-

sayons d'un concert. Mais, ô malheur ! *Elle* s'y trouvait, assise aux premiers rangs, et subitement tous les instruments se mirent à jouer faux.

Quant aux visites, Victor en perdait le goût, car, où qu'il allât, on l'entretenait d'une certaine dame Wyss : « Vous ne savez rien de neuf sur *Frau Direktor ?* » Il regardait le plafond comme pour y retrouver péniblement un souvenir : *« Frau Direktor ?* Où ai-je entendu ce nom ? »

Dans la rue même on l'arrêtait pour lui demander des nouvelles de cette personne dont il ignorait pourtant tout à fait l'existence. Ah ! non, vraiment. Il savait qu'il y a des femmes importunes, mais de la glu aussi insolemment tenace... il ne l'aurait pas cru possible ! Oh ! ces petites villes, où l'on retombe éternellement sur les mêmes personnes ! Et quand ce n'est pas sur elles-mêmes, c'est encore sur leur nom qu'on trébuche. Où s'enfuir pour échapper à cette inévitable femme de directeur ? Sortir de ville, se sauver bien loin, à la campagne, où les chèvres du moins ne savent rien d'elle ?

Et pourquoi pas, après tout ? Il se rappela avoir entendu Pseuda s'exclamer : « C'est curieux ! De toute ma vie je ne suis jamais allée à Lengendorf ! » Cet endroit était donc vierge de souvenirs, net de la présence de Pseuda ! Victor prit le train, et s'en alla à Lengendorf.

Arrivé là, pour jouir plus à fond, plus consciemment de la non-présence de Pseuda, il s'accorda à lui-même le luxe d'une petite comédie raffinée : à peine descendu du train, il se rendit auprès du chef de gare, et le pria avec une excessive politesse de bien vouloir lui donner un renseignement. Il était venu, dit-il, à Lengendorf pour voir une certaine dame Wyss ; aurait-on l'obligeance de lui indiquer le chemin de sa maison ? Le chef de gare eut l'air étonné, hocha la tête et appela le caissier à son aide ; celui-ci consulta le portier et le portier s'adressa au domestique de l'hôtel du *Cerf,* puis au cocher de la *Cigogne.* Aucun d'eux ne connaissait le nom de Mme Wyss. Un agent de po-

lice et quelques habitants se joignirent au colloque. Tous furent unanimes : ils regrettaient, mais à Lengendorf il n'y avait point de dame de ce nom ; et ils considérèrent Victor d'un air compatissant.

Celui-ci triomphait en son for intérieur. « Eh bien, importune et prétentieuse petite personne, tu vois que les gens ne soupçonnent même pas ton humble existence. En vertu de quoi te crois-tu donc si extraordinairement importante ? »

Ces braves gens de Lengendorf, qui ignoraient jusqu'au nom même de Pseuda, lui prirent tout de suite le cœur ; et bienveillant comme un prince descendu incognito dans une petite ville, il charma tous ceux qui se trouvèrent sur son passage par son affabilité prenante. Tout le jour il joua le rôle du bon empereur Joseph ; et ce n'était pas uniquement un rôle : il les aimait réellement, tous ces honnêtes, ces estimables *Lengendorfiens* qui ne se doutaient pas de l'existence de Mme Wyss. Combien ravissant était ce coin de pays où elle n'avait jamais mis le pied, les sommets boisés de ces collines où son regard ne s'était jamais posé ! Comme on respirait bien dans ce bon air ! Entré à la *Cigogne*, Victor se livra auprès de l'hôtelier à un éloge si exalté du climat de Lengendorf, que celui-ci en conçut subitement les espoirs les plus hardis – avoir à Lengendorf une « industrie des étrangers ! » – et qu'il chuchota à l'oreille de Victor des offres avantageuses pour le cas où une cure d'air lui sourirait l'été prochain. Victor eut même peine à lui faire accepter le prix de son dîner, et lorsqu'il partit, le soir, il se trouvait avoir tout le village pour ami, depuis le médecin et le pasteur jusqu'aux chiens de garde et aux valets de ferme.

Pendant tout le trajet en chemin de fer, il eut le cœur plein d'une béatitude attendrie, car il avait rarement vécu des heures aussi sereines. Décidément, jusqu'ici, il avait fait trop peu de cas des gens de la campagne !

*** *** ***

Descendu du train, Victor, distrait, perdu encore dans le rêve de cette idyllique journée, se frayait un chemin au travers de la foule, quand il aperçut dans un groupe – encore... Dieu, que c'était irritant ! – Pseuda en conversation avec le professeur Pfinninger. Et c'en fut fait de l'agréable sentiment qu'elle n'existait pas !

« Voyons, pensait-il, où sont, dans tout cela, les lois naturelles et la logique ? Si elle n'existe pas, je ne saurais la voir ; si je la vois, c'est donc qu'elle existe. Mais *elle n'existe pas ;* comment puis-je donc la voir ? Il faudrait un sophiste pour en sortir. Je ne sais plus qu'un moyen : me verrouiller dans ma chambre, et bien habile si elle entre par le trou de la serrure ! »

Arrivé chez lui, il ferma donc sa porte à clef, s'allongea sur le sofa, et se mit à se tourner les pouces.

Après être resté ainsi un moment, il crut distinguer au fond de la pièce une sorte de nuage lumineux ; le nuage se condensa de plus en plus, puis un visage humain s'en détacha, brillant d'un vif éclat, toujours plus distinct et toujours plus beau... le visage de Pseuda.

Victor se mit alors à lui parler doucement, sérieusement : « Pseuda, je fais appel maintenant à ton sentiment de justice et d'équité. Je n'ai pas d'objection à ta haine, à ton aversion ; les rues, la ville, le monde extérieur, je te les abandonne ; mais respecte du moins ma paix domestique et ne viens pas me poursuivre jusque dans ma retraite ! »

Ces paroles restèrent sans effet ; et sa sœur l'Imagination persista à jouer à Victor des tours fantasmagoriques. Depuis ce moment-là, et sauf dans de rares intervalles, il vit continuellement la tête de Pseuda qui flottait dans l'espace, surtout le soir, quand le crépuscule envahissait la chambre. Que pouvait-il y

faire ? Toujours et partout, il semblait condamné à avoir devant les yeux cette nullité obsédante et prétentieuse ! « Après tout, conclut-il enfin, un petit inconvénient n'est pas un désastre. D'autres ont des mouches dans leur chambre : moi j'aurai Pseuda. » Et il prit le sage parti de s'accommoder de cette toute-présence.

Mais un soir, une nouvelle vint le frapper comme une bombe ! Mme Wyss était malade, avait annoncé la servante en rentrant. Quand Victor fut remis de sa première stupéfaction, il ressentit un violent trouble intérieur : il lui semblait qu'une fourmilière s'agitait au-dedans de lui. Quelle attitude allait-il adopter en face de cet événement ? Il ne pouvait être question d'y prendre une part affectueuse ; loin de lui cette idée ! Son ennemie, l'empoisonneuse d'Imago, celle qui avait trahi la Parousie !

D'autre part, il ne pouvait faire autrement que de la plaindre sincèrement ; elle était, malgré tout, dans ce moment, une créature souffrante. Mais où se trouvait la ligne de démarcation, le juste milieu à tenir ? Question difficile, et peut-être dangereuse à résoudre pour son cœur ! S'il plaignait trop Pseuda, cela prouverait qu'elle ne lui était pas indifférente, et s'il sympathisait trop peu, il se montrerait dur et haïssable.

Il s'échauffa à ce sujet jusqu'à minuit, sans en être plus avancé. Et puis... ô malheur ! Si par hasard la maladie était grave ? Et si même, à la fin ?... Non, ce serait vraiment une trop noire méchanceté du sort que de le forcer, par un tour aussi lâche, à s'attendrir sur cette perfide créature !

Il passa l'autre moitié de la nuit à jeter au Destin une prière angoissée, afin que Pseuda pût guérir, et qu'il ne fût pas obligé de lui vouloir du bien.

Ce violent conflit intérieur l'avait si fort secoué, qu'il se leva le matin à moitié malade lui-même. Négligeant son déjeuner, il courut tout de suite à la rue de la Cathédrale.

– Comment va votre femme, substitut ? Rien de grave, j'espère ? cria-t-il avec anxiété au directeur Wyss, avant même de l'avoir salué.

Celui-ci eut l'air étonné :

– Pourquoi cette question ? Elle n'est pas malade, tout au plus une rage de dents. Mais pourquoi m'appelez-vous « substitut » ?

– Oh ! rien, ce n'est rien... cria Victor radieux ; et il s'enfuit, soulagé. Le sort avait exaucé sa prière !

Mais les rages de dents, si elles sont sans danger, font cependant bien souffrir. « Ah ! Victor, une bonne inspiration ! en reconnaissance de ce que Pseuda ne soit pas malade, bien que tu sois en guerre avec elle, tu vas faire quelque chose pour elle. La guerre peut être chevaleresque, après tout. Donc, pendant qu'elle souffre, tu souffriras aussi, et du même mal qu'elle. Voilà qui est gentil ! C'est ce qui s'appelle une guerre courtoisement menée ! »

Il s'en alla donc sonner chez le dentiste Effringer, dont il ne connaissait déjà que trop la maison, et le pria de lui arracher une certaine dent.

– Mais cette dent est parfaitement saine ! Vous entendez, sans doute, la vieille molaire gâtée tout à côté ? Celle-là ne serait pas à regretter, assurément.

Victor luttait avec sa conscience. Était-ce bien d'associer à la douleur une idée utilitaire ? À la fin il se décida pour la vieille racine, de préférence à la dent saine.

Mais lorsque le dentiste voulut insensibiliser la place, la conscience de Victor cria pour la seconde fois : « Honte à toi, Victor ! Tu étais venu ici dans l'intention de souffrir avec Elle, et maintenant tu marchandes lâchement ta douleur ! »

Il avait grand'honte ; mais considérant le vilain aspect de la pince, il trouva plus prudent, puisqu'elle lui était offerte sans qu'il l'eût réclamée, d'accepter la piqûre consolatrice. Seulement, pour mettre sa conscience à l'aise, il se fit arracher, toujours à l'aide du calmant, une seconde dent également gâtée. Revenant ensuite chez lui, Victor n'arrivait pas à résoudre cette question : venait-il, oui ou non, d'accomplir un acte remarquable ? Ce n'était certes pas chose ordinaire que de se faire arracher deux dents parce qu'une autre personne souffrait. D'autre part, la perte de deux dents cariées ne représentait pas le plus pur et le plus immaculé des sacrifices, et supporter la douleur à l'aide d'un calmant, c'était là un martyre pour lequel le pape l'eût difficilement canonisé.

Tout à coup il se sentit faible, et fut pris d'un grand désir de s'asseoir. N'étant pas un habitué des cafés, il ne songea pas à cette ressource, et ne trouva rien de mieux, malgré l'heure inusitée, – il était un peu plus de neuf heures, – que d'aller demander l'hospitalité à des amis. La femme du Dr Richard habitait sur son chemin ; il y entra et la pria de l'excuser : il ne se sentait pas très bien. Elle l'accueillit avec une sollicitude empressée, et l'obligea à s'étendre sur le sofa et à prendre un petit verre de malaga, qui le réconforta. Puis, comme il remerciait et voulait partir, elle le persuada de rester encore.

Il était là depuis une demi-heure environ, lorsque entra, en manteau et en chapeau, une jeune fille à l'air vif et pétulant.

– Cette jolie demoiselle, dit Mme Richard à Victor, doit vous être particulièrement sympathique, – elle est d'ailleurs sympathique à chacun, – car elle doit l'existence à *Frau Direktor Wyss*.

Puis elle fit les présentations :

– Mlle Marie-Léona Planita, la meilleure pianiste de notre ville, et en même temps, comme vous voyez, la plus charmante petite créature qui ait jamais tourné la tête à un homme.

– En effet, je ne serais pas ici sans Mme Wyss, confirma Mlle Planita, – et un éclair de reconnaissance flamba dans ses yeux, – et je ne ferais pas autant de sottises dans la vie et de fautes dans mes gammes. Oui, ajouta-t-elle en riant, elle m'a tenue sur les fonts baptismaux !

Mme Richard mit Victor au courant en deux mots : c'était pendant leur temps d'école ; un jour, comme elles étaient au bain, Marie-Léona avait perdu pied dans un endroit trop profond, et la belle Theuda – chacun l'appelait déjà ainsi – l'avait retirée de l'eau.

– Elle a sauté dans l'eau tout habillée, ajouta Mlle Léona, un, deux, trois ! comme si c'était la chose la plus simple du monde. Je vois encore son regard ; je le rencontrai tout à coup devant moi comme je battais l'eau de mes mains et ne pouvais plus crier, la bouche remplie d'eau. Avant même d'avoir eu le temps de me noyer, j'étais de nouveau de ce monde ! Mais ensuite je me suis sentie mal... mal... je ne vous dis que ça ! Oui, la musique est une belle, très belle chose ; je suis la première à le sentir avec admiration et reconnaissance. Mais toute la musique du monde n'égale pas en beauté cet unique regard, le regard qu'elle a eu en me criant : « Courage, Marie-Léona, je viens à ton secours ! » Une demi-douzaine de jeunes filles se baignaient tout près de moi et n'auraient eu qu'à étendre la main pour m'aider ; pas une d'elles ne m'a vue ; elles m'auraient toutes laissée me débattre jusqu'à épuisement ! Et ni Theuda ni moi ne savions nager !... Comment nous n'avons pas coulé toutes deux, je n'y comprends rien encore aujourd'hui !

Pendant ce récit Victor faisait la mine consternée d'un paysan qui verrait un météore tomber devant sa charrue. Comment cette méchante Pseuda était-elle capable d'un si noble oubli d'elle-même ? Peut-être réservait-elle toute sa méchanceté pour lui ? Mais alors, pourquoi *lui ?* Mille pensées se croisaient impétueusement dans son esprit ; mais pour l'instant il ne lui était pas possible de réfléchir tranquillement : il fallait qu'il regardât

toujours à nouveau cette mignonne jeune fille fraîche et vive, qui, sans Mme Wyss, reposerait depuis longtemps dans la pourriture du tombeau... Et lorsque Mlle Planita se leva pour partir, afin de pouvoir contempler plus longtemps cette personne touchée du miracle, il demanda :

– Puis-je vous reconduire chez vous, mademoiselle Lazare ?

Elle se mit à rire :

– Lazare ! en effet, on pourrait avec raison m'appeler ainsi.

– Ah bien ! je ne me fais plus de souci pour Victor, plaisanta Mme Richard : lorsqu'il peut ramener chez elle une jolie femme, il est guéri instantanément.

*** *** ***

Ayant pris congé de Mlle Lazare, Victor reprit le fil de ses pensées :

« Si j'avais été sur le point de me noyer, elle ne m'aurait pas tendu la main, à moi ! Oh ! non, elle m'aurait bien plutôt lancé des pierres à la tête ! Mais halte ! qui vient là ? je croirais presque... En vérité, c'est elle, Pseuda en chair et en os ! Et toute fraîche et joyeuse, en apparence. Pas même le classique et tragique bandeau de ouate autour des oreilles. » Voilà qui donnait à penser : en sacrifiant deux de ses dents, avait-il calmé les tourments de Pseuda ? Idée folle, en somme ; et cependant ce n'était pas tout à fait impossible. Pénétré du mérite de son acte, Victor s'approcha d'elle un peu plus confiant que d'ordinaire ; il attendait presque un petit mot de remerciement. Mais elle, elle le dévisagea comme un étranger, d'un air positif et distant. Puis elle se détourna, et penchée sur la vitrine d'un magasin de

modes, elle se mit à examiner attentivement les chapeaux jusqu'à ce qu'il eût passé.

« Bon ! elle ne me salue même plus, à présent ! Il ne manquait plus que ça ! »

Victor leva les épaules avec un souverain mépris : « Voilà le monde ! Pendant que tu te prives de sommeil, que tu empoisonnes tes nuits à cause d'elle, elle se refuse simplement à te saluer ! » La conduite de Pseuda lui parut si vile, qu'il se cuirassa d'une noble indifférence afin d'en chasser le souvenir. C'était pourtant révoltant ! L'indignation lui remontait, plus violente à chaque pas, et des pensées amères lui venaient, qui lui causaient presque une douleur physique. Oui, c'était ainsi, toutes les cruautés pour lui, toutes les gentillesses pour autrui. Car enfin, lorsqu'on y pense, il fallait une perversité noire pour jeter des pierres à un homme qui se noie !

Il continuait ainsi à ruminer ses griefs. Et le comble de l'ironie, c'est qu'elle lui avait paru plus belle que jamais, maintenant qu'il savait l'histoire de Mlle Lazare !

Un doute lui vint tout à coup. N'avait-elle pas, pendant qu'elle le regardait de cet air froid et distant, un petit sourire rusé tout au fond des yeux ?

Pendant tout le jour il n'arriva pas à être fixé là-dessus. Mais le soir, dans sa chambre sombre, lorsque la tête de Pseuda lui apparut, plus lumineuse encore que les autres fois, il n'eut plus un doute : elle souriait furtivement, sournoisement.

Alors la colère bouillonna en lui. « Que signifie ce sourire ? cria-t-il menaçant, c'est un langage équivoque. Je réclame de toi une explication loyale. Pseuda, je t'ordonne de me dire pourquoi tu ris de moi perfidement ? »

Pas de réponse ; mais il vit apparaître derrière le sourire furtif une expression moqueuse qui s'accusait de plus en plus.

Un cri de rage lui échappa : « Femme sans cœur, ne te moque pas de moi ! C'est assez que tu me poursuives de ta haine empoisonnée, jour par jour, heure par heure, sans trêve ni repos, me lançant des pierres quand je me noie. Mais tu ne te moqueras pas, entends-tu, tu ne te moqueras pas, parce que je te le défends ! »

Mais le sourire ironique persista, comme s'il n'eût rien dit, et tout d'un coup, au-dessus du visage lumineux, apparut une petite oriflamme triomphante agitée par une main invisible.

« Pourquoi triomphes-tu ? s'écria Victor. Quelle victoire astu remportée sur moi ? Laquelle ? je t'en prie. »

Cette fois encore il sembla qu'il n'eût pas parlé. L'oriflamme demeura, et, nouvelle méchanceté, le sourire moqueur passa des yeux aux coins de la bouche qui se contractèrent en un ricanement insolent. Le ricanement se fit toujours plus diabolique, et... peu à peu le visage humain se transforma en une sorte d'oiseau moqueur et infernal, qui se trouvait garder en même temps les beaux traits de Pseuda.

C'en fut trop pour le bon sens de Victor. « Va-t'en, fantôme ! » hurla-t-il en lui montrant le poing. Il lui sembla que le fantôme se brisait en morceaux et s'éparpillait de tous les côtés. Mais, lentement, lentement, il vit les fragments reparaître : ici la petite oriflamme triomphante, là, l'oiseau moqueur et diabolique, et enfin le beau visage humain de Pseuda. Ils se rapprochèrent, sans se réunir toutefois, et, au lieu d'un seul fantôme, Victor en vit trois autour de lui.

Alors il fut saisi d'une angoisse sans nom.

« Victor, que signifie cela ? Serais-tu devenu fou ? » Et il s'interrogea :

« Quel est le sûr indice de la folie ?

» C'est qu'on prend des fantômes pour la réalité, au lieu de les considérer comme des produits de l'imagination. Fais-tu cela ? – Non, je sais fort bien que je n'ai devant moi qu'une fantasmagorie trompeuse, mais ma volonté n'arrive pas à repousser ces visions, parce que je suis en proie à une imagination démesurée. – Alors, bon ; laisse ta fantaisie créer des visions, et ne t'en préoccupe plus ! »

Là-dessus, Victor se coucha tranquillisé.

Le lendemain matin, lorsqu'il ouvrit les yeux dans la demi-obscurité, et que la conscience, puis le souvenir, émergèrent lentement des brumes de son cerveau, – il s'aperçut que de nouveau le fantôme était là ! – Mais alors ? Cela allait donc continuer ? – Cela continua. Depuis ce moment-là, son existence ne fut plus qu'une lutte incessante, contre son imagination, un effort continu pour s'expliquer l'hallucination, la crainte angoissée de confondre l'illusion avec la réalité.

Effort épuisant et terrible, qui ne lui laissait plus de pensée pour autre chose, travail à la fois nécessaire et désespérément vain : nécessaire s'il voulait échapper à la folie, vain parce que le calme conquis avec une peine infinie était détruit dans l'heure qui suivait. Rien n'y faisait. Du matin au soir l'infernal trio planait autour de lui, sans pitié, sans lui laisser le temps de respirer. Au lieu de s'évanouir il grandissait, jusqu'à devenir géant, monstrueux... Le soir, dans les ténèbres, il grimaçait de tous les coins de la chambre ; le jour, Victor le voyait aux fenêtres, sur les toits, sur les collines, partout...

Il ne devint pas fou, mais furieux. Il lui arriva de parcourir les bois en criant de rage ou de grincer des dents sauvagement à la face d'un interlocuteur paisible, parce qu'il avait aperçu, entre cette personne et lui, le diabolique fantôme.

Et tout au fond de lui-même il sentait couler incessamment un torrent sombre, comme une encre noire teintée de sang, qui semblait s'échapper d'une blessure...

Un soir, enfin, il fut vaincu par la fatigue. Cette fois il n'en pouvait plus ; il ne savait plus que devenir.

Il eut alors une vision : à ses côtés se tenait un étranger noble et beau, qui lui posa la main sur l'épaule en disant simplement : « Victor ! »

Victor le regarda douloureusement ; puis baissant la tête, il appuya son front sur ses mains.

– Je veux être bon, murmura-t-il enfin. C'est la seule chose que je comprenne encore.

– Oui, sois bon, dit l'étranger d'une voix consolante ; tout le reste – folie ou pas – importe peu.

À ces mots, Victor sentit tarir en lui le torrent sombre, comme une encre noire teintée de sang, qui s'échappait de la blessure. Mais les fantômes continuèrent à l'obséder comme auparavant.

C'était un jeudi soir. Le samedi matin, il vit dans la rue Pseuda en personne. Elle le devançait, séparée de lui par quelques passants.

« Ah ! je te tiens enfin ! » souffla-t-il ; et comme un loup avide de sa proie, il la suivit rapidement. À ce moment-là, Victor sentit les yeux du bel étranger fixés sur lui : « Ne crains rien ! répondit-il mentalement ; ni parole dure, ni remarque déplacée ; je ne veux que regarder au fond des yeux l'ennemi perfide qui me nargue du fond de l'invisible. »

Mais lorsqu'il l'eut rejointe, il resta immobile, muet de stupeur. Comment ? Ce n'était que cela !

– Une silhouette rétrécie, misérablement limitée, ridiculement petite – le tout n'avait pas un mètre quatre-vingts ; – autour d'elle plus rien de fantastique ni de grimaçant, plus de fantômes ni d'hallucinations !... Que son chapeau était laid ! Et quelle apparition piteusement dépouillée de tout surnaturel !

*** *** ***

Dans cette rencontre, Victor avait trouvé le talisman contre les sortilèges de Pseuda. Il suffisait qu'il la vît en personne devant lui pour que c'en fût fait de ses tours de magicienne. Visiblement elle le craignait, pensait-il, car à la ruse s'allie presque toujours la lâcheté.

Il recommença donc à se rendre chez elle aussi souvent que possible, et il s'efforçait de la fasciner de ses regards menaçants, épiant son visage comme le chat en arrêt devant le trou d'une souris. Une chose l'intriguait, à vrai dire : il eût bien voulu savoir comment s'effectuait l'enchantement.

Une tête de femme qui se transforme en tête d'oiseau, cela ne se voit pas tous les jours. Pour la surprendre dans une de ses métamorphoses, il tenta parfois, lorsqu'elle s'y attendait le moins, de la regarder avec la promptitude de l'éclair. Mais en vain ; elle était plus rapide que lui.

Quant aux fantômes, se voyant démasqués et sentant qu'ils avaient trouvé leur maître, ils abandonnèrent la partie. Après s'être montrés encore une ou deux fois, sans conviction et pour sauver la face, ils cessèrent complètement d'apparaître.

La situation aurait pu rester la même, indéfiniment.

Mais il arriva qu'un soir, en l'absence de son mari, Victor et un autre visiteur étant chez elle, Mme Wyss se mit à faire de la musique. Après avoir chanté un certain nombre de choses insignifiantes, elle eut l'idée de choisir l'air qu'elle avait chanté à Victor autrefois, au temps de la Parousie. Elle le fit sans malice, cet air ne représentant pour elle qu'un simple morceau de musique pareil à tout autre.

Victor, devant la profanation imminente de ce qui lui semblait son bien le plus sacré, sentit une douleur folle se déchaîner en lui. Souiller d'un vulgaire attouchement l'or éternel de la Parousie ! Rouvrir la tombe de Theuda, sa fiancée, aux yeux d'un étranger ! – Et cela sans émotion, simplement pour se distraire, et lui, Victor, étant présent ! Était-ce brutale inconscience ou méchanceté raffinée ?

Peu habile, d'ordinaire, à manier la parole, Victor perdait complètement la voix lorsqu'il se trouvait dans un état d'excessive émotion. Avec une horreur muette il suivit des yeux Pseuda, pendant qu'elle cherchait parmi la musique, en sortait le cahier, le même qu'autrefois, seulement un peu jauni aux tranches, et l'étalait sur le piano d'un geste indifférent.

Lorsqu'elle recula de quelques pas, prête à chanter, il retrouva la voix par un violent effort, et s'élançant en avant :

– Vous ne chanterez pas ce chant ! ordonna-t-il.

Il avait eu l'intention d'exprimer un désir suppliant ; mais sa douleur et son indignation avaient transformé cette prière en un commandement impérieux.

Elle rougit de contrariété.

– Je voudrais bien savoir, dit-elle, provocante, qui a le droit de m'interdire de chanter ce qui me plaît !

– Moi ! gémit-il sourdement.

Alors, et seulement alors, elle eut réellement envie de chanter cet air-là, pour braver la présomptueuse défense de Victor.

Elle entonna donc le chant de la Parousie. Oui, vraiment, elle le chanta, sans pitié, un temps infini, de la première note jusqu'à la dernière...

Victor dut rester assis là et supporter. Il eut la force de se contenir, il ne fit pas un mouvement. Mais à peine eut-elle ter-

miné qu'il se leva, les yeux chargés d'un courroux passionné, se tint debout devant elle et lui jeta tout son mépris dans un regard.

Mais le regard de Pseuda le menaça en retour. « Halte-là ! semblait-il dire, malheur à vous s'il vous échappe jamais un mot irrespectueux ! »

Non, cela ne pouvait plus continuer ainsi. Quelque chose de décisif devait arriver. Mais quoi ? Victor interrogeait, anxieux, ses pressentiments.

VICTOR SE REND

Pour fêter le retour imprévu de la neige, – on n'était guère qu'à la fin d'octobre, – la société de l'Idealia avait organisé une partie de traîneaux. Au retour on s'arrêta pour prendre le thé dans une petite auberge de la forêt.

Au moment du départ, Victor s'étant mis, comme les autres, à la recherche de son traîneau, le cocher qui l'avait amené avec Pseuda et deux autres messieurs, lui dit, en désignant du bout de son fouet le premier traîneau de la file :

– Votre femme est assise là-bas, maintenant.

Il avait jugé, Dieu sait pourquoi, peut-être à entendre leurs disputes continuelles, que Victor et Pseuda devaient être des époux.

– Attendez une minute ! dit vivement Victor, et tirant son porte-monnaie à la hâte, il glissa une pièce d'or dans la main de l'homme.

Le cocher l'examina à la lueur de la lanterne.

– Mais c'est une pièce d'or ! fit-il étonné, presque un reproche dans la voix.

– Je sais... gardez toujours !

– Oui... mais pourquoi ?

– Parce que vous êtes le seul être raisonnable de toute la ville !

Là-dessus Victor monta en traîneau et ne prononça plus un mot jusqu'au retour.

À peine rentré chez lui, il fit appel à sa raison, car il avait besoin de réfléchir à l'incident de la pièce d'or.

Et la raison parla :

« Veux-tu vraiment savoir la vérité sur toi, Victor ? »

« Oui, rien que la vérité. Avant tout, ne jamais se mentir à soi-même. »

« Eh bien, quand tu donnais une pièce d'or à cet homme parce qu'il avait pris Pseuda pour ta femme, c'est que tu voulais le récompenser, n'est-ce pas ? »

« Sans doute. »

« Cela prouve donc que son erreur t'était infiniment douce ? »

« Peut-être... »

« Il me faut une réponse nette. Oui ou non ? »

« Puisque tu le veux, oui. »

« Bon. Mais si le seul fait de représenter Pseuda comme ta femme, si cette erreur commise par un tiers, un être totalement indifférent, – un cocher, – te paraît à toi, pauvre diable, valoir une pièce d'or, c'est donc que, si elle était réellement ta femme, tu serais immensément heureux ? »

Ici Victor bondit de sa chaise en jurant, furieux, indigné contre cet arrêt.

« Si tu ne veux entendre que ce qui te plaît, observa tranquillement la Raison, procure-toi un laquais. Adieu ! »

« Non, reste ! appela Victor. Ainsi, tu crois possible ?... Non-sens que tout cela ! On ne saurait aimer ce qu'on méprise. »

« Rien de plus ordinaire ! repartit la Raison. Être forcé d'aimer tout en méprisant, c'est la commune histoire des amours masculines. Du reste, tu n'as pas pour Pseuda le dédain que tu prétends ; tu le voudrais bien, mais tu n'y arrives pas ! Cela parce que tu l'admires secrètement, et tu ne saurais faire autrement, car tu n'es ni assez injuste ni assez aveugle pour n'avoir pas remarqué ses belles qualités. Pourquoi vouloir discuter ? Tu n'as rien à répondre. »

Alors Victor éprouva ce que ressent un homme qui, se croyant en bonne santé, découvre à sa lèvre inférieure une étrange petite pustule, et auquel vient cette horrible pensée : Serait-ce le cancer ? « Allons donc ! » se dit-il ; et pourtant il va consulter le médecin, sûr que celui-ci se moquera de lui. Mais le médecin prend un air énigmatique pour lui dire : « Heureusement que vous êtes venu à temps ! Pour le moment l'opération ne sera encore qu'une bagatelle. »

Sombre et triste, Victor tentait désespérément de repousser le diagnostic formulé par sa raison. « Semblable chose n'arrive pas si subitement, pensait-il ; il faudrait qu'il y eût déjà des indices antérieurs. »

« Ils y sont, reprenait la voix de la Raison. Par exemple, le soir chez le Dr Richard, où tu t'es glissé comme un voleur dans la salle à manger, pour achever l'orange à laquelle elle avait goûté ? »

« Enfantillages ! »

« D'accord. Mais le fait même que tu commets des enfantillages à cause d'elle me semble un indice. Et cet autre soir, chez

le directeur Wyss, te rappelles-tu comment tu t'es arrêté au seuil de sa chambre en soupirant, si bien que la femme de chambre te demanda : « Monsieur se sent mal, qu'il soupire ainsi ? Puis-je aller lui chercher un verre d'eau ? »

« Ai-je réellement soupiré ? Je n'en sais rien. »

« C'est possible : tes soupirs sont pour la plupart involontaires ; mais la servante n'aurait guère pu l'inventer. Et cet autre jour, lorsque tu parlais au ramoneur en l'appelant Pseuda, et qu'il t'a répondu ; « Vous faites erreur, je m'appelle Auguste Hürlimann ».

« Cela ne prouve que de la distraction. »

« Cela prouve que tu n'es capable que d'une seule pensée : Pseuda ! Et le mouchoir que tu lui as volé et que tu aidais hypocritement à chercher : pourquoi le portes-tu constamment sur toi ? Tu rougis, n'est-ce pas ? Et enfin cette histoire impossible de dentiste et de mal de dents ! Et d'une manière générale, pourquoi te sens-tu si misérable ? Où s'en est allée ta gaieté ? Pourquoi as-tu l'air d'un poisson pris à l'hameçon, qui se tortille sur le sable sec ? Pourquoi te quereller avec tous ceux que tu rencontres, et tempêter contre le monde entier comme un vieux major rhumatisant ? C'est que quelque chose te manque. Et ce qui te manque, je vais te le dire en un mot ; Pseuda. Voilà la vérité, puisque tu la veux. » Après cet entretien avec lui-même, Victor demeura longtemps immobile et sans pensée, comme assommé par la foudroyante découverte...

Mais, soudain, il se ressaisit virilement : « Que le fier Chevalier paraisse ! » ordonna-t-il à son âme.

Et le fier Chevalier lui apparut, suivi d'un lion et faisant cliqueter ses armes : « Me voici ! je suis à tes ordres. »

« Un danger menace, lui dit Victor, il y a parmi nous un transfuge, un misérable, qui, désertant le service sacré d'Imago, a porté les yeux sur une femme indigne, une simple fille des

hommes. Fais bonne garde, et le premier que tu surprendras à regarder amoureusement une certaine Pseuda, tu me l'amèneras. »

« Entendu ! » s'écria le fier Chevalier, et il s'éloigna avec un cliquetis d'armes et suivi du lion. Peu après, celui-ci reparut, tenant dans sa gueule un innocent lapin : « Voilà le coupable », grogna-t-il, en le jetant à terre. Et il s'en alla.

« Je le pensais ! dit Victor en colère ; c'est toujours le Cœur, ce sot animal, qui est la cause de tous mes malheurs ! »

Et saisissant le lapin par les oreilles :

« Ne vois-tu pas, créature simple et sans cervelle, que tu te prépares un enfer ? Écoute maintenant, et retiens bien les cinq articles concernant le fol amour. Ils sont si simples qu'un vermisseau les comprendrait :

« Article premier : Aucune femme au monde ne supporte que tu l'aimes le premier. Il faut que ce soit elle qui t'aime tout d'abord, et qu'elle soupire après ton cœur comme après une faveur inappréciable ! Autrement elle te fera souffrir. Elle ne veut pas être tourmentée, mais si tu ne la tourmentes pas, c'est elle qui te martyrisera. Cela ne signifie point qu'elle soit méchante ; elle ne peut faire autrement, c'est une loi de nature. Sais-tu ce que c'est qu'une loi de nature ? Quelque chose que rien ni personne au monde ne saurait changer. As-tu saisi ? Réponds. »

« *Quik !* » cria le lapin.

« Tu cries ! Tu ferais mieux d'agir en conséquence. Article 2 : Le cœur d'une femme mariée ne peut se conquérir que par l'adultère. Mais je n'aime pas ce procédé, toi non plus. Que faire donc ? Réponds. »

« *Quik !* » fut la réponse.

« Troisièmement : Lorsque tu aurais pu épouser une femme et que tu as négligé de le faire, tes motifs fussent-ils de

l'espèce la plus noble et la plus haute, elle te méprisera pendant toute sa vie. Quatrièmement : Il est aussi impossible de faire naître l'amour dans le cœur d'une mère heureuse et d'une épouse satisfaite que de provoquer la faim dans un estomac déjà plein. Dis oui. »

« *Quik !* »

« Cinquièmement : Lorsqu'une femme ne peut pas te sentir... »

« *Quik !* »

« Cesse donc, avec ton stupide « Quik ! » Laisse-moi achever ma phrase. »

Mais le lapin lui avait déjà glissé de la main, et s'était enfui avec des cris d'angoisse.

« En voilà un auquel j'ai fait entendre raison, dit Victor, souriant satisfait. Désormais le lapin se tiendra coi ! S'il se permettait encore un seul petit gémissement... »

Pour être complètement sûr de lui-même, Victor fit plus : dans cette maison peuplée des êtres les plus divers, dans cette sorte d'arche de Noé qu'était son âme, il entreprit une véritable ronde, pénétrant dans tous les recoins, descendant jusque dans les arcanes profonds de l'inconscient, exhortant à la sagesse et à la raison chacun des habitants. Chez les animaux les plus nobles, il fit appel au sentiment de l'honneur, leur faisant entrevoir la gloire et le triomphe futur, par contraste avec le rôle pitoyable qu'ils joueraient, si leur maître devenait l'amant malheureux d'une *Frau Direktor Wyss.* Quant aux animaux inférieurs, il les prit par l'appât des douceurs, leur rappelant d'anciens plaisirs d'amour, leur en promettant de bien plus délicieux s'ils consentaient, pour un temps encore, à se maîtriser. Et pour finir, le lion parcourut l'arche en rugissant :

« Êtes-vous tous bien persuadés ? »

« Nous le sommes. »

« C'est bien. Conduisez-vous en conséquence, et surveillez-vous les uns les autres. »

*** *** ***

Cette inspection de son âme rendit à Victor une sorte de tranquillité.

Mais son calme était le résultat d'une tension violente, et sous cet équilibre péniblement atteint, l'angoisse travaillait sourdement ; tel le géant soutenant une voûte de son dos convulsivement arc-bouté : si grande est la douleur de l'effort, qu'il en vient à désirer de la voir crouler sur lui tout entière, afin que sa détresse ait une fin.

Puis l'alternance du jour et de la nuit, de la fatigue et du repos, amena une sorte d'accoutumance ; la tension douloureuse se fit moins aiguë ; l'angoisse devint supportable, la conscience vague d'un danger diminua. Seul un grand malaise de tout l'être pesait encore sur lui comme une menace de malheur.

Les trois jours qui suivirent n'amenèrent rien d'inquiétant. Au contraire, Victor eut avec le substitut, qui l'avait saisi au passage et entraîné dans une brasserie, un entretien où il se montra tout à fait calme et détaché, dissertant avec subtilité, et comme si le sujet ne l'eût touché en rien, sur les différences de l'amour antique et de l'amour moderne. Non, celui qui était capable de cela n'était pas malade d'amour.

Et Victor souriait en se rappelant une déclaration échappée au substitut dans le feu de la conversation : « – Le fait est, je vous l'accorde, qu'avec la possession, avec le mariage par exemple, l'amour à proprement parler, l'amour poétique prend fin. »

Hem ! hem ! le substitut en était donc déjà à l'état de pacha blasé ! Se ressaisissant, il est vrai, il avait tenté, avec quelque embarras, de reprendre la parole inconsidérée : « – J'entends, cela va de soi, un amour de qualité inférieure ; l'amour vrai et pur persistera et restera poétique dans la vie conjugale ; il ne fait, à vrai dire, que commencer avec le mariage ! »

Singulier, du reste, ce que cela importait peu à Victor de savoir qui, ou quoi, ou comment le substitut aimait ou n'aimait pas ! Décidément c'était bien à tort que sa raison l'avait effrayé sur lui-même. Dommage, cependant, qu'il eût dû promettre au substitut d'aller souper chez lui vendredi soir, – une de ces invitations faites à brûle-pourpoint, et qu'on est aux trois quarts forcé d'accepter !

Dans la nuit du jeudi au vendredi, sans que rien de spécial se fût passé, – Victor avait travaillé tout le jour, puis s'était promené dans la soirée, – il eut un rêve révélateur de son état intérieur.

Il voyait Pseuda chez lui, sautant ici et là dans sa chambre, une jambe nue et l'autre chaussée d'un bas. « – Où est donc mon autre bas ? criait-elle agacée. Aide-moi à le chercher, grand paresseux ! Ah bah ! tant pis ! Que Jacques aille rejoindre Jean ! » S'asseyant par terre elle arracha son bas et le jeta en l'air. Tout à coup les deux bas se mirent à voleter et à tourbillonner au plafond comme un moulin à vent. Puis le rêve devint confus pendant un moment. Et tout à coup Pseuda reparut, debout près du lit de Victor, vêtue d'une petite chemise d'enfant.« – Allons, fais-moi place ! un peu vite ! » commanda-t-elle ; et le poussant contre le mur, elle s'étendit à côté de lui. Étonné, ouvrant de grands yeux, il demanda : « – Mais... n'es-tu pas mariée avec le substitut ? – Moi ? avec le substitut ! Où as-tu pris cette idée de l'autre monde ? Ah ! ce serait une belle affaire ! Je serais forcée de dormir dans son lit ! » Alors Victor poussa un profond, profond soupir... le soupir d'un condamné qui serait gracié sur le chemin de l'échafaud. « – Est-ce donc

possible ? tu serais réellement, véritablement ma femme, et non pas celle du directeur Wyss ? Ô Dieu ! je n'ose pas encore y croire. Si après tout ce n'était qu'un rêve ? – Qu'as-tu donc, aujourd'hui ? répliqua-t-elle de mauvaise humeur ; si tu ne faisais qu'un rêve, ce ne serait pas notre enfant qui dormirait là-bas, dans le berceau, mais celui du substitut. C'est pourtant clair ! – Ô Pseuda, Pseuda ! Si tu savais combien j'étais malheureux, indiciblement, inexprimablement, lorsque je rêvais que tu étais la femme du substitut ! – Mais aussi, comment peut-on faire des rêves aussi stupides, gronda-t-elle, et aussi inconvenants, pardessus le marché ? Tu devrais avoir honte ! » Et le poussant du pied, elle lui appliqua une tape sur la bouche.

Quand il se réveilla, tâtant le mur de la main, tout était à l'envers de son rêve : lui, Victor, seul dans son lit, et Pseuda là-bas, chez le substitut !

Alors il sut clairement où il en était : le rêve, sa tristesse profonde le lui disait, n'était pas un résultat du hasard ; il était engendré par le désir ardent de son âme. Plus moyen de se donner le change : il était malade d'amour, malade jusqu'au plus profond de lui-même, jusque dans les fibres les plus intimes. Et qui était-il forcé d'aimer ? Quelle humiliation ! Une femme qui lui était presque étrangère, qu'il avait coutume de dédaigner, de rabaisser, et qui, elle-même, le haïssait. Lui, le fiancé de la sainte Imago... Il était dégoûté de lui-même, il aurait mieux aimé n'être plus. Il se tourna contre le mur, sombre et morne, et s'efforça de perdre le sentiment et la conscience. Et chaque fois qu'une pensée venait l'effleurer, la honte l'écrasait de nouveau.

Mais, en fin de compte, il fallait vivre. Son corps impatient lui rappelait qu'il était en bonne santé, et il ne lui resta qu'à sortir du lit. Subir la honte couché ou debout, cela revenait bien au même, après tout.

Il resta tout le jour assis sans force et sans volonté, l'esprit hébété et fixé sur une seule pensée, celle de son humiliation. Tout à coup, vers le soir, un fâcheux souvenir lui remonta à

l'esprit : c'était vendredi, et il avait promis au substitut de venir souper chez lui. Aller chez elle maintenant, dans l'état où il était ?... Pensée haïssable ! Cette promesse le tourmentait néanmoins, le harcelait, comme le petit chien qui jappe obstinément derrière le passant... Enfin il se fit violence et s'en fut chez le directeur Wyss.

Ah ! la lugubre, la désolante soirée ! On ne l'attendait pas ; il le sentit dès son entrée : on le trouvait importun. Quant à lui, dans la funèbre disposition où il était, il eût préféré se trouver partout ailleurs, et les autres invités s'en aperçurent fort bien, ce qui ne contribua point à alléger l'atmosphère. Victor leur gâta même, par son attitude, tout le plaisir de faire de la musique, bien involontairement, il est vrai, car il n'était rien moins qu'agressif ce soir-là. Seulement la force lui manquait, dans sa tristesse profonde, pour sourire à des paroles quelconques et s'empresser aimablement.

Mais lorsqu'il vit Pseuda désolée regarder fixement devant elle en songeant à sa soirée manquée, si désolée qu'elle oubliait même de lui en vouloir, cette vue lui fendit le cœur. « Ma pauvre Pseuda, je te revaudrai cela, promit-il au-dedans de lui, mais aujourd'hui, vois-tu, il faut me pardonner, car je suis vraiment trop malheureux. »

On se sépara de bonne heure, déçu, mécontent.

Victor, ayant oublié son parapluie, revint en arrière pour le chercher.

– Attendez, monsieur, dit la servante en le lui remettant, le gaz est déjà éteint, je vais apporter une lumière.

– Inutile, répondit-il. Il était déjà dans l'escalier, lorsque d'en haut une voix, la voix de Pseuda, jeta cet avertissement :

– Prenez bien garde ! Après la porte d'entrée il y a encore trois marches.

À l’ouïe de ces paroles, il crut qu’une fenêtre s’ouvrait dans le ciel, projetant dans son cœur un rayon de soleil, et que du sein de cette lumière des milliers d’anges lui souriaient...

Comment ! lui qu’elle détestait, et avait tous les motifs de détester, lui qui l’importunait, l’exaspérait, la poursuivait sans relâche, qui venait de lui empoisonner indignement sa soirée, c’était lui qu’elle avertissait pour qu’il ne se fît point de mal ! Ô bonté infinie ! Ô noble générosité ! Et lui, imbécile aveugle et stupide, avait pu traiter cette femme avec dédain ! « Si quelqu’un est méprisable, est-ce toi ou est-ce elle ? Toi, misérable, car tu es méchant, tandis qu’elle est bonne. *Prenez bien garde !* Oui, elle m’a dit cela, elle-même, de sa propre voix ! » Comme une musique de harpes et de cloches, ces paroles chantaient dans le cœur de Victor. Ivre d’émotion, presque chancelant, il s’en alla d’un pas précipité.

Arrivé devant sa porte il s’arrêta, se retourna du côté de la demeure de Pseuda, et ouvrant tout grands les bras : « Imago ! cria-t-il. Non, plus qu’Imago, car ta forme terrestre, ta forme de chair, prête à ta grandeur plus de noblesse encore. Theuda et Imago réunies dans un seul être !... »

Alors, s’élançant impétueusement dans sa chambre, il fit appel à tous les êtres qui peuplaient son âme : « Mes enfants, une merveilleuse nouvelle ! Vous pouvez l’aimer... l’aimer sans réserve, sans condition, sans mesure et sans bornes... et le plus fort, et le plus profondément possible, car elle est noblesse et bonté ! »

Un immense transport de joie lui répondit, et l’arche de Noé tout entière se mit à danser en lui ; et des multitudes d’êtres, dont il avait ignoré l’existence, surgissaient avec des cris d’allégresse, portant des couronnes au front et brandissant des flambeaux dans leurs mains. Lui, souriant, contemplait la fête, semblable à un roi qui, après des années de vive résistance, a enfin accordé une constitution et qui se sent subjugué par la reconnaissance inattendue de son peuple. Alors, au travers de

cette foule, une députation s'avança, lente et digne, conduite par le fier Chevalier vêtu de blanc, escorté du lion.

« Au nom de la Chevalerie tout entière, nous félicitons votre Majesté pour la grâce accordée ; nous avons toujours considéré cette issue comme la seule juste et nécessaire. »

« Alors pourquoi ne l'avoir pas dit auparavant ? » « Comment aurais-je eu la hardiesse de contredire la volonté expresse de votre Majesté ? »

Ainsi la fière Chevalerie elle-même n'opposait rien à son amour. Dès lors il se sentait un homme ferme et sûr, et son courage renaissait, joyeux et fort.

Ô allégresse de la délivrance : être libre d'aimer quand on voudrait aimer !...

LE CONVERTI

Du moment que Pseuda se transformait pour Victor en Imago, elle devait nécessairement lui apparaître dans une lumière divine. Car Imago c'était l'être immatériel, né d'un symbole, la sublime fille de l'austère Souveraine, la prêtresse sacrée de l'heure la plus solennelle de sa vie. L'amour de Victor prenait la forme d'une religion, et, par miracle, sa divinité était près de lui, il pouvait la voir et l'atteindre !

Il insultait, il est vrai, à sa propre croyance en en riant lui-même : « Quelle extravagance, quelle absurdité ! Quelle honte ! Mme Wyss, la femme tout ordinaire du directeur Wyss, la présidente de l'Idealia, haussée tout d'un coup à la hauteur d'une divinité ! Allons, Victor, cours vite chez le médecin, et retiens à temps une place dans un asile d'aliénés ! »

Mille expériences déjà faites opposaient à son illusion une montagne d'arguments irréfutables. Mais celui qui « croit » se laisse-t-il jamais détourner par les criailleries des preuves et des arguments ? « Prenez bien garde ! devant la porte il y a encore trois marches. » Ces paroles résonnaient dans le cœur de Victor et l'inondaient d'une vague d'adoration si fervente, qu'elle entraînait avec elle, et balayait de son esprit comme une tourbe tout le peuple sournois des doutes, des réflexions et des expériences. La moindre objection qui s'élevait en lui était aussitôt écartée vivement, comme un chien chassé hors d'un sanctuaire.

La savoir là, tout près !... Pour lui, collines et forêts, l'horizon tout entier était transfiguré par le regard de Pseuda, les rues et les chemins sanctifiés par son passage, ou par la possibilité de son passage. Il se sentait planer au-dessus des nuages, chaque souffle d'air qu'il aspirait lui apportait une révélation ; autour de lui tout germait, tout fleurissait, devant ses yeux se dessinaient mille arabesques aux vives couleurs, dans ses oreilles bruissait comme une musique d'orgue. Le moindre incident extérieur, le marteau du forgeron frappant l'enclume, l'appel d'un enfant, le vol d'une corneille sur la haie, tout devenait en lui poésie, tout s'harmonisait au rythme universel. La seule pensée de l'existence réelle d'Imago, la seule idée de sa présence toute proche de lui, le rendait si riche intérieurement qu'il n'éprouvait même pas le désir de la voir, au contraire : il préférait l'adorer de sa retraite, tout proche et cependant à l'écart.

Mais une pensée fâcheuse vint troubler son recueillement intérieur : Pseuda, ne sachant rien de sa conversion, continuait à le juger et à le condamner. Victor ne pouvait le supporter. Et cependant, faire connaître à Mme Wyss elle-même, soit par lettre, soit en lui parlant, le changement survenu en lui, cela il ne le ferait jamais ! Il eût fallu, du même coup, révéler son amour ; or, pour cela, il était trop fier, trop prudent aussi. Pseuda ne l'aimant pas, – bien loin de là ! – un semblable aveu eût ravalé Victor au rôle pitoyable de l'amoureux transi. Il voulait bien être son respectueux, son fervent adorateur, mais non pas un soupirant digne de pitié.

Par bonheur, les lenteurs d'une correspondance ordinaire ne lui étaient pas indispensables. Pour communiquer avec Imago il savait une voie meilleure, plus directe, plus digne d'elle aussi : le contact immédiat des âmes par la vision.

Il ordonna donc à son âme : « Va trouver Theuda, celle qui est Imago, et annonce-lui ceci : « L'être indigne, le misérable frappé d'aveuglement, celui qui t'attaquait et te persécutait, il

est mort. Un être nouveau se tient devant toi, un être repentant, qui, reconnaissant humblement ta grandeur et ta bonté, salue en toi Imago, adorant la splendeur de ton visage comme le symbole de la divinité. » Dis-lui cela, et apporte-moi sa réponse. »

Et la réponse vint :

« Je l'ai trouvée près de sa fenêtre, élevant sa prière vers les clartés du ciel étoilé. Se retournant, elle m'a fait cette sévère réponse : « Je suis une femme. Mon honneur, c'est ma pureté, ma chaste réserve est mon orgueil. Hors d'ici ! homme pervers, qui de tout temps as flétri la femme de tes railleries insolentes. Avant que je puisse croire à ta conversion, fais amende honorable, et reconnais tout le prix de la femme chaste et pure. »

De nouveau il fit voler son âme jusqu'à elle : « La pénitence que tu réclamais de moi est accomplie ; car j'ai regardé dans tes yeux, et cela fut mon châtiment ; j'ai contemplé la noblesse de ton front : elle m'a condamné. Reçois ma confession : un temple s'est ouvert devant moi ; une royale prêtresse en est sortie, et derrière elle toutes les femmes de la terre, les vivantes et les trépassées, les femmes réelles comme celles qu'imagine le désir. À cette vue j'ai cru, et voici ce que j'ai dit : « Je crois à la Femme chaste et pure, dont la pensée est pareille à un chant, dont les œuvres sont le sacrifice et le dévouement ; sur son visage brille un reflet du divin, sur la trace de ses pas germe tout ce qui est noble et grand. Elle élève sa main, et tout ce qui est vulgaire et bas s'enfuit dans les ténèbres ; elle se meut et le soleil se réjouit : « Ô femme, que tu es belle ! » Alors je la vis se pencher, consolante, sur un malade gisant au bord du chemin, et je m'écriai : « Sagesse, voile ta face ! Vertus, inclinez-vous ! Car votre reine à toutes, c'est la Pitié. » Va vers elle, et porte-lui ma confession. »

Et la réponse vint :

« Je l'ai trouvée inclinée sur le berceau de son enfant. Relevant la tête, elle m'a fait cette sévère réponse : « Je suis une fille

constante, attachée aux siens par le respect et l'amour. Hors d'ici ! homme sacrilège, qui as méprisé mon père et offensé mon frère. Avant que je puisse croire à ta conversion, apprends à vénérer l'un, réconcilie-toi avec l'autre ! »

À l'ouïe de cette réponse, Victor se mit à soupirer, et à murmurer : « Je ne veux pas vénérer son père, ni me réconcilier avec son frère, car ils sont les ennemis de l'Esprit et les adversaires de la Vérité. Quant à moi, fort de mon droit, je trône bien au-dessus d'eux, dans ma supériorité. » Maussade, révolté, il s'affirmait dans sa rancune.

Alors la Raison parla : « Puis-je placer un mot ? »

« Parle. »

« On n'est réellement supérieur à un homme que lorsqu'on sait reconnaître sa valeur, et si prétentieux que soit Kurt, aussi longtemps qu'il a quelque chose à te pardonner, tu fais de lui un homme supérieur à toi. Courage ! Écris-lui un mot de regret ; ta pensée en sera libérée et tu seras allégé d'un grand poids. »

Le Cœur parla aussi, se faisant câlin : « Malgré tout, vois-tu, il est le frère de Theuda... » Et le fier Chevalier ajouta son exhortation : « Le royal serviteur de notre Reine austère ne déroge pas à sa dignité, s'il reconnaît librement une faute et la répare. »

« Je ne peux pas, je ne veux pas ! » dit Victor ; et sa colère grondait toujours. Mais, soudain, il lui sembla que la pièce s'illuminait doucement et qu'une musique vibrait, semblable au chant de mille harpes, et plus haut qu'elles s'élevait la voix de Theuda : « Prenez bien garde : devant la porte il y a encore trois marches. »

Il eut un cri d'amour : « Imago ! être de noblesse et de bonté, je crois en toi ! »

Alors, avec une hâte fébrile, sans se torturer pour trouver des mots de bienséance, il écrivit des excuses à Kurt, quelques paroles brèves et dignes, mais loyales et sincères.

Le lendemain il recevait une carte écrite au crayon et sans signature :

« Enthousiasme : vol tapageur de gallinacés !
« Philosophes : les clowns des universités !
« Fameux, épatant ! »

Mme Keller, à laquelle il montra le document, put lui donner la solution de l'énigme. L'écriture était celle de Kurt ; les phrases bizarres étaient des citations choisies parmi les aphorismes énergiques familiers à Victor, aphorismes qui, évidemment, avaient fait la joie de Kurt. Le tout devait être un message de réconciliation.

– Original ! génial, n'est-ce pas ? s'exclamait Mme Keller enthousiasmée.

« Eh bien, Victor, murmurait la Raison sur un ton approbateur, ne te sens-tu pas plus libre et plus léger, maintenant ? » Victor répondit : « Non seulement plus libre et plus léger, mais plus haut et meilleur. » « Continue dans cette voie ; la moitié de la tâche est faite, achève-la. Apprends maintenant à vénérer son père. »

Alors Victor s'exhorta lui-même : « Cet homme était le père de Theuda ; il doit nécessairement y avoir une parenté d'expression entre leurs deux visages. Soit ! j'apprendrai donc à respecter cette physionomie. »

Il alla dans une librairie, acheta le portrait de l'homme d'État Neukomm et le fixa devant lui à la muraille pour l'imposer à sa vue. Mais lorsqu'il considéra de plus près la fameuse *tête intéressante,* l'air d'assurance et de conviction, les

yeux de feu, vides de pensée, il fut ressaisi par l'ancien agacement railleur, et prestement il glissa le portrait sous une pile de paperasses, posant par-dessus un lourd presse-papiers, afin que la tête n'allât pas s'aviser de reparaître sournoisement.

« Il est malgré tout son père », intercéda le cœur de Victor. Et sa raison plaida : « Il faut bien qu'il soit un homme de quelque mérite pour avoir son buste en marbre devant l'hôtel de ville. » Victor enleva le presse-papiers, l'homme d'État rentra en grâce et fut fixé cette fois tout de bon à la muraille, mais à l'envers, tourné contre la tapisserie. Et toutes les fois que Victor essayait de retourner le portrait, il sentait remonter en lui l'ironie, qui chassait tout respect de son cœur.

Il s'en voulait à lui-même. « Je voudrais bien accomplir la volonté de Theuda, pensait-il chagriné, car, au fond, Theuda c'est Imago. Penses-y, Victor, son père est couché dans la tombe, et la mort est une chose grave. Eh bien, pour m'ôter toute envie de railler, j'irai jusque devant sa tombe. » Il se rendit au cimetière et se fit montrer l'emplacement. Mais, comme il en approchait, une voix qui semblait sortir de terre l'interpella : « Qui cherches-tu ? »

« L'âme de Neukomm, celui qui fut un homme d'État. »

« Il n'y a pas ici d'homme d'État, répondit la voix, et les esprits des morts ne portent pas de noms. Lorsque je vivais encore sur la terre, je n'étais qu'un pauvre être infirme, pareil à tous les êtres humains, une créature impuissante semblable à toutes les créatures, et qui, comme elles, naquit, gémit, souffrit, mourut. Le pardon soit sur ceux qui m'ont fait du mal. Bienheureux soient tous ceux qui m'ont aimé. Deux êtres faits à mon image, mes deux enfants, ont marché en pleurant derrière mon cercueil, et sanctifié mon souvenir de leurs larmes. Je bénis ceux qui leur voudront du bien ! Si tu es un habitant de la terre, un homme doué de force et de vie, donne-moi des nouvelles de mes enfants. »

Victor répondit : « Tout va bien pour tes enfants ; ils sont aimés et respectés des hommes, et celui qui se tient devant ta tombe a le désir d'être pour eux un ami. » Et tandis qu'il parlait, l'image de Kurt, se transformant dans son esprit, se revêtait subitement de grâce et de beauté.

La voix dit, dans un soupir : « Puisque tu m'as apporté des nouvelles de mes enfants, et que tu veux leur être un ami, un double lien m'unit désormais à toi : ma reconnaissance et ma bénédiction. »

Rentré chez lui, Victor put enfin retourner définitivement le portrait.

De nouveau il envoya son âme vers celle de Theuda : « Ton ordre est accompli ; je me suis réconcilié avec ton frère, j'ai fait alliance avec ton père. Crois-tu, maintenant, à ma conversion ? »

Et la réponse vint :

« J'ai trouvé son âme au faîte de sa maison, dénombrant toutes les tours et tous les remparts de la ville. Abaissant sur moi son regard, elle me fit cette sévère réponse : « Je suis une fière citoyenne, ardemment dévouée à sa patrie et à son peuple. Hors d'ici ! homme pervers, qui tournes en dérision les mœurs et les coutumes de son pays ; avant que je puisse croire à ta conversion, fais pénitence, et apprends à vivre en bonne intelligence avec ton peuple. »

Lorsqu'il entendit cette réponse, Victor sentit monter en lui une vague de furieuse colère.

« Ah ! femme ! cria-t-il, il est vrai que tu m'es sacrée, mais ton esprit est étroit ; tu es digne d'être une déesse, mais tu n'es point à la hauteur d'un Dieu. N'exige pas trop de mes forces ! Mon cœur est tout à toi, accepte mon adoration, et viens purifier mon âme ; mais mes convictions, femme, ne t'avise pas d'y toucher ! Va-t'en, mon âme, et porte-lui ce message. »

Et la réponse vint :

« Aussi vrai que je suis Theuda, celle qui se nomme Imago, tant que tu n'auras pas au cœur des sentiments de paix et d'amour pour ton pays, ta conversion n'aura point de prix à mes yeux ! »

Alors Victor éclata, et s'abandonna à sa fureur, outrageant sa divinité, la maudissant et l'injuriant comme un bandit injurie la Madone lorsqu'il voit échouer son guet-apens.

« Lorsque tu seras las de faire tant de bruit observa la Raison, je converserai avec toi. Entre nous soit dit, l'exigence de Theuda est parfaitement légitime ; tu es un monstre au point de vue civique. Depuis ta petite enfance, déjà, tu fus un homme des bois, et ton séjour en pays étranger a fait de toi un homme tout à fait indiscipliné. Tu te promènes en badaud dans les rues de ta ville natale, l'air aussi détaché qu'un Indien de la « Foire d'octobre » qui va flâner sur le champ de fête dans les heures de congé. Est-ce naturel ? Est-ce tolérable ? Allons ! remets-toi sur les bancs de l'école ; un peu de civisme ne te fera pas de mal. Oh ! n'aie pas peur, juste l'indispensable ; personne ne te demande de devenir un orateur de tir fédéral ! »

Puis la Raison se mit à lui parler du « peuple » ; elle lui dit son labeur et ses peines, ses sentiments et ses préoccupations. Elle lui montra le fonctionnement des libres institutions de son pays en rapport avec le développement des individualités et des caractères. Elle lui enseigna enfin à voir dans la politique une sorte d'idéalisme, de second ordre il est vrai, aride et desséchant peut-être, mais un idéalisme cependant.

Victor écouta ces paroles malgré lui, tout d'abord, puis d'une oreille de plus en plus docile. Soudain, il bondit, les yeux brillants :

« Je vais étudier le code ! »

« Nous y sommes ! Voilà que tu sautes naturellement d'un extrême à l'autre. On peut être excellent citoyen sans connaître le Code des obligations. »

Mais Victor s'entêta ; et sans plus se préoccuper de la Raison, il s'en fut acheter le code, emprunta à gauche et à droite des traités d'économie politique et des manuels d'histoire locale, les plus arides qu'il pût trouver ; il s'abonna à la *Feuille officielle,* rechercha avec soin dans les journaux les discours des conseillers municipaux, – bien ampoulés, tous ces messieurs, mais il avalerait cela en guise de mortification ! – il se contraignit à errer parmi les collections d'antiquités, et fit de longues stations devant des toits caducs et des murs en ruine, dans l'espoir de faire agir sur lui l'esprit des ancêtres. Enfin il considérait avec attendrissement, comme son concitoyen et frère dans l'État, le moindre paysan qui se rendait au marché avec son veau, cherchant, chemin faisant, le meilleur moyen d'exploiter son prochain. Alors Victor se sentit satisfait de lui-même.

Une fois de plus il envoya son âme vers Theuda, pour lui rendre compte de ces louables sentiments civiques.

Mais la réponse ne fut point favorable : il devait s'affirmer par l'action, ordonnait sèchement Theuda.

« S'affirmer par l'action ! » répéta Victor indigné. De quelle façon désagréable et rude elle a dit cela ! Elle oublie que ma conversion ne repose que sur mon bon vouloir ; un coup d'épaules et l'édifice est à terre. On dirait qu'elle désire me dresser à coups de fouet ! »

Mais une hyène qui a sauté à travers trois cerceaux traverse bien aussi le quatrième, tout en grinçant des dents !

C'est pourquoi, aux prochaines élections, Victor alla déposer son bulletin de vote.

– Donne-moi un bon conseil, dit-il au forestier. Je voudrais bien « satisfaire à mes devoirs de citoyen », – c'est bien ainsi qu'on dit, n'est-ce pas ?

Malheureusement je ne connais pas un seul homme politique. Pour qui m'engages-tu à voter ?

– C'est que... Dis-moi tout d'abord si tu es conservateur ou libéral.

– Quelle est la différence ?

– Cela ne peut pas s'expliquer en trois mots.

– Lequel des deux partis est celui de l'Église ?

– Les conservateurs, plutôt.

– Alors je suis libéral !

Et Victor formula son vote en conséquence.

Mais cette fois encore, l'âme de Theuda ne se déclara point satisfaite. « Tous ces gestes ne viennent pas du dedans ! » répondait-elle.

« Pas du dedans ! s'écria Victor. Je te montrerai, moi, ce qui vient du dedans ! » Et il fomenta en lui-même, contre sa divinité, une si formidable rébellion, que son cœur était comparable à une cage de fauves avant l'heure du repas.

Cet état dura jusqu'au jour où survint un incident que Victor n'avait ni prémédité ni recherché. Deux jeunes élégants, des étrangers, s'étant gaussés d'une troupe de soldats qui défilaient dans la rue, Victor, haletant de colère, leur riva leur clou en leur imposant silence.

Pendant qu'il restait penaud et incertain, se demandant si cette sortie avait été déplacée ou non, il eut l'impression d'une présence à son côté : l'âme de Theuda lui parlait. « Enfin, Victor, une action qui me réjouit ! » Et Victor se vit soudain comme

environné de ciel bleu, et tout autour de lui des myriades de visages bienveillants lui souriaient, qui tous avaient les traits de Theuda...

Sa dure pénitence était enfin suffisante ; enfin il avait trouvé grâce !

Purifié et pardonné, joyeux et rafraîchi comme le matin qui se lève, Victor ouvrit toutes grandes les portes de son cœur :

« Salut à toi, mon Cœur ! Je me croyais sage et je te jugeais ridicule. Erreur ! Tout au contraire, j'étais un insensé qui se croyait raisonnable, et tu étais le plus intelligent de nous tous. Car non seulement tu as compris dès l'abord qu'elle est Imago, mais c'est à toi que je dois ma conversion. Tu ne seras plus, désormais, l'importun méprisé et repoussé ; tu seras mon guide et mon chef. Salut, ô roi, mon Cœur ! Ordonne et tu seras obéi ; désire et on t'accordera. »

Le Cœur, débordant d'allégresse, jubila : « Ô liberté délicieuse ! On m'avait bâillonné comme le chardonneret dérobé qu'on empêche de chanter. Ma compensation, désormais, sera d'aimer, jusqu'à ce que j'aie épuisé mon dernier souffle ! »

« Toute liberté t'est donnée, approuva Victor, mais n'oublie pas que Theuda c'est Imago, la Haute et la Sainte. Si ton amour est entaché de désir, n'aie point la hardiesse d'effleurer de ton contact impur celle qui est la Pureté. »

Le Cœur répondit : « Me voici devant toi ! Prends un flambeau, éclaire mes détours les plus secrets, examine-moi. »

Victor scruta les replis les plus secrets de son cœur, puis il s'écria : « Ton amour est humble et libre de désir ! Aime-la donc, jusqu'à ce que tu aies épuisé ton dernier souffle ! »

Mais, inassouvi, le Cœur soupira :

« Je voudrais m'envoler secrètement vers elle, demeurer près d'elle invisible, vivre sans cesse de tout ce qui la fait vivre,

heure après heure, seconde après seconde, depuis le matin lorsqu'elle salue le jour de sa fenêtre, jusqu'au soir où, lassé, chacun s'étend pour la nuit. »

« Fais ainsi », approuva Victor. Et le Cœur fit comme il avait dit, et battit invisible à côté d'elle, depuis le matin où elle saluait le jour de sa fenêtre jusqu'au soir où l'on s'étend lassé pour la nuit. Lorsqu'elle s'asseyait à table, le Cœur lui soufflait : « Mange et sois joyeuse ! » Et lorsqu'elle se préparait à sortir, il murmurait : « Ne mets pas ta robe de tous les jours ; pare-toi de ta robe claire et neuve, car tu es belle et si pleine de charme que, partout où se portent tes pas, le jour devient un jour de fête ! »

Inassouvi, le Cœur soupira encore : « Je voudrais plonger dans les profondeurs de son âme, pénétrer jusqu'à la source de ses émotions, aimer à travers son cœur tout ce qu'elle aime, depuis son mari et son enfant jusqu'à la plante qui fleurit sous sa fenêtre. »

« Fais ainsi », approuva Victor. Et le Cœur fit comme il l'avait dit. Il plongea dans l'âme de Theuda, pénétra jusqu'à la source de ses émotions, aima tout ce qu'elle aimait elle-même.

Parlant à son époux : « Tu as en moi, dit-il, un ami que tu ignores, un appui que tu ne soupçonnes pas ; quoi que l'avenir puisse t'apporter, je suis là pour te prêter assistance. »

Puis il parla à l'enfant : « Tes petits pieds s'avancent chancelants vers l'inconnu, tes yeux sourient à la brume lointaine de l'avenir, mais moi j'ai l'expérience, et je te garderai de toute méprise et de tout mal. »

S'adressant à la plante qui croissait sous sa fenêtre : « Applique-toi, dit-il, à revêtir tes couleurs les plus éclatantes, et restaure son âme par la fraîcheur de ton parfum. Songe que ce n'est pas une fenêtre quelconque, celle où s'accrochent tes tiges grimpantes. »

Inassouvi, le Cœur soupira encore : « Je voudrais me transformer en bénédiction et, comme un esprit tutélaire, environner ses pas, la relever quand son courage faiblit, écarter d'elle le malheur, s'il venait à rôder de nuit autour de son seuil. »

« Fais ainsi », approuva Victor.

Le Cœur fit comme il avait dit ; et quand venait le matin pâle il baisait les paupières de Theuda : « Le coq chante ! Lève-toi et ne crains-rien ; aujourd'hui est un jour de joie. » Lorsqu'elle était affligée, le Cœur murmurait : « Tu te trompes ! Tu ne saurais être triste, toi qui fais la joie et le bonheur des humains ! » Et si le malheur rôdait de nuit autour du seuil de l'aimée, il lui barrait le passage : « Halte-là ! disait-il, tu fais erreur. Cette demeure est intangible et sacrée, car c'est la demeure d'Imago. »

Alors Victor s'écria : « Mon Cœur ! je t'ai donné tout ce dont ton amour avait soif. Es-tu satisfait ? Réclames-tu davantage encore ? »

Le Cœur répondit : « Comment serais-je jamais satisfait ? En moi l'amour engendre l'amour, et plus je l'aime, Elle, l'Unique, plus intense est ma soif de l'aimer ! J'ai enveloppé de ma pensée recueillie l'image présente de l'aimée : je voudrais en faire autant de son image d'autrefois, saluer en esprit la vision de ce qu'elle fut, retourner jusqu'aux jours de sa jeunesse, jusqu'à ceux de sa petite enfance, plus en arrière encore, jusqu'à son origine au-delà du monde, aux espaces supraterrestres où germa et grandit son âme, avant de s'acheminer vers la terre. Mais, seul, je n'ai pas le pouvoir de m'élever à ces hauteurs. Ordonne à la Fantaisie de m'y porter ! »

« Cela aussi te sera accordé », déclara Victor. Puis il dit à la Fantaisie :

« Petit oiseau inutile et musard, qui ne me prépares jamais que trouble et malencontre, me décevant par des images trom-

peuses et me faisant commettre des folies sans nombre, – alerte ! Et prouve une fois que tu sais être utile à quelque chose ! Tu as entendu ce que le Cœur désire de toi : ouvre ton aile la plus audacieuse et emporte-le loin de la terre, dans la patrie de toutes les âmes ! »

Radieuse, la Fantaisie répondit :

« C'était mon vœu le plus ardent ; car là-haut je me sens chez moi ! »

Et parlant ainsi, elle enleva le Cœur sur son aile audacieuse, bien au-delà du monde, jusqu'aux paysages baignés de rêve où reposent encore les âmes des hommes. Là, guidé par la divination de l'amour, Victor trouva le chemin qu'avait suivi l'âme de l'aimée dans son pèlerinage vers la terre. Se dirigeant sur les traces de ses pas, il tenta de revivre après elle sa vie passée. Il évoqua d'un élan créateur les premières années de l'enfant nouveau-né ; il salua son lieu natal, les rocs sur lesquels s'était posé le regard étonné de ses yeux d'enfant, les sentiers et les bois au long desquels il croyait distinguer la vision pâlie de sa silhouette de jeune fille.

Puis de nouveaux paysages, d'une essence inconnue, se révélèrent à ses yeux : brusques échappées sur les mondes de l'au-delà, ciels traversés de nuages étranges, espaces éclairés de lueurs insolites pour nos yeux humains, et son âme en frémit tout entière. La réalité semblait s'évanouir, le temps s'abîmer sous ses pieds...

Épuisé enfin par l'abondance de ces visions, le cerveau défaillant cria grâce, l'esprit fatigué refusa le service : « Assez ! Pitié ! C'en est trop ! »

Mais, courroucée, la Fantaisie agita ses ailes : « Ce n'est pas en vain que j'aurai atteint ces hauteurs ; c'est ici que je respire, c'est ici que je veux planer ! Tu as désiré voir son âme en

germe ; supporte, maintenant, d'en contempler l'épanouissement ! »

Et prenant son essor toujours plus haut, en dépit des résistances et des supplications de l'homme tremblant, elle lui dévoila une vision d'avenir, vision importune et qu'il n'eût point souhaitée, mais ineffaçable néanmoins.

Il vit un adolescent et une vierge, dont les âmes jumelles, n'en formant qu'une seule, avaient absorbé en elles toutes les âmes de l'univers ; si bien qu'en dehors de ces deux êtres rien de vivant ne se mouvait plus dans l'espace infini. Et cet adolescent et cette vierge marchaient ensemble dans les prairies célestes, se parlant et se regardant avec une tendresse infinie, auprès de laquelle nos pauvres amours terrestres, exclusifs et fragmentaires, ne sont qu'un jeu misérable et futile...

« Qu'ai-je à faire avec cet adolescent et cette vierge ? » interrogea le Cœur irrité.

Il vit alors que la vierge en qui palpitait l'Âme universelle avait le visage d'Imago.

...

C'est ainsi que Victor s'entretenait avec son amour transfiguré. Son cœur entourait continuellement Theuda dans son existence terrestre ; sa fantaisie, s'enfuyant par delà les nuages, la lui ramenait encore sous la forme lumineuse d'Imago ! Aimer était devenu son occupation ; exalter ce qu'il aimait, son délassement. Son amour était si pur et si beau, son culte si respectueusement adorateur et si dépouillé de désir, son imagination si féconde en révélations toujours nouvelles, que dans son transport intérieur respirer ne fut plus assez, il lui fallut chanter : tantôt fredonnant doucement, tantôt jetant au ciel un cri de joie ou une longue note attendrie.

Ou bien encore, d'une main inhabile, il traçait sur le papier des lignes obliques et maladroites, sur lesquelles venait

s'accrocher, en une guirlande de petites notes, la mélodie que clamait son bonheur !

Quant aux paroles, sa félicité n'en demandait point : l'ivresse des sons lui suffisait.

*** *** ***

– Serais-je importun ? demanda la voix paternelle du substitut, qui entrait dans la chambre de Victor.

Après quelques banales phrases d'introduction, il fit un ou deux essais pour engager la conversation sur un terrain scientifique, mais sans conviction, avec l'air un peu inquiet et embarrassé de celui qui a une arrière-pensée. Enfin, timidement, il se risqua :

– Le 4 décembre, comme vous savez sans doute, est l'anniversaire de la fondation de l'Idealia. Pour cette occasion j'ai composé moi-même – comment dire ? puis-je appeler cela un prologue ? – quelques modestes rimes sans prétention, des iambes de cinq pieds avec ici et là un anapeste ; le tout a la forme d'un dialogue, mettant en opposition la culture antique et la culture moderne... Consentiriez-vous peut-être... J'ai pensé à vous, car j'ai besoin, pour me donner la réplique, d'un homme de culture classique, – il y a naturellement des citations grecques et latines. – Si vous étiez d'accord, je prendrais la culture antique et vous la moderne ; bien entendu, ce sera comme vous préférez... à supposer que vous ayez l'envie et le temps ?

Et comme Victor se déclarait prêt à représenter la culture qu'on voudrait, le substitut respira soulagé.

– Merci ! Et que je n'oublie pas : ma femme a été tout heureuse de votre réconciliation avec mon beau-frère ; elle vous fait demander pourquoi elle ne vous aperçoit plus jamais ?

C'était juste ! Victor y songeait maintenant. Absorbé par le culte fervent rendu à sa divinité, il avait complètement perdu de vue la divinité elle-même. Le besoin de la voir ne s'était même pas fait sentir. Maintenant que Theuda se rappelait à son souvenir et qu'il devait se rendre à son invitation, ce devoir, il est vrai, lui paraissait doux.

Quelques jours plus tard il s'acheminait vers la rue de la Cathédrale dans l'état d'âme d'un païen récemment baptisé se rendant à la première communion, le pas tantôt résolu, tantôt craintivement ralenti. Il y avait encore quelques taches, il ne pouvait se le dissimuler, sur l'hermine de sa sainteté intérieure ; mais sa conversion était sincère, son repentir profond et son amour pur ; et puis les dieux sont miséricordieux... N'avait-il pas aussi Kurt de son côté, maintenant ?

Theuda le reçut gracieusement et sans la moindre trace de l'ancienne hostilité ; était-ce l'influence de Kurt, ou lut-elle ses pieuses dispositions sur son visage ? Chose extraordinaire, le souvenir de leurs querelles semblait avoir été balayé par un coup de vent. Entre deux phrases quelconques, relatives aux préparatifs de la fête, elle lui annonça la mort d'un parent éloigné, décédé subitement dans la nuit. En même temps une ou deux larmes roulaient sur ses joues, et Victor, sans qu'on l'aperçût, avançait la main pour les recevoir, comme si elles eussent été de l'eau bénite.

On parla encore de choses et d'autres, puis au départ elle lui serra la main, pour la première fois depuis le temps de la Parousie.

Dans les jours qui suivirent, l'étude du fameux prologue obligea Victor à se rendre fréquemment chez le substitut. Les affaires sérieuses une fois terminées, il s'attardait volontiers un moment. La plupart du temps il restait assis sans dire mot ; mais son œil sagace était celui du vieil oncle contemplant une famille qu'il a secrètement couchée sur son testament. Il accordait en même temps ce régal à son amour : se délecter de tous

les mouvements, de tous les gestes de Theuda ; et depuis qu'il était un homme transformé, chacun de ces mouvements, chacun de ces gestes lui paraissait nouveau. Tandis qu'autrefois il ne l'avait jamais vue que provocante ou sur la défensive, il pouvait observer maintenant la Theuda de tous les jours, dans son attitude la plus naturelle ; et à côté des perfections qu'il lui connaissait déjà il en découvrait un grand nombre d'autres qui remplissaient son cœur de joie. Chacune de ses vertus lui semblait une justification de son amour idolâtre, et la condamnation de toute espèce de méfiance. Plus n'était besoin, maintenant, de chasser loin de lui ses doutes ; au contraire, il se les remémorait, il les invitait à reparaître, pour avoir le plaisir de les réduire à néant.

« Approchez-vous, grincheux ! disait-il ? transpercez-la de votre œil le plus aigu. – Voyez comme elle est bonne envers ses subalternes. Ne prétendiez-vous pas qu'à la façon de traiter ses subordonnés on reconnaît le vrai fond d'un individu ? Avouez-le donc : elle est bonne. »

« Bonne, elle l'est assurément ! »

« Et sa manière de donner, sans condescendance protectrice et comme on secourt son pareil ? Avouez-le aussi : elle est compatissante. »

« Nous le reconnaissons ; elle est compatissante. » « Vous irez plus loin encore. L'avez-vous observée ? Jamais une lueur d'envie ne dépare son visage lorsqu'on loue devant elle la beauté d'une autre femme. Il n'y a jamais chez elle la moindre trace de coquetterie ; les hommages des hommes – les miens y compris – passent inaperçus pour elle, et si même elle s'en doute, ils lui sont indifférents ou à charge. Avez-vous remarqué que dans son entourage, parmi ceux qu'elle honore de son amitié, il n'y a pas un caractère qui ne soit loyal ? – Et cette modestie, cette fidélité au devoir, cet amour de son intérieur, ce dévouement tranquille à son enfant ? Eh bien ! niez tout cela, si vous le pouvez. »

« Personne ne conteste le grand nombre de ses mérites extraordinaires, mais de là à en faire une divinité... »

« Assez ! pas un mot de plus ! Douter encore serait faire preuve de mauvais vouloir. »

Toutefois, bien que Victor, se grisant d'enthousiasme, s'efforçât de croire à la perfection de l'aimée, sa présence corporelle le troublait plus qu'elle ne le réjouissait. Ce n'était pas que ses petits défauts lui déplussent, – il savait qu'elle était humaine, il lui plaisait qu'elle le fût ; – mais il y avait parfois dans le maintien de Theuda un certain laisser-aller qui ne satisfaisait pas le sentiment intime de Victor. Elle prenait par instant une figure inexpressive, un regard mat, un peu languissant, une attitude abattue, qui n'avait plus rien d'imposant ou de pictural. Bref, elle n'était pas à chaque minute Elle-même, elle ne représentait pas du matin au soir Imago. Parfois même Victor pressentait qu'elle n'avait pas le moins du monde conscience de son rôle symbolique !

À cette impression s'ajoutait une souffrance des yeux : sa robe de maison était garnie de petits lacets de velours, deux rangs en bas, près de l'ourlet, un rang en haut, autour de l'échancrure. Non, vraiment ! Imago dans l'attirail d'une choriste du *Freischütz*, toute prête à chanter le *Jungfern Kranz !* Cela choquait affreusement les yeux de Victor et froissait son adoration. Ce détail et d'autres analogues produisaient en lui un va-et-vient agité de sentiments, auquel il préférait la solitude et sa Theuda imaginaire.

Par contre, il allait souvent voir les amis de Mme Wyss, dans l'espoir de retrouver sur leurs visages cordiaux et familiers comme un reflet du sien. Le nom de *Theuda* était-il prononcé, il éclairait soudain la monotonie de la conversation, comme la petite étoile d'un feu d'artifice jaillie dans l'obscurité... Ce nom, Victor ne s'aventurait jamais à le prononcer lui-même, car il rougissait déjà en parlant de la *rue de la Cathédrale.*

Dans une de ces visites, il fit la rencontre de Kurt, qui dans sa joie montra toutes ses dents, et ne manqua pas de citer avec empressement une des anciennes boutades de Victor : « ... Ces courtisanes de tous les arts, qui prostituent leur âme avec des lambeaux du premier chef-d'œuvre venu !... Horrible ! repoussant ! mais fameux ! fameux ! ! » – Une demi-heure plus tard, comme Victor défendait seul contre le pasteur et le substitut, ces deux coryphées de la vertu, l'opinion « qu'une religion qui se soucie de morale n'est pas digne de l'attention d'un honnête homme », Kurt vint à lui et lui demanda sur un ton modeste et affectueux :

– Quand aurons-nous l'occasion de causer une fois seul à seul ?

Depuis ce jour-là Kurt et Victor s'assirent l'un près de l'autre toutes les fois qu'ils se trouvaient en société.

Il était impossible qu'on ne remarquât pas à l'Idealia le changement édifiant survenu dans les dispositions de Victor ; la transformation était trop évidente. Lui, dont l'attitude était autrefois si arrogante, qui s'appliquait à se rendre désagréable à chacun, prenait la fuite dès qu'un piano faisait mine de s'ouvrir, et paralysait toutes les conversations par son sourire de supériorité, non seulement il écoutait maintenant avec de grands yeux attentifs les plus fastidieuses histoires domestiques, mais il se récriait même ici et là, interrompant par des : « Pas possible ! – Réellement ! – Que me dites-vous ! » Et il s'enquérait des progrès des enfants, s'informait si Gertrude avait eu la rougeole ou Mimi la coqueluche... Il allait même, de son propre mouvement, jusqu'à supplier qu'on voulût bien – *pour l'amour du ciel !* – lui chanter ou lui jouer « quelque chose ».

En un mot, comme par miracle, il était devenu « confortable » !

Mais ce qui excitait surtout une satisfaction étonnée et joyeuse, c'étaient ses opinions sur le sexe féminin, devenues si

raisonnables et pleines de bon sens. Était-ce bien le même Victor qui laissait tomber des axiomes comme celui-ci : « Ce n'est pas la femme légère qui est poétique, mais bien plutôt la femme chaste ; car la poésie de la femme c'est le dévouement, et le vrai nom de la femme déréglée est Égoïsme. » Ou bien : « La puritaine la plus étroite est encore supérieure en sensibilité à la femme libertine. » – Voilà qui sonnait d'autre sorte ! C'était là des propos qu'on pouvait écouter !

Malheureusement, une phrase regrettable venait souvent mitiger l'effet d'édification produit par ces louables propos. Après avoir fait de la femme vertueuse un éloge si dithyrambique qu'on eût pu l'arranger pour chœur à cinq voix avec orchestre, Victor ajoutait, par exemple : « Mais, au nom du ciel, que voulez-vous que je fasse d'une femme vertueuse ? »

Oui, quelque chose clochait encore ; il manquait à cette conversion un petit « je ne sais quoi ». Mais la bonne volonté de Victor était évidente, et on ne pouvait raisonnablement attendre qu'il devînt parfait d'un jour à l'autre. Et déjà les membres de l'Idealia se chuchotaient leur espoir à l'oreille : peut-être, avec le temps, Victor deviendrait-il ténor dans le chœur !

Mais pour le moment Victor reculait à l'arrière-plan. Que signifiaient les préoccupations de personnes en regard des circonstances importantes que traversait l'Idealia ! L'anniversaire de sa fondation approchait, et il régnait dans tous les esprits une atmosphère d'« avent ».

Enfin, chose presque inconcevable, la fameuse semaine devint réalité.

La veille du grand jour eut lieu une petite fête préparatoire, en quelque sorte imprévue, amenée par l'incapacité où l'on était de s'occuper d'autre chose. Le temps était extraordinairement doux ; une partie des membres, presque tous des dames, et Victor en qualité d'invité, se donnèrent rendez-vous en dehors de la ville, au bois de Waldegg. *Frau Direktor,* malheureusement, re-

tenue par les derniers préparatifs, n'était pas de la partie. Après avoir commencé par savourer les gâteaux, la joyeuse compagnie s'adonna à des jeux en plein air, entre autres à celui des « quatre coins », – un, deux, trois, changez d'arbre ! Victor sautait bravement au milieu des Idéaliennes, tel un loup apprivoisé parmi les agneaux du Paradis.

Au nombre des promeneurs attirés à Waldegg par cette journée ensoleillée se trouvait aussi Mme Steinbach. Celle-ci considérait l'aimable spectacle d'un œil singulier, et comme si elle eût assisté à un divertissement de carnaval. Victor se sentait honteux vis-à-vis d'elle et tentait, en se retranchant derrière les troncs d'arbres les plus corpulents, d'échapper à l'œil observateur de son amie. Mais, après tout, la honte est un poids supportable, lorsque la cause de cette honte est de celles qui vous rendent heureux. Et s'enhardissant par degrés, Victor se risqua enfin à gambader entre les premières rangées d'arbres, s'exposant ainsi sans vergogne au regard pénétrant de Mme Steinbach.

Le soir du grand jour, à huit heures, dans la salle du Musée, se déroula le programme si soigneusement élaboré et consciencieusement étudié.

Tout d'abord venait le prologue, récité par Victor et le substitut, et dans lequel – ainsi que le remarqua spirituellement le pasteur – la culture antique se montra décidément fort supérieure à la moderne. Victor, en effet, n'avait jamais réussi à réciter correctement douze vers. Puis on entendit des morceaux de chant variés, suivis enfin de la pièce de résistance, le fameux *Festspiel* de Kurt. Dès le début, grand effarement ! Un ours devait paraître en scène entre les nymphes et le dieu de la mer ; mais au dernier moment le pharmacien Röthelin envoya promener la précieuse peau d'ours : il était désolé, réellement, mais son frère était tombé malade subitement... il devait absolument prendre le prochain train ! – Ce fut un désarroi général ; Kurt, que l'incident touchait plus que tout autre, resta merveilleusement calme et consola l'assemblée, assurant, avec une gaieté un

peu forcée néanmoins, qu'on se passerait fort bien de l'ours. Victor s'avança en riant :

– Monsieur Neukomm, grogner un peu par ci par là ne doit pas être bien compliqué ; si je puis vous être utile...

Et, salué par l'approbation générale, il se courba pour entrer dans la peau d'ours. En fait, il ne grogna pas trop mal, en dépit de sa voix peu étoffée.

Pour finir, un numéro mystérieux : lorsque le rideau se leva, on vit sur la scène une forêt de plantes vertes, de laquelle émergeait un brillant papillon de grandeur humaine et vêtu de papier doré. Mme Wyss, comme présidente de l'Idealia, chanta trois couplets où il était question d'une métamorphose ; puis, touchant le papillon de sa baguette magique, elle fit tomber sa brillante enveloppe, qui laissa voir, gracieusement couronnée de fleurs, et deux petites antennes tremblotant sur ses cheveux, l'« Enfant idéale » ! L'être ainsi dénommé était une intelligente et jolie petite orpheline, que Mme Wyss et Mme Keller avaient prise sous leur protection et fait élever à leurs frais. Par une plaisante allusion à l'Idealia, on l'avait baptisée l'« Enfant idéale », surnom auquel elle faisait du reste pleinement honneur par ses excellents témoignages scolaires. Tout en secouant ses antennes, l'Enfant idéale susurra son petit compliment, puis exécuta une ou deux gracieuses révérences, après quoi elle fut enlevée de la scène, embrassée à qui mieux mieux par les dames, et comblée de cadeaux dans un coin de la salle.

Ici se terminait la partie grave de la fête, et une danse qui n'en finissait pas traduisit le soulagement général. L'héroïne de la soirée se trouva être l'Enfant idéale, laquelle enfant, malgré sa jeunesse très tendre, ne laissa pas que d'adresser à Kurt de nombreuses œillades.

Victor aussi, en récompense de son gracieux concours, eut sa part de la faveur générale. Pas un couple qui passât à côté de lui – lui-même ne se sentait pas l'envie de danser – sans lancer

un mot aimable ou une allusion taquine à l'ours ou à la culture moderne, plaisanteries plus ou moins spirituelles, mais toutes pleines de bienveillance. Les plus fins arrivèrent même à unir, par le fil d'une pensée ingénieuse et hardie, l'ours et la culture moderne dans la même plaisanterie !

Victor sentait affluer vers lui un courant de bienveillance si naïve et sincère, qu'il avait presque honte de cette popularité imméritée. Mais brusquement sa honte se transforma en reconnaissance et en attendrissement ; un véritable élan de sympathie le poussa vers ces bonnes gens, et, par un retour naturel, lui apporta à lui-même la sensation d'un bonheur encore inconnu, celui d'être « à l'unisson des autres ». Lui, l'individualiste endurci, il apprenait enfin, par cette faveur générale dont il était l'objet, à apprécier la douceur bienfaisante de la camaraderie. Raillez donc, madame Steinbach, et souriez de vos yeux pénétrants ! Ces bonnes gens, je vous l'accorde, ne marqueront pas dans l'histoire universelle, mais ce sont gens de cœur et de bonne volonté, et c'est là l'essentiel.

La paix au-dedans de lui, la paix au-dehors, réconcilié avec lui-même, réconcilié avec le monde entier, Victor ne se sentait pas de joie ; il étouffait presque d'un trop-plein d'harmonie. Et lorsque, le matin suivant, il reçut un billet d'Elle – Elle ! était-ce possible ? – le premier qu'elle lui eût écrit de sa vie, l'excès de sa félicité lui fit mal. Le billet, il est vrai, ne contenait à peu près rien, rien du moins qui eût trait au sentiment : Theuda le priait simplement de s'informer au Musée si on n'y avait pas retrouvé son éventail. Pourtant, c'étaient des lignes écrites de sa main ; et puis elle avait commencé par « Cher monsieur », et signait « votre Theuda Wyss ». Bien qu'il s'efforçât de se répéter que ces mots étaient des formules vides, il se sentait heureux et fier en les relisant. Il se livra sur la signature à une adroite opération : avec de petits ciseaux il découpa soigneusement et détacha les deux premiers mots. « Vois-tu maintenant, pensait-il, elle signe « votre Theuda », elle est donc « ma Theuda », elle avoue m'appartenir. » Et il enferma la signature ainsi falsifiée

dans la boîte de sa montre. « Elle est maintenant à moi ! » disait joyeusement son cœur. Il sentait la félicité courir dans ses veines ; dans le débordement de sa joie il eût voulu faire quelque grosse folie, il ne savait pas au juste laquelle. En attendant, il exécuta des grimaces variées devant le miroir, poussa toutes sortes de cris d'animaux et imita différents dialectes, ce qui, chez lui, dénotait toujours le *summum* de la gaieté. Réellement, il ne savait plus bien où il en était, ni s'il se sentait mal ou bien : son bonheur lui semblait trop grand, presque insupportable.

SOUFFRANCE

Un jour, enfin, il vit clair en lui-même.

Il avait rencontré Theuda dans la matinée chez leur amie Mme Richard. La jeune femme se trouvait d'humeur joyeuse, et, comme lui, disposée à un échange de propos badins. Bref, ils « se comprenaient » ce matin-là ! Et retenus malgré eux par la bienveillance de l'heure, ils avaient prolongé plus qu'ils ne voulaient l'amicale causerie.

Mais lorsqu'une fois dans la rue, Mme Wyss tendit la main à Victor pour prendre congé de lui, celui-ci, tout plein encore et comme grisé de l'impression de leur bonne entente, laissa échapper cette question puérile :

– Vous ne venez donc pas avec moi ?

– Non, sans doute, répondit-elle amusée, il ne manquerait plus que cela !

– Mais alors, où ?

– Quelle question ! À la maison, retrouver mon mari et mon enfant, qui attendent leur dîner et crient famine.

– Et moi ? Je suis donc exclu ?

– Mais nullement ; accompagnez-moi, mon mari sera charmé de vous voir.

Son mari ! C'était vrai, Theuda n'était pas sienne !... Victor s'enfuit chez lui comme un chat atteint par un coup de fusil. Et lui qui avait pu croire un instant son amour pur de tout désir ! Comme s'il eût été humainement possible d'aimer un être sans avoir soif de sa présence continuelle... *Elle n'était pas à lui ;* chose pire, elle appartenait à un autre ! Il le savait depuis longtemps, mais aujourd'hui qu'elle le délaissait pour aller rejoindre cet autre, il touchait du doigt la chose cruelle. Et elle appelait cela aller « à la maison » !

L'animal blessé va se cacher dans son terrier, mais le plomb reste dans sa chair, et la blessure qui n'avait fait que l'effrayer, tout d'abord, commence à travailler douloureusement.

Incroyable, révoltante inégalité ! Jour après jour, année après année, cet autre homme demeurerait avec Theuda, et lui, Victor, jamais, pas même une saison, pas même un mois, pas même un seul, un unique jour... Tout était pour l'autre, rien pour lui. Et non seulement cet autre habitait avec elle, mais... au diable cette atroce pensée ! À celui qui possédait déjà trop, Theuda accordait non seulement sa présence, mais encore son amour et son amitié. Lorsqu'il était triste, elle le consolait ; malade, elle se tourmentait pour lui ; quand il mourrait, son désir et son regret le suivraient au-delà du tombeau, et s'il devait y avoir une résurrection, ses yeux, à peine ouverts, chercheraient encore cet homme ! Quel mérite rare avait valu à cet audacieux une aussi étourdissante faveur ? N'était-il pas un être humain comme tous les autres ? Possédait-il peut-être à lui seul tous les dons de la création ?

Pas d'espoir ! Rien, Victor ne pouvait rien changer à ce qui *était*. Ni la ruse ni la violence ne lui obtiendraient ce qu'il désirait ; où qu'il regardât, pas la moindre possibilité. Au contraire, chaque heure qui s'écoulait, heures du jour ou de la nuit, heures de pluie ou de soleil, chacune d'elles – son contenu importait peu – accomplissait la même œuvre : elle creusait entre cette

femme et lui un fossé toujours plus profond, et l'attachait à l'*autre* d'un lien toujours plus étroit. L'accoutumance, la compréhension mutuelle, les souvenirs communs, la reconnaissance réciproque, ce sont toutes choses qui ne vont pas diminuant dans le mariage, mais au contraire augmentant, s'accumulant. Cet enfant qui les unissait, à mesure que s'avançait le temps, il réclamerait davantage leurs pensées et leurs préoccupations communes, resserrant ainsi toujours plus leur intimité. Et puis, il n'était pas dit que cet enfant resterait le seul ; un petit frère, une petite sœur pouvait venir. Pourquoi pas ? Qui pourrait leur contester ce droit ?

Ah ! comme il l'avait méconnue, la puissance du lien conjugal, lorsqu'il n'avait voulu voir dans son rival qu'un suppléant, lorsqu'il avait cru possible de faire ce partage équitable : le corps au mari, à lui Victor, l'âme ! Il s'était cru pénétrant, et dans son inexpérience il avait omis la chose capitale : le mystère de la chair, la puissance animale de l'instinct, cette force qui veut qu'une femme soit prête à vendre son âme pour acheter un morceau de pain à son enfant, qui l'oblige à faire le don de son cœur après celui de sa chair, qui la contraint à appartenir par toutes ses fibres à celui qui l'a marquée de son empreinte, à celui qui de vierge l'a faite femme et mère, si bien que, dût-elle le mépriser, elle est condamnée à aimer cet homme-là. Poupée, bébé, papa, la vie de la femme est tout entière dans ces trois mots. Insensé, qui te préoccupes de savoir si elle t'aime, celle que tu désires pour femme ! Va hardiment de l'avant ! Ris-toi de son aversion, traîne-la jusqu'à l'autel : car le mariage est plus fort que la haine, et plus durable que l'amour !

Cette vierge que tu vois entrer à l'église pâle et défaillante, au bras de l'homme abhorré, la mort dans l'âme parce que son cœur est à un autre, revois-la vingt ans après : « Enfants, réjouissez-vous ! demain papa revient à la maison ! » « Pourvu qu'il ne soit rien arrivé de mal à votre père ! » Mais l'autre, l'homme adoré jadis d'un si violent amour, vient-il à disparaître : tout au plus l'annonce de cette mort éveillera-t-elle une

mélancolie passagère, tout au plus arrachera-t-elle une pauvre larme bien vite tarie... Et puis il n'y en aura plus que pour l'époux !... Voilà la puissance du mariage.

Non, c'était sans espoir... Vouloir combattre un instinct ? Folie ! Lutter contre les lois naturelles ? Pure démence ! Une voix intérieure le disait à Victor : sa condamnation était sans appel ; et sa douleur répondait : « C'est ainsi. »

Il comprit alors que celui qui fait d'un être humain son dieu se prépare la malédiction. Ah ! qu'ils étaient enviables ceux qui adoraient un Dieu supraterrestre, n'importe lequel, fût-il un monstre semblable à Moloch, fût-il un Jéhova irascible et jaloux ! Car aucun de ces dieux-là n'est inexorable, aucun ne rejette en enfer celui qui s'approche de lui plein d'amour, ou ne dit au désespéré : « Je ne te connais point. » Aucun, fût-il aussi dur qu'une pierre, ne connaît cette faiblesse humaine : la petitesse. Entre son fidèle et lui n'intervient point de directeur Wyss ; on ne dépend point, pour lui plaire, de la faveur d'un Kurt, et la Madone des chrétiens ne met pas au monde une ribambelle d'enfants pour lesquels elle oublie ciel et terre ! Adorer un être humain, ce n'est guère plus intelligent que d'adorer un ver de terre ! Victor le voyait clairement, cette fois. Mais la constatation d'un mal ne suffit pas à le guérir. Quand l'analyse nous a démontré que le poison qui décompose notre sang n'est dû qu'à un misérable petit microbe, la corruption n'en continue pas moins son œuvre funeste.

Parce que l'amour de Victor était religion, parce que pour lui le sens du monde était tout entier dans le visage symbolique d'Imago, comme l'idée de patrie se résume dans les traits maternels, pour cette raison même la douleur atteignait les régions les plus nobles de son être. Pressentiments et présages, poésie, clartés, visions, tout ce monde d'impressions indéfinissables qui relient la réalité visible au monde de l'esprit ne se manifestait plus chez lui que par une souffrance aiguë ; en lui le sentiment même de l'existence était meurtri, se transformait en une nos-

talgie douloureuse : aspiration ardente vers la source première de toutes les âmes, nostalgie d'*Elle,* nostalgie de son propre moi, perdu tout entier en elle, tandis qu'elle, – ô puissance maudite de l'impossible ! – elle ne vivait pas en lui...

Et parce que Victor avait une âme réfléchissante, il lui fallait, se sentant mordu, trouver le serpent qui avait fait la morsure. Recherche vaine, car il savait bien que comprendre ne lui servirait de rien. Mais la souffrance du cœur, loin d'imposer silence à la pensée, la rend plus rongeante et plus tenace. Il interrogeait donc sa raison sur ce miracle d'un amour non partagé : « Peux-tu me résoudre cette énigme ? Comment est-il humainement possible qu'un être auquel on offre le bien le plus précieux et le plus haut, la seule vraie consolation de ce monde, auquel on fait cadeau de l'amour, puisse ne pas répondre par l'amour ? » Et la Raison répondit : « Réfléchis et compare. Si tu aimes Dieu, te rendra-t-il ton amour ? – Sans aucun doute. – Si tu aimes le pape, t'aimera-t-il aussi ? – Modérément. – Si tu aimes la duchesse d'Aragon et de Castille, te le rendra-t-elle ? – C'est peu probable. – Si tu aimes un escargot, t'aimera-t-il aussi ? – Il en serait bien incapable ! »

« T'y voilà ! Plus bas tu descends dans l'échelle des âmes, plus faible est la capacité d'aimer. Insensibilité signifie stérilité. Pour aimer, il faut la plénitude de l'âme ! Voilà tout. »

« Alors, discerner tout cela : apercevoir clairement que l'image qui me sourit dans les yeux de cette femme n'est que l'image de ma fantaisie, et rester cependant condamné à l'aimer, cette petite créature que dépassent infiniment mon regard, ma pensée, mon cœur, à la convoiter comme fut convoité le saint Graal, à soupirer après elle comme un être assoiffé aspire à la source libératrice, – comment me l'expliqueras-tu ? »

« Aberration, mon cher ! » ripostait la Raison. Mais livre-toi sans remords à ta folie, car j'y vois la promesse qu'il y a quelque chose de raisonnable à attendre de toi. »

C'est ainsi que Victor délibérait intérieurement sur son propre cas. Il n'en retirait pas de soulagement, au contraire ; ainsi en est-il d'une rage de dents : plus on y pense, plus elle fait souffrir, et si l'on essaie de n'y plus penser, un nouvel élancement vous y ramène.

Où se réfugier pour ne pas rencontrer la Douleur ?

Qu'il tentât de s'élever sur les hauteurs sereines de la religion, ou dans les sphères rayonnantes de l'inspiration créatrice, partout il trouvait sa condamnation, partout ce visage adoré, ce fatal visage humain le poursuivait sans relâche et l'anéantissait de son beau regard froid.

Ô vous, les indifférents, que les tortures de l'amour malheureux font sourire, imaginez une mère voyant l'enfant qu'elle a pleuré sortir du tombeau, lumineux et plein de grâce, transfiguré par un éclat céleste : avec un cri de joie et d'amour elle se précipite vers lui ! Mais lui, le regard insensible, une moue méprisante aux lèvres, se détourne en disant : « Que me veut-elle ? » – Auriez-vous alors envie de sourire ?

Voilà ce qu'éprouvait Victor. La partie la plus précieuse de son être lui était arrachée ; elle errait, séparée de lui, et le reniait. Et ce déchirement était si cruel, si atrocement douloureux, qu'il se disait par instants : « Cette chose-là ne peut pas être, puisque je ne suis pas de force à la supporter... »

Mais Victor n'était pas un débile. De volonté ferme et tenace, au contraire, il appela de nouveau la Raison à l'aide : « Les choses en sont là : je ne puis plus supporter cette souffrance, et pourtant il faut vivre. Alors, que faire ? »

« Avant tout, ne commettre aucun acte funeste ; mieux vaudrait ne pas agir du tout. Serre les dents, mords-toi les lèvres, ou bien crie, si tu ne peux autrement ; mais n'agis pas inconsidérément. Vaincre l'heure, l'essentiel est là. Celui qui vaincra l'heure se rendra victorieux du jour, et celui qui sera victo-

rieux du jour sera victorieux de l'année ! Mais, encore une fois, tout est là : ne rien commettre de vil ou d'irréparable. Un homme – et tu en es un – vaincra l'heure par le travail. C'est pourquoi laisse faire la Douleur, elle sait comment il faut agir, et toi, travaille à ton œuvre, tu sais laquelle. »

Il le savait. Et quand elle le vit tout entier à son service, son austère Souveraine fit reculer, d'un souffle puissant, les esprits tourmenteurs ; ceux-ci ne firent plus, de temps à autre, que de sournoises apparitions.

Le travail le plus acharné comporte des moments de relâche, et s'arrête le soir, devant la lassitude du jour. Dans ces heures-là les assauts se faisaient plus fréquents et plus redoutables.

Dans la bibliothèque de Victor étaient alignés en bel ordre tous les numéros d'une revue mensuelle. Tandis qu'il les feuilletait négligemment, il tressaillit tout à coup : l'un d'eux portait la date de l'année de la Parousie ! Dès ce jour il évita soigneusement les collections de revues.

Une autre fois, il passait devant un magasin de confections. Dans la vitrine s'étalait une jupe blanche ornée de boutons verts. Oh ! le dard brûlant du souvenir ! Elle portait, au temps de la Parousie, une jupe blanche avec une ceinture brodée d'or et de vert...

Sous les objets en apparence les plus insignifiants se dissimulait le scorpion du souvenir. Tel livre, tel coupe-papier semblait parfaitement innocent. Duplicité maligne ! Ce livre avait été acheté deux semaines avant la Parousie, le coupe-papier l'année d'après, pendant sa « lune de miel » avec Imago. Et chaque fois son cœur s'écriait : « Non, cela n'est pas possible ! Cela ne peut pas être ! »

« Ta ta ta ! répondait la Raison. Pas de chimères ! Cela peut être, puisque cela est. »

Et Victor faisait taire l'espoir qui pleurait en lui.

Malgré tout, luttant heure par heure, il arrivait au bout des journées, la plupart du temps vainqueur de lui-même, parfois incertain et troublé, jamais complètement battu.

Mais les nuits ! Cette nostalgie dont souffrait son âme, endormie durant le jour à force de travail, d'énergie et de raison, pourtant jamais définitivement vaincue, l'envahissait de plus belle ; elle montait en lui comme la colonne de vapeur s'échappe d'une chaudière bouillante dès qu'on en soulève le couvercle. Pas une nuit qui fût exempte de rêves, pas un de ces rêves où ne parut Theuda ! Chacun, infailliblement, unissait leurs deux existences, et chacun affirmait : « Je suis la vérité ; tout le reste n'est que tromperie et mensonge ! » Ces rêves n'étaient pas isolés ; comme les différents chapitres d'un roman ils se reliaient les uns aux autres, et chaque nuit continuait le rêve de la nuit précédente. Victor menait positivement une double vie : la nuit tout proche de Theuda, illuminé de son sourire, absorbé dans sa tendresse et dans une douce causerie, – existence pleine d'une exquise félicité, – le jour traînant sa douleur dans la détresse d'une condamnation sans espoir. Pourquoi fallait-il se réveiller ? Si la déception eût pu ne jamais venir ! Si le mirage exquis de ses rêves eût pu consoler ses journées !

Un souvenir rendait plus tragique sa souffrance : celui de la période de sa vie où il n'eût tenu qu'à lui d'échanger contre le ciel son enfer actuel, où, pendant de longs mois, le bonheur s'était promené devant sa porte, n'attendant que sa permission pour entrer, où, d'un seul mot, il eût pu obtenir non seulement l'affection bienveillante de Theuda, – faveur inaccessible aujourd'hui, – mais encore, richesse inconcevable, écrasante, sa personne tout entière, corps, âme, vie, amour !...

Ce souvenir éveillait en lui un sentiment voisin du remords ; et cependant il ne se repentait point, non, pas un instant ! Heureusement pour lui, car rien, dans ce cas, ne l'eût sauvé du désespoir. Au milieu des plaintes les plus déchirantes de

son cœur, et bien qu'un douloureux désir l'étreignît, il ne pouvait se dire réellement malheureux ; car son chagrin était entouré d'une auréole, l'auréole du martyr auquel le supplice arrache des gémissements, dont les membres résistent malgré lui au bourreau, et qui, dans le même instant, confesse joyeusement son Dieu ! Sa souffrance s'exaltait jusqu'à devenir un calvaire ; l'intensité de sa douleur l'élevait au-dessus de lui-même. Le regard de ses yeux, auxquels la douleur refusait toute larme, avait pris quelque chose d'extatique.

Mais qui dit extase dit aussi retombement : l'heure de la réaction sonna.

Ce jour-là, les Wyss célébraient l'anniversaire de leur petit Kurt. Victor, qui se refusait à aller chez qui que ce fût, – cet homme étrange : à peine le croyait-on apprivoisé qu'il faisait de nouveau l'ermite ! – jugea bon, pour des raisons de convenance, de ne pas manquer à la fête.

On joua une petite pièce allégorique composée par le grand Kurt, oncle et parrain du petit, l'homme génial, qui secouait simplement de sa manche ce que les autres prenaient des mois pour mettre sur pied. La mère du petit héros y assumait le rôle d'une fée, et vint réciter ses insignifiants couplets vêtue d'une robe blanche, deux grandes ailes fixées dans le dos, ses boucles noires flottantes et une légère couronne d'or sur la tête.

Déjà à la vue de cette blanche apparition le cœur de Victor s'était insurgé. « Vois-tu, imbécile, de quoi t'a frustré ta lâche peur du mariage ! » – La comédie jouée, Theuda se plut à garder son costume de fée, mêlant ainsi aux yeux de Victor le réel et l'irréel, le charme de la femme et celui de la déesse.

Tandis que l'enfant passait d'un invité à l'autre, une joie sérieuse et douce éclairait le front de l'heureuse mère et rayonnait sur tous ceux qui l'entouraient. À cette vue, Victor sentit soudain son cœur se gonfler d'une révolte si violente, si indomptable, que de sa vie il n'avait rien éprouvé de pareil ! « Quand

tous les dieux du ciel, pensait-il, toutes les religions de la terre, tous les devoirs, toutes les austérités, toutes les sagesses, se réuniraient pour me crier leur supériorité, je le leur dirais bien en face : Non ; il n'est pas de bien au monde qui surpasse la possession de l'être aimé, pas de récompense au ciel et sur terre qui puisse balancer la perte d'un tel trésor ! Celui qui eût pu l'obtenir et qui l'a méprisé, fût-ce par ordre du Dieu tout-puissant, celui-là n'est ni un héros, ni un martyr, mais simplement un fou ! Si la malédiction pèse sur lui, ce n'est que justice. »

Alors il s'enfuit chez lui, et dans son angoisse il invoqua son austère Souveraine, comme un croyant en appelle à son Dieu.

« Viens à mon aide ! soupirait-il, je ne puis plus lutter seul. Celle à qui tu m'as fiancé par des paroles solennelles, nous unissant indissolublement l'un à l'autre, Imago, ta fille et mon épouse, ne me connaît plus ; elle détourne de moi son visage. Ne te méprends point sur le cri de mon cœur torturé : aucun regret ne vient se mêler au désir frémissant de mon âme déchirée. Si le temps pouvait remonter son cours et que pour la seconde fois l'heure décisive s'offrît à moi, pour la seconde fois je renoncerais au bonheur ! J'accepterais volontiers de souffrir, le cœur attristé, il est vrai, paisible et confiant malgré tout. Mais pourquoi un tourment atroce, inhumain ? Agir avec noblesse, est-ce donc un crime tellement inouï que j'en doive être puni au-delà de mes forces ?

« S'il est possible, adoucis ta sentence ! Ouvre les yeux d'Imago, afin qu'elle ne me renie pas plus longtemps, qu'elle reconnaisse en moi un ami digne d'elle et qu'une fois au moins je voie briller dans son regard l'éclair du souvenir. Ordonne-le-lui ! S'il ne doit pas en être ainsi, prête-moi du moins ton appui ; ne me laisse pas succomber ! »

Il lui sembla voir flotter autour de lui l'ombre de son austère Amie, et, fortifié, il se releva, prêt à souffrir ce qu'il faudrait souffrir.

COMBATS ET ILLUSIONS

Les fêtes de Noël approchaient : Noël, dont la rapide venue surprend chacun ; Sylvestre, qui semble au contraire lent à le suivre.

Victor se tenait, cela va de soi, éloigné de toute espèce de réjouissance. Peu ami, à l'ordinaire, des attendrissements familiaux et des manifestations à date fixe, – ces mêmes gens qui se couvrent d'affabilités au jour de l'an s'ignorent froidement le reste de l'année ! – il n'avait pas besoin, pour éprouver ce qu'est la mélancolie, du spectacle des bougies d'arbres de Noël.

Par contre, il ne pouvait décemment se soustraire aux félicitations d'usage le matin de l'an. Il fit donc consciencieusement sa tournée de visites, réservant pour la fin les deux qui lui demandaient le plus d'effort, celle à Mme Steinbach et celle au directeur Wyss.

Il ne se sentait pas tout à fait à son aise en arrivant au paisible pavillon habité par son amie. « Je m'en tirerai difficilement sans quelques allusions de sa part, pensait-il en montant l'escalier, ou tout au moins sans quelques airs de reproche. » Mais il n'en fut rien. Mme Steinbach le reçut avec une amabilité souriante, comme si elle l'eût vu chez elle la veille encore, comme s'il n'eût pas été invisible depuis trois mois. Tout au plus y avait-il dans sa manière d'être une nuance de réserve.

– J’ai tiré votre horoscope pendant la nuit de Sylvestre, dit-elle en souriant ; vous savez de quelle manière : en jetant du plomb dans l’eau. Superstition, sans doute ; malgré tout, quand l’oracle est favorable, on est prêt à y ajouter foi. Et ce qu’il m’a dit de vous, je le crois réellement. Vous aurez un jour une gentille femme, jeune et gracieuse, simple et fidèle, oublieuse d’elle-même, qui vous sera dévouée de toute son âme et qui mettra le soleil dans votre vie ; de plus, quelques gentils bambins, bien polissons et bien joufflus ; bref, vous serez heureux !

– Heureux, moi ? répéta-t-il tristement.

– Oui, heureux. Aussi heureux qu’un homme peut l’être ici-bas, bien que vous en doutiez maintenant. Je le sens, je le sais, vous avez une nature apte au bonheur. Et savez-vous ? Sans la connaître, j’aime déjà votre future épouse. J’ignore si je la verrai jamais ; je le souhaite, car ce serait la plus belle heure de ma vie ; mais si cela ne devait pas être, vous lui direz ma sympathie, à cette fiancée, et que je la bénis du fond de l’âme pour toute la tendresse qu’elle vous apportera.

Sa *femme,* sa *fiancée !* Quelles paroles, et quelle évocation ! Troublé, le cœur lourd de tristesse, il continua sa course et arriva chez le directeur Wyss.

Il trouva Theuda au salon, son enfant sur les genoux, tous deux animés de l’excitation joyeuse qu’amènent les cadeaux et les visites. Elle lui tendit la main cordialement, avec un peu de nonchalance, et lui exprima les vœux d’usage :

– Je vous souhaite bonheur et santé et toutes sortes de choses agréables dans cette nouvelle année.

C’était *Elle* qui lui parlait ainsi, *Elle* qui lui souhaitait le bonheur ! Subitement, le désespoir s’empara de Victor. Sans répondre, sans même prendre congé, – « un drôle d’individu, décidément, que ce Victor ! » – il quitta brusquement la chambre.

Une fois dehors, il se hâta du côté de la forêt, enfilant une ruelle après l'autre, traversant rapidement les faubourgs. Oh ! cette ville qui n'en finissait pas ! Et les regards curieux de ces innombrables passants ! Il ne put même pas atteindre la forêt libératrice. À peine eut-il aperçu de loin sa lisière accueillante qu'il s'effondra dans la neige, secoué par des sanglots d'une violence inouïe. Honte, pudeur, possession de soi-même, tout l'avait abandonné : il fallait que son désespoir fît rage.

Il entendit une paysanne dire en passant, compatissante :

– Le pauvre monsieur ! il a sans doute perdu quelqu'un de sa famille.

Les voies étaient ouvertes, la digue était rompue, le torrent se précipitait par la brèche. Toute la douleur qui l'oppressait semblait s'écouler maintenant par ses yeux.

À partir de ce moment-là, il ne vécut plus que dans les larmes, ou dans la continuelle crainte des larmes. Il avait des crises brusques, inattendues, et que la plus légère émotion suffisait à déclencher : le tintement d'une cloche, une note de musique, la vue d'un chemin où Theuda avait passé, l'aspect d'un nuage qui lui parlait d'enfance et de maison paternelle. Ah ! pourquoi n'y a-t-il pas de refuge, ici-bas, pour ceux qui veulent pleurer inaperçus, inconsolés ? Pourquoi ne ménage-t-on pas aux désespérés des retraites inviolées, inaccessibles à la curiosité ? Tant de droits inutiles sont accordés aux hommes ; pourquoi pas aussi de droit aux larmes ?

Dans les intervalles de ces crises de pleurs, Victor restait attendri et sensible comme un convalescent, plein de gratitude pour une marque d'attention, pour une parole banale, reconnaissant déjà qu'on passât à côté de lui sans le blesser. Il avait soif de visages bienveillants, de visages inconnus si possible, qui ne lui rappelassent pas de souvenirs douloureux. Il fuyait donc ses amis, recherchait les endroits peuplés, les cafés, par exemple. Là, le spectacle de l'animation, de la vie populaire, le

bruit de conversations où il n'avait pas à intervenir le distrayaient et lui faisaient du bien.

Il est vrai que, trompé dans ses calculs, il tombait parfois sur un visage connu là où il n'avait pensé trouver que des villageois obscurs. Ainsi, à la brasserie Dreher, le directeur Wyss surgit un jour devant lui, l'obligea à s'asseoir à sa table et lui présenta un inconnu :

– Monsieur Édouard Weber, penseur-moraliste.

Ce dernier mot était à peine prononcé que Victor fut pris d'une crise d'un nouveau genre : un accès de fou rire nerveux. Cela fut si violent, si irrésistible qu'il poussait presque des cris au milieu du public attablé dans le café, et l'accès, bien loin de se calmer, ne faisait qu'augmenter. Par-dessus le marché il s'appelait Édouard, ce penseur-moraliste au visage suave de pacificateur universel ! Victor fut enfin obligé de s'enfuir dans la rue, toujours hurlant de rire. Sur son passage, les gens, gagnés de la contagion, prenaient involontairement des visages riants :

– En voilà au moins un qui est joyeux ! disait-on.

Le matin suivant, Victor sortit plein de componction pour aller présenter ses sincères excuses à l'offensé. Mais lorsque arrivé devant la porte, et sur le point de sonner, il aperçut sur la plaque de cuivre le malheureux titre de *penseur-moraliste* adjoint au nom de M. Weber, le fou rire le ressaisit de plus belle. Trois fois il battit en retraite ; trois fois, s'étant dominé, il revint sur ses pas, résolu et solennel : – inutile ! la formule magique l'arrêtait net au moment de franchir le seuil.

Une fois le malheureux entré dans cette voie, il en fut des fous rires comme des crises de larmes : le plus minime prétexte suffisait à les faire éclater. Victor voyait une poule boire, en retroussant ses paupières et en rejetant la tête en arrière ; résultat : un bruyant éclat de rire ! Il lisait l'histoire de trois meuniers

attablés ensemble dans une auberge ; là-dessus, hilarité convulsive : trois meuniers enfarinés assis à la queue leuleu !

« Ah, Conrad ! Comment peux-tu en user ainsi avec ton pauvre Victor ? »

« Oui, mais aussi que n'as-tu pas exigé de ma part depuis quatre mois ? »

*** *** ***

Un jour, vers onze heures du matin, une idée lumineuse jaillit dans son esprit : « Puisqu'un peu de sympathie te fait tant de bien au cœur, pourquoi ne vas-tu pas simplement à celle qui est la source de la bonté ? Le médecin qui t'a fait du mal n'est-il pas celui qui doit te guérir ? Pourquoi être si récalcitrant ? Que crains-tu ? Qui redoutes-tu ? Elle ? On n'a rien à redouter d'un être bon. Toi-même ? Hélas ! tu es devenu si modeste et si peu exigeant ! Essaie ; ce n'est pas une entreprise périlleuse que d'aller faire visite à une dame ! Tu y es allé souvent, et tu n'en es pas mort. Pourquoi pas aujourd'hui aussi bien que demain ? As-tu une raison quelconque pour renvoyer ? Non, cela revient au même. Si tu veux y aller aujourd'hui, n'hésite pas davantage ; voici précisément l'heure des visites.

« Bonne idée, mais il faut que je me tâte et m'examine. Suis-je en bon équilibre intérieur, et bien à l'abri d'une de ces surprises des nerfs, d'un de ces mauvais tours que me joue si souvent Conrad ? »

Il s'examina, se trouva calme, de sang-froid, les nerfs reposés. En lui aucun symptôme inquiétant.

Il s'en alla donc de ce pas chez Theuda.

Elle était assise, seule, à sa table à ouvrage.

À peine Victor l'eut-il aperçue, que les objets environnants se mirent à étinceler de toutes les couleurs du prisme, puis à vaciller, à tourner autour de lui... et il ne sut plus rien, sinon qu'il était à genoux devant elle, baisant impétueusement ses mains au milieu d'un déluge de larmes.

Alors, effrayé, confus, il se releva avec l'intention de fuir.

Mais elle, d'un geste de compassion affectueuse, le retint par le bras :

– Où allez-vous ? Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Il gémit :

– Que sais-je ? M'enfuir dans un trou quelconque pour y mourir de honte.

– Non. Vous ne partirez pas ainsi. Venez, je veux vous laver les yeux.

Elle le conduisit dans sa chambre.

– Je ne me doutais pas... disait-elle de sa voix apaisante ; je n'avais pas la moindre idée que cela fût si profond... Y a-t-il peut-être un peu de ma faute ?

Il secoua la tête, incapable de parler, et il se laissait faire comme on subit une opération, sans plus de volonté qu'un petit enfant.

– Quelle honte ! murmurait-il de temps à autre, quelle humiliation !

– Il n'y a pas de honte à aimer, reprenait-elle consolante ; on n'y peut rien. Ou bien suis-je une créature si indigne que ce soit humiliant de m'aimer ?

Alors il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Pendant ce temps, l'enfant, dans son berceau, s'était éveillé et se dressait, regardant curieusement.

Sa mère le prit dans ses bras :

– Vois-tu, dit-elle, voilà un pauvre homme qui est très malheureux ; pourtant personne n'a été méchant pour lui, personne ne lui veut de mal ; il se fait du mal à lui-même, parce qu'il voit dans son imagination des choses qui ne sont pas. N'est-ce pas, ajouta-t-elle comme il partait, vous me promettez de ne commettre aucune imprudence ? Si vraiment vous avez de l'affection pour moi, promettez-le-moi ; je le veux, je l'exige. Revenez plutôt chez nous, et nous vous guérirons. Quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez bien que je ne suis pas ce que vous imaginez, quelque chose d'unique, de précieux, d'irremplaçable !

« Lui avoir montré mon amour ! se lamentait-il en revenant chez lui. C'est m'être livré à elle sans défense ; en résumé, tout est perdu. Je me suis conduit comme un amoureux de roman, comme un commis-pharmacien sentimental : larmes, baise-mains, génuflexions, tous les ridicules y étaient, rien n'y a manqué ! Est-ce bien *moi* qui ai agi de cette façon ? Ô Conrad, Conrad ! Et cette pitié qu'elle m'a témoignée, ces paroles de commisération ! Que faire maintenant ? Que devenir ? »

« Rien, répondait la Raison, garder seulement ton sang-froid ; tout le reste s'arrangera plus tard. »

« Mais cette humiliation ? »

« S'il n'y avait jamais de plus grande humiliation que de céder à l'amour !... »

La Raison parlait juste, peut-être. Et puis la chose était faite ; mieux valait ne plus s'en tourmenter. Theuda n'avait-elle pas dit : « Revenez plutôt chez nous et nous vous guérirons ! »

*** *** ***

Devait-il, oui ou non, se rendre à cette invitation ? La chose ne faisait pas question pour Victor.

Un malade qui, après d'intolérables souffrances, a découvert enfin un calmant, se consulte-t-il pour savoir s'il fera usage de ce remède une seconde fois ? À un certain degré de souffrance, orgueil et pudeur n'existent plus. Une seule pensée subsiste : se procurer de l'allégement, par n'importe quel moyen, n'importe quel être.

Victor avait entendu la voix aimée, reçu comme un baume ses paroles de sympathie. Quelle voix, et quelles paroles ! De sa propre main elle lui avait touché le visage, son bras avait frôlé la joue de Victor. Était-il encore besoin de réflexion ? Auprès d'elle était le salut, la consolation, la vie ! Le reste du monde n'existait plus.

Le matin suivant, déjà, il se rendait chez Mme Wyss. Il en fut de même le surlendemain et tous les jours suivants. Chaque fois il la trouva seule à sa table à ouvrage ; chaque fois il put lui répéter qu'il l'aimait. Quel soulagement ! Au lieu d'aller pleurer loin d'elle sous les froids sapins de la forêt, pouvoir avouer sa peine à un être vivant et chaud, exposer son cœur blessé à Theuda elle-même, recevoir en retour des paroles de sympathie et des regards affectueux ! Comme on apaise un petit enfant en soufflant sur son mal et en chantonnant de futiles paroles, de même les mots les plus banals prononcés par cette voix qu'il avait soif d'entendre lui apportaient l'apaisement. Après la seconde visite, déjà, il était délivré des crises de larmes. Il semblait qu'on eût retiré l'aiguillon de sa plaie, et que chaque jour l'inflammation diminuât. « Nous vous guérirons », avait-elle dit. Elle était bien réellement en chemin de réussir.

Bientôt, même, il trouva une satisfaction, un véritable bonheur dans le privilège d'être seul avec elle tous les matins, et de

pouvoir lui redire chaque fois son amour. Oui, il était bien de sa nature enclin au bonheur, car, dès que sa souffrance cessait d'être intolérable, il retrouvait la joie d'exister !

De quoi eût-il pu se plaindre ? Chaque matin il passait une heure avec elle, heure d'amitié et de douce harmonie, sorte de nouvelle Parousie, supérieure à celle de jadis. Et puis ils étaient liés par un secret commun, le mystère de son amour pour elle. Qui donc, à part le substitut, – dont Victor n'avait jamais songé à contester les droits, – qui donc possédait autant que lui ? Theuda l'aimait-elle ou non ? À vrai dire, il ne se le demandait pas. De tout temps il avait eu la persuasion que le bonheur de l'homme vient du dedans et non pas des circonstances extérieures, que l'illusion rend à l'homme le même service que la réalité, un service supérieur peut-être. Il n'avait pas besoin de l'amour de Theuda ; c'était sa présence que réclamait son cœur altéré, le son de sa voix, la vue de sa personne, de ses gestes, de ses mouvements. N'eût-il pas, en tout temps, accepté avec plaisir son aversion et sa haine, si on lui eût offert en échange le droit de l'emmener chez lui prisonnière, et de l'attacher au mur en lui disant : « Trépigne, crie, insulte, maudis ; mais reste avec moi ! »

Et maintenant, sans qu'il eût besoin d'employer la violence, sans qu'il fût nécessaire de l'enlever ou de la clouer au mur, grâce au paisible consentement de Theuda elle-même, il avait une petite part assurée de cette présence tant désirée. Cette petite part, elle la lui réservait soigneusement, écartant avec une décision tranchante toute interruption gênante et tout visiteur importun. Son frère lui-même n'était pas admis à cette heure-là. Si bien que Victor avait l'impression d'être en quelque sorte marié avec elle, union clandestine, il est vrai, mais par là même d'autant plus douce.

Cette heure d'intimité familière créa peu à peu entre eux une relation de camaraderie. L'amour de Victor, admis désormais par elle comme un fait existant, n'exigeait plus d'être con-

tinuellement exprimé, il reculait un peu à l'arrière-plan, laissant place à d'autres entretiens ; il devenait l'accompagnement harmonieux et grave soutenant la mélodie qui court fantaisiste sur le haut du clavier. Tous deux babillaient maintenant comme frère et sœur ; ils regardaient ensemble des revues d'art, jouaient parfois à quatre mains ; ou bien elle lui parlait de ses années d'enfance, discutait avec lui l'avenir du petit garçon, lui faisait voir divers arrangements apportés dans la maison. Leurs rapports étaient devenus si naturels qu'il leur arrivait même de se taquiner.

– Voilà donc la méchante femme capable de se montrer si cruelle ! disait-il en souriant.

– Hou ! hou ! menaçait-elle, l'air féroce, et faisant le geste de griffer.

– Voyons un peu, dit-il un autre jour, regardez-moi encore avec vos yeux hostiles d'autrefois !

– Je ne le pourrais plus, répondit-elle, simple et bonne dans sa sincérité.

Une fois qu'il avait relevé, prompt comme l'éclair, l'aiguille échappée à la main de Theuda, elle l'appela « Monsieur de Wolzogen ». – « Madame de Stein ! » répondit-il en s'inclinant profondément.

Lorsqu'en jouant du piano il lui frôlait le petit doigt sournoisement et comme par hasard, elle lui donnait une tape sur la main ; si dans le cours de la conversation il émettait un jugement par trop énergique et peu charitable, elle lui saisissait le bras impérieusement.

Un matin, à son arrivée, elle s'élança sur lui d'un bond de panthère, du coin de la chambre où elle était cachée, et l'étouffa d'une vigoureuse étreinte.

– Mais c'est votre fête, aujourd'hui ! expliqua-t-elle à Victor stupéfait.

Une seule pensée causait parfois du malaise à ce dernier : Où se cachait pendant tout ce temps son ami le substitut ? Pourquoi restait-il invisible ? Comment le tête-à-tête quotidien était-il toujours respecté, bien qu'au-dessus d'eux, dans le cabinet de travail, on entendît parfois des semelles frotter le sol et qu'une légère odeur de fumée parvînt jusqu'à eux comme un avertissement ? L'idée du mystère auquel son cœur trouvait une saveur délicieuse, – car ce mystère ne couvrait rien d'inavouable, – la conscience de Victor ne l'acceptait pas.

D'autre part, il lui était difficile de s'en aller frapper à la porte du cabinet de travail, à seule fin de notifier sa présence : « Monsieur le directeur, dernière nouvelle : j'ai l'honneur d'être amoureux de votre femme. Au reste, vous pouvez dormir sur les deux oreilles, car nous sommes aussi innocents que deux agneaux qui viennent de naître. »

Non ! contre une loyauté de ce genre son bon goût se révoltait. Il y a des choses qui réclament le mystère, non point parce qu'elles sont mauvaises, mais bien plutôt parce qu'elles sont élevées et nobles, et que les énoncer seulement devant un tiers en serait la profanation. « Après tout, conclut-il en lui-même, c'est elle que cela regarde, plutôt que moi ; il est son mari et non le mien. Si sa conscience à elle le supporte… »

Quelques semaines passèrent ainsi. Puis la conduite de Theuda se modifia ; elle devint changeante, indécise, sujette à de brusques revirements. Victor ne la retrouvait jamais le matin telle qu'il l'avait laissée la veille. Il fut surpris de remarquer en elle des retours de son ancienne défiance. Visiblement, elle était sous l'influence d'insinuations, provenant de ses amies ou de quelque rival jaloux.

– Quand on ne réussit pas par la violence, on essaie de la douceur ! lui jeta-t-elle un jour avec un regard significatif, et

sans que rien justifiât l'allusion. Elle semblait, maintenant, considérer la souffrance de Victor, cette douleur folle qui l'avait jeté à ses pieds, comme la mise en jeu d'une comédie raffinée.

Un jour qu'ils parlaient de leur première rencontre, au temps de la Parousie :

– Répondez-moi en toute sincérité, demanda-t-il, m'avez-vous aimé dans ce temps-là ?

Elle secoua la tête, négativement :

– Je vous tenais pour faux.

– Où aviez-vous pris cette idée extravagante ?

– C'est que vous me couvriez de compliments et de flatteries si exagérées !

– Je ne vous ai jamais dit un mot qui ressemblât à de la flatterie. Je disais seulement que vous étiez indiciblement belle et que je vous adorais comme le symbole de la divinité.

– Eh bien, justement ! Tout ce galimatias suave et de mauvais goût peut faire plaisir à une vaniteuse poupée de modes... mais pas à moi !

– Et maintenant, dit-il en riant, me tenez-vous encore pour faux, puisque je vous trouve toujours infiniment belle, et plus que jamais vous adore comme le symbole de la divinité ?

– Hem ! dit-elle avec un regard méfiant, quelquefois oui, quelquefois non.

Il comprit, et ne se formalisa pas : cette fière déesse ne pouvait admettre qu'un « débauché » – elle le taxait ainsi – fût capable d'un amour véritable et profond. Non, elle ne croyait toujours pas à la sincérité, à la pureté de son sentiment. Plus d'un trait de sa conduite le prouvait. Au milieu d'une conversation, par exemple, elle se levait brusquement pour aller chercher

son enfant et le gardait sur ses genoux, tel un bouclier protecteur. Ou bien se trouvant devant la porte au moment où Victor arrivait, elle étendait les bras dans un geste de défense, comme pour lui en interdire l'accès. « Loup, ne viens pas jeter le trouble dans ma bergerie ! » disait son regard menaçant. Et elle le laissait entrer, cependant.

D'autres fois Ève se réveillait en elle. Était-il resté un jour sans venir, elle demandait des raisons, exigeait une justification. Avait-elle surpris Victor dans la rue causant avec une dame, elle lui en parlait ensuite sur le ton de la plaisanterie, mais avec du dépit dans la voix.

– Vous vous marierez aussi, comme n'importe quel autre ! lui lançait-elle d'un air de reproche, la voix amère et quasi méprisante, comme si c'eût été commettre une action honteuse et offensante.

Parfois elle prenait plaisir à tourmenter Victor. « Pourquoi s'en priverait-elle ? » pensait-il. Il fallait qu'elle profitât de sa belle jeunesse ; encore quelques années, trop vite passées, et elle ne pourrait plus tourmenter personne !

Dans cette pieuse intention, elle parlait de son mari aussi fréquemment qu'elle le pouvait, et sur le ton le plus ingénu, cela va de soi. Montrant à Victor une photographie d'elle-même, toute récente : « C'est pour l'anniversaire de mon mari », disait-elle. Ou bien elle se livrait à toutes sortes de projets relatifs à l'avenir de « notre fils », lorsque « nous deux » nous serons devenus vieux.

– Qui ? « nous deux » ? demandait Victor.

– Mais, mon mari et moi, naturellement ! Qui serait-ce donc ?

Peu à peu un tiers s'était glissé dans leur intimité : le petit Kurt. Était-ce que Victor, au début, par amour pour la mère, avait parfois gracieusement accepté la présence de l'enfant ?

Était-ce au contraire parce qu'il ne lui avait prêté que peu d'attention ? Toujours est-il que le garçonnet avait pris le visiteur en amitié et se jetait en chancelant à sa rencontre, comme il eût couru au-devant de son père. Mais ce père était exempt de toute arrière-pensée éducative, ne défendait rien, ne se fâchait jamais, et montrait toujours un visage amical.

Lorsque tous deux jouaient ensemble, Victor et le petit Kurt, la mère se tenait intentionnellement à l'écart, penchée sur son métier à broder. Il lui arrivait de rester de longs moments silencieuse, se laissant à dessein oublier. De temps à autre elle relevait la tête en soupirant profondément, et chaque fois ses yeux s'éclairaient d'une flamme heureuse. Une sorte de recueillement planait sur ces moments-là, et comme une bénédiction sur ces trois êtres réunis.

Un matin, sans motif aucun, elle reçut Victor d'une manière hostile, presque brutale :

– Quand partez-vous d'ici ? fit-elle en matière de salutation.

– Pourquoi ? Désirez-vous si vivement mon départ ?

– Oui.

– Theuda ! vous me faites du mal.

– Vous aussi, vous me faites du mal.

– Moi ? À vous ?

– Oui. En me disant des choses que je ne dois pas entendre, et que vous n'avez pas le droit de me dire.

– Et que je n'avais pas non plus l'intention de vous dire, que, malgré moi, j'ai été contraint de laisser échapper…

– On n'est jamais contraint de faire ce qui n'est pas le devoir !

– La nature ne connaît pas le verbe « devoir ». Il a été inventé par les hommes. – Au reste, si vous désirez réellement mon départ, il en sera ce que vous voudrez ; un mot de vous suffit. Qu'ordonnez-vous donc ? Dois-je partir ? Demain, ou aujourd'hui encore ?

Elle le regarda un moment, l'air sombre, puis, se troublant subitement, elle lui tourna le dos, et alla se mettre à la fenêtre.

Attiré comme par un aimant, il s'approcha d'elle par derrière, et prit doucement un des doigts de la main qu'elle laissait pendre négligemment. Elle ne bougea pas. Mais il sembla que ce contact léger établît entre eux un courant magnétique qui la fit frémir et trembler...

S'il n'y avait pas de « magie » des âmes, certes il existait un attrait magique des corps !

Une voix cria en lui, impérieuse, envahissante : « Maintenant ! Ose maintenant, ou tu te couvres de ridicule, et pour toujours ! »

« Soit ! Je veux être ridicule. »

Telle fut sa ferme réponse intérieure ; et il lâcha la main de Theuda.

Au-dedans de lui la voix partit d'un rire éclatant, ironique :

« Chevalier de la vertu ! Héros de l'austérité ! »

Il haussa les épaules avec mépris.

« Superstition de l'adultère ! »

Bien dangereux, en vérité, était le sol que foulait Victor, et sans issue le chemin qu'il suivait. Sur quoi trébucherait son fragile bonheur ? – Allait-il, pouvait-il continuer ?... Questions oiseuses. En tout cas, ce n'était pas à Victor à lui tendre un piège.

UN BRUSQUE DÉNOUEMENT

C'était le matin de la Chandeleur, jour où l'on a coutume de saluer les premiers bourgeons printaniers, d'ailleurs invisibles encore.

Victor s'était rendu chez Theuda, comme d'ordinaire.

– Mon mari est dans la bibliothèque, lui dit-elle ; voulez-vous aller lui tenir compagnie pendant que j'achève de tout mettre en ordre ici ?

Il eut un moment de surprise. Quel langage nouveau ! Chez son mari ? Serait-elle allée à confesse ? S'agissait-il d'une explication ? – Soit. Il n'y faisait pas d'objection ; il se tenait toujours prêt à regarder tout le monde en face.

À son entrée dans la bibliothèque remplie d'une fumée épaisse, il fut aussitôt rassuré : l'homme qui s'érige en juge ne fume pas d'aussi bon cœur.

– Ah ! vous voilà, vous êtes le bienvenu ! lui cria-t-on. Voyez donc ce que m'envoie le libraire ! De nouveau un de ces philosophes mangeurs de femmes ! Vous n'êtes pas dans ses vues, je suppose. Quelles sont, en somme, vos idées là-dessus ?

Le thème était captieux, la question épineuse pour Victor. Mais mieux valait être attaqué sur le terrain abstrait de la théorie que sur le terrain personnel ! Et le procès de la femme commença, procès qui, du reste, conserva une allure digne et pai-

sible, où l'on échangea des pensées bienséantes, des jugements pleins de mesure, et où, de part et d'autre, on se fit des concessions empressées. Toutefois, comme Victor, dans son ardeur à louer le beau sexe, avait laissé tomber cette phrase : « Sans les femmes, il ne serait pas la peine d'exister ! » le directeur Wyss remarqua sèchement :

– D'accord ; mais chacun la sienne, n'est-ce pas ?

Que voulait-il dire ? Était-ce une allusion ?

Un peu plus tard, les deux hommes cherchant à fixer les bornes de l'horizon féminin, Victor observa qu'il y avait quelque chose de déshonorant pour la femme à ce que chacun trouvât naturel de lui voir attribuer au théâtre uniquement des rôles d'amoureuse.

À ce moment-là, *Frau Direktor* ouvrit discrètement la porte.

– Pardon ! souffla-t-elle timide, j'interromps vos savants entretiens ; mais ne craignez rien, je vais disparaître à l'instant.

Ainsi parlant, elle alla à petits pas vers la bibliothèque, s'accroupit en une gracieuse attitude, et chercha un moment parmi les in-folios. De temps à autre, elle rejetait en arrière une de ses boucles insoumises, et soudain se redressant, un petit livre à la main, elle sauta légère sur ses pieds.

– Voilà ! dit-elle, comme pour les rassurer, je vous débarrasse de ma présence ! Et elle s'enfuit sur la pointe des pieds.

– C'est en tout cas leur unique rôle, reprit le substitut en souriant, et elles le jouent fort bien, dans la vie comme sur la scène...

À ce moment-là retentirent quelques accords de piano, et la voix de Theuda, s'élevant, sonore, sembla remplir la maison de clarté.

À l’ouïe de cette voix, le cœur de Victor se gonfla d’émotion. « Mon Dieu, que c’est beau ! murmura-t-il, quelle noblesse, quelle pureté ! » Et sentant les larmes lui monter aux yeux, il se leva brusquement et feignit de s’intéresser à la bibliothèque.

– Beau, pur ? Je n’en dirais pas autant, repartit le substitut. On ne devrait jamais s’attaquer à un morceau qu’on ne connaît pas et qui est au-dessus de votre portée.

Puis il tenta de ramener la conversation au point de départ. Mais Victor était si complètement sous le charme de la voix invisible, qu’il n’entendait plus rien d’autre. Si seulement elle avait pu se taire ! Elle vous arrachait les entrailles…

Enfin le chant cessa, et Victor se ressaisit assez pour faire bonne contenance en prenant congé de ses hôtes.

– Revenez-nous demain soir pour le thé, lui dit Theuda avec une certaine insistance, tandis qu’elle laissait reposer sa main dans celle de Victor ; nous serons tout à fait entre nous, vous et mon mari seulement, sans compter mon humble personne, qu’il vous faudra accepter par-dessus le marché !

Et baissant la voix, d’un air important :

– Nous aurons de la crème fouettée !

On eût dit que cette crème devait être pour Victor la suprême attraction.

– Donc, à demain soir ! répéta-t-elle en levant un doigt menaçant ; je compte sur vous.

« Eh bien, se dit Victor une fois dans la rue, que conclure ? Le substitut a-t-il remarqué, oui ou non ? Avec son air de pacha bon enfant, il n’est pas aisé de lire en lui. Du reste, c’est tant mieux s’il a deviné quelque chose ; – pas trop cependant ! – de cette manière nous serons délivrés des cachotteries, et je serai quitte d’une confession déplaisante. »

Tout allait bien ; c'était exactement ainsi que Victor s'était figuré les choses : une alliance à trois, acceptée d'un commun accord, dans laquelle il cédait à son fidèle substitut les charmes physiques de l'aimée ; en reconnaissance de quoi le mari abandonnait à Victor l'âme et le cœur d'Imago. De cette manière aucun des deux ne faisait de tort à l'autre. Les matinées appartenaient à Victor, le reste du temps au substitut, – et celui-ci n'était pas à plaindre ; le partage le favorisait largement !

Demain soir, donc, cette triple alliance allait être consacrée. « Autour d'une assiette de crème fouettée ! » lui souffla sa pensée railleuse. Et pourquoi pas de la crème aussi bien que du vin, après tout ? Était-il nécessaire, pour signer un traité honorable, de s'administrer du poison ? Et dans sa joie intime, Victor se plut à songer à cet autre bol de crème, auprès duquel il avait revu Theuda quelques mois auparavant, chez Mme la conseillère Keller. Il avait fait du chemin depuis ce temps-là ! De l'indifférence méprisante du début à la douce cordialité actuelle, il y avait de la marge ! Et il n'était encore qu'au commencement de la route. Ô délices des perspectives lointaines !...

Plein de ces agréables pensées, il s'en allait flânant par les rues, fredonnant doucement et dirigeant du geste un orchestre invisible, quand, soudain, il se trouva face à face avec Mme Steinbach.

– Venez chez moi cet après-midi ; j'ai à vous parler, lui dit-elle brièvement au passage. Et sa voix était étrange.

Contrarié comme un homme que vient surprendre une averse glacée, Victor continua son chemin, sans accompagnement de musique, maintenant. Bien qu'il ne devinât pas le moins du monde de quoi il pouvait être question, il pressentait quelque incident fâcheux. Lorsqu'une personne demande *à vous parler,* il s'agit rarement, en effet, de quelque chose de réjouissant.

« Tant pis ! » se dit-il, secouant cette impression fâcheuse comme un canard secoue ses plumes.

Son bonheur ou son malheur ne pouvait venir que d'Imago, et en ce qui la concernait, tout marchait pour l'heure à merveille !

*** *** ***

– Mon cher, vous êtes en train de vous couvrir de ridicule.

Telles furent les paroles sévères par lesquelles l'accueillit froidement Mme Steinbach. Et en disant cela, elle évitait de le regarder. Le visage de Victor s'assombrit :

– En quoi ridicule, s'il vous plaît ?

– Ne jouez pas l'ignorant, je vous en prie ; vous savez très bien ce que je veux dire.

– Pardon si je vous contredis. Je ne feins rien et n'ai pas le moindre soupçon de ce que vous entendez.

– Soit ; je vous le dirai donc : ridicule par votre conduite aussi folle qu'impardonnable à l'égard des Wyss.

– Puis-je demander ce qui vous autorise à juger ainsi ma conduite ?

– Eh bien ! importuner de vos effusions d'amour une femme mariée à laquelle vous êtes complètement indifférent, qui ne se soucie pas de votre cœur, auprès de laquelle vous arriverez tout au plus à récolter quelques miettes de pitié, n'est-ce pas de la folie ? Si ce n'est pas fou, c'est tout au moins impardonnable, et si l'expression vous paraît encore trop forte, c'est mal, dirai-je simplement, de venir se mettre entre deux époux

sincères et fidèles, tentative qui, heureusement d'ailleurs, ne vous réussit pas !

Victor rougit violemment, de honte et de colère à la fois. Ah ! comme le visage vous brûle, lorsqu'on voit découverte aux yeux d'un autre une chose qui s'est passée entre quatre yeux !...

Furieux il repartit :

– Quant aux actes dont j'ai ou n'ai pas à me justifier, je suis à la disposition du directeur Wyss, dès qu'il le voudra. À vous, qui me traitez de ridicule et de fou, je me permettrai de vous faire remarquer ceci : j'ai des souvenirs qui m'autorisent à croire que Mme Wyss m'accorde un peu plus que les « miettes de sa pitié » ; je ne lui suis pas aussi totalement indifférent que, d'une manière si flatteuse pour moi, vous vous plaisez à l'affirmer !

Elle le regarda en face, et s'avança d'un pas :

– Ah ! mon pauvre garçon, que vous êtes jeune et naïf ! Oui, naïf, malgré la supériorité de votre esprit et votre connaissance du monde et des hommes. Croyez-vous réellement, malheureux, que parce qu'une femme tolère une déclaration d'amour et l'écoute volontiers, c'est la preuve que son cœur ressente pour vous la moindre inclination ? Bien entendu, elle l'écoute volontiers ! C'est naturel. N'y a-t-il pas là pour elle un petit triomphe ? Croyez-vous qu'elle laissera échapper l'occasion d'être coquette dans les limites permises ?... Peut-être est-elle allée un peu loin dans ce jeu ; c'est ce que je ne puis savoir. Du reste, qu'appelle-t-on aller trop loin ? Quelle est la loi morale qui défende d'en user quelque peu librement avec un homme qui vous obsède d'une manière inconvenante ? Vous n'êtes pas un de ses proches ; elle n'est pas tenue de vous ménager. Celui qui met une femme dans une situation fausse doit supporter aussi qu'elle ne soit pas irréprochable ; la faute en est à lui. Mais supposez que vous ayez fait quelque impression sur son cœur, – à vous entendre, ce serait le cas, et cela n'aurait rien d'étonnant, car vous n'êtes pas le premier venu, – supposez ce-

la, qu'y aurez-vous gagné ? D'avoir fait naître une petite inclination superficielle et passagère, que le premier choc de la vie fera disparaître. Si demain son mari ou son enfant tombe malade, que serez-vous pour elle ? Que deviendrez-vous ? Un zéro, moins qu'un zéro, un objet d'aversion, dont elle ne pourra même plus supporter la vue ! Mme Wyss, je vous l'ai dit déjà, est une femme simple, honnête et droite, qui n'a d'autre pensée que son mari et son enfant. Tout ce que vous en aurez, ce sera d'avoir mis votre cœur à nu, de vous être rendu malheureux, et peut-être, si ce jeu coupable continue, de l'avoir compromise et livrée à la langue du public, – car elle a des amies, n'oubliez pas... Maintenant, agissez comme vous voudrez ; arrangez-vous avec votre conscience ; je ne me risque pas à vous tracer votre devoir. Et cependant, comment un homme d'esprit supérieur, qui a le juste sentiment de sa dignité, peut supporter de dépendre de la pitié bienveillante d'un mari, c'est chose inconcevable pour moi. Vous plaisez-vous à ce rôle ?

– Mais... le sait-il réellement ? balbutia Victor.

– S'il le sait ? Quelle question ! Bien sûr, qu'il le sait ! Cela va de soi. Elle lui a fidèlement rapporté chacune de vos paroles, décrit chacune de vos effusions et chacune de vos larmes. Ce n'était pas seulement son droit : c'était son devoir. Si elle eût négligé de le faire, sa conscience eût crié très haut.

Alors Victor courba le front et se mordit les lèvres. Mais soudain une pensée lui revint, à laquelle, depuis un moment, il négligeait de s'arrêter :

– Et vous-même, chère madame, si la question m'est permise, de qui tenez-vous cela ?

– Mais d'elle-même, naturellement ! Elle sait bien que je suis votre meilleure amie ; elle était certaine, par conséquent, de me faire de la peine en me racontant votre humiliation ; aurait-elle pu se refuser ce plaisir-là ? C'est notre habitude, à nous autres femmes. Et comme elle a visé juste ! Car c'est amer, je

vous assure, d'apprendre qu'un homme sérieux, un homme de valeur, auquel on voudrait croire, commet des manques de tact, oublie toute fierté et toute dignité, et va jusqu'à se mettre à genoux comme un adolescent sentimental. Plus d'une fois j'ai été sur le point de vous avertir ; mais je ne me sens pas la vocation de m'introduire comme une « salutiste » dans le for intérieur des autres. Et puis je ne voulais pas m'imposer à quelqu'un qui m'évite soigneusement, et qui ne me fait même pas l'honneur de sa visite. J'avais aussi un peu l'espoir que vous finiriez par vous rappeler vous-même qui vous êtes, – jusqu'à ce que je vous aie rencontré aujourd'hui, par hasard.

– Ainsi, pour parler bref, reprit Victor, Mme Wyss en personne vous a raconté, dans les plus petits détails, tout ce qui s'est passé entre nous ?...

– Pour être exacte : oui.

– Et tout en une fois ? Ou a-t-elle parlé à différentes reprises, vous donnant au fur et à mesure les dernières nouvelles ?... Vous vous taisez ? Cela me suffit...

Il semblait à Victor qu'il se noyait dans la honte comme une souris dans un égout. L'histoire de son amour, de cet amour fervent, désintéressé, respectueux, colportée par la femme aimée, publiée comme un roman-feuilleton dans la feuille communale, jour par jour : « La suite au prochain numéro ! » Les larmes que lui arrachait la douleur la plus cuisante, une douleur sacrée qui avait sa source plus haut que cette terre, dans la patrie mystérieuse des âmes, tout cela étalé, livré à l'examen raisonnable, au froid jugement des indifférents.

Mme Steinbach, le voyant écrasé, voulut profiter de son abattement pour lui arracher une décision qui serait son salut :

– Voyons, que voulez-vous faire ? Qu'espérez-vous ? Qu'attendez-vous ?

– J'attends, répondit-il l'air hostile, de savoir si vous êtes satisfaite, si vous m'avez suffisamment humilié, ou si vous désirez me maltraiter davantage ?

Elle le regarda stupéfaite : il était transformé. Son regard était étrange et fixe ; elle crut voir la sombre figure d'un démon.

– Oh ! ne me regardez pas ainsi, cria-t-elle douloureusement... Ne soyez pas injuste ! Je ne vous veux que du bien ; tout ce que j'ai dit, je ne l'ai dit que par amitié.

Mais les yeux de Victor roulaient égarés, sa bouche se tordait convulsivement. Tout à coup, se levant brusquement, le bras tendu, d'une voix haute et vibrante, comme s'il se fût adressé à un public lointain :

– Si je traverse cette heure horrible, cria-t-il, si je suis ici comme un écolier honteusement puni, abreuvé de ridicule comme un amant berné, simple jouet de gens sans cœur, si je souffre tout cela, c'est qu'un jour j'ai choisi le chemin qui mène aux sommets ! J'aurais pu avoir autre chose : honneur, considération, richesse, amour, tout cela, je l'ai vu briller à mes pieds ; j'aurais pu me baisser pour le ramasser. Si j'avais agi comme un être quelconque et préféré les régions basses à la route royale, je nagerais aujourd'hui dans le bonheur, aimé et recherché ; personne ne sourirait de moi, personne n'oserait m'insulter et me faire la loi. Les hommes se vanteraient de mon amitié ; les femmes, pauvre engeance, rivaliseraient d'empressement autour de moi. Êtres apathiques ! Cœurs insensibles ! Ma pauvre âme, elle, déborde d'amour, amour pur et sacré, qui la submerge comme une marée puissante. Je ne demande, pour compenser le sacrifice de ma jeunesse et de mon bonheur, qu'un très petit peu d'amour. Que dis-je, d'amour ?... Pas même cela. La permission d'aimer impunément et de souffrir librement... Et que m'accordez-vous ? La moquerie, les sarcasmes. C'est bien : humiliez-moi, versez sur ma tête à pleins seaux la honte et l'ignominie ; je saurai le supporter. Mais un temps viendra, je vous le dis, où des êtres d'une autre essence, ceux qui ont un

cœur et une âme, s'approcheront de moi et me jugeront. Ceux-là laveront mon visage souillé à la source fraîche de la gloire, et voyant mes blessures, ils diront : « Cet homme n'était pas un fou, mais un persécuté. » Et qu'en sera-t-il de mon pauvre amour piétiné dont on me fait un crime aujourd'hui, dont une femme sans cœur s'est fait un jouet, pour lequel une autre femme sans cœur m'a calomnié ? Croyez-le, quand je serai mort, plus d'une femme souhaitera du plus profond de son cœur d'être adorée comme j'adore aujourd'hui, plus d'une enviera celle à qui un tel homme offrit l'hommage d'un tel amour !

Soudain, Victor sortit comme d'un rêve et redevint lui-même.

– Pardonnez-moi, dit-il d'un ton abattu, ce n'est pas moi qui ai parlé ; l'excès de ma douleur a crié pour moi.

Il se dirigea vers le piano et prit son chapeau.

– Mais personne ne se moque de vous ! dit son amie d'une voix désolée. Personne ne prononce votre nom autrement qu'avec estime et bienveillance. Et quant à Mme Wyss, elle vous est sincèrement attachée, elle sympathise avec vous, elle est navrée d'être la cause involontaire de vos tourments inutiles et sans but. Et moi... moi !... me reprocher de la dureté de cœur ; comment pouvez-vous me faire cette injure ? Ne dites pas « sans cœur », mon ami, ne dites pas ce mot-là, ne me le dites pas à *moi !*

Ces paroles, prononcées doucement, étaient déchirantes comme un cri.

Mais le regard de Victor était absent, ses sens comme oblitérés. Évitant son amie, il marcha vers la porte. Puis, comme si le souvenir lui revenait, il se retourna et s'inclina devant elle.

– Madame, dit-il, il ne me reste plus qu'à vous exprimer mes remerciements. Je ne trouve pas de mots. Je ne puis que vous dire : « Noble, fidèle amie, merci ; merci pour tout, du fond

du cœur. Conservez un souvenir indulgent à un homme lourdement puni, qui a pu souvent se méprendre, mais n'a jamais voulu de mal à personne.

– Vous partez ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Il fit un signe affirmatif :

– Demain matin, aussitôt que possible, par le premier train.

– Oh Dieu !... cria-t-elle. Et où irez-vous ?

Il haussa les épaules :

– N'importe où.

– Ô mon cher, cher ami !... gémit-elle douloureusement.

Et comme il soulevait la main de son amie pour la baiser, ce fut elle qui baisa la main de Victor.

L'instant d'après elle ouvrait violemment sa fenêtre, et fouillait des yeux l'obscurité. Lorsqu'elle aperçut la silhouette de Victor, debout près de la petite porte du jardin, elle cria dans la nuit :

– Je crois en vous, je crois à votre grandeur, à votre bonheur !

*** *** ***

Le lendemain matin à l'aube grise, sous un brouillard humide et sombre, Victor, fidèle à sa résolution, marchait vers la gare tout équipé pour le voyage. Mal éveillé encore, il suivait en pensée un rêve dont l'atmosphère heureuse projetait sa lumière souriante sur la réalité désolée.

Chose humiliante ! C'était d'*Elle* qu'il avait rêvé, encore et malgré tout !

Sur la place de la gare, seulement, son esprit engourdi commença à s'éveiller aux impressions de la vie extérieure. Aujourd'hui, le soir de ce même jour dont l'aube triste l'enveloppait de brume, ce soir, Elle l'attendrait. Ce *soir*, comme cela lui semblait déjà vieux ! Déjà passé avant même que d'être vécu... Au demeurant, pas une fibre qui remuât en lui en pensant à Elle : aucune impression de départ, ni déchirement, ni attendrissement, ni révolte, tout au plus dans son gosier une fade sensation d'écœurement. Indifférent, comme un étranger, il quittait sa marâtre patrie.

Le guichet était éclairé, encadrant le visage d'un employé. Victor allait donc pouvoir partir sans délai. Jetant un coup d'œil sur l'indicateur, il nomma une ville étrangère quelconque.

– Seconde classe ? demanda l'employé.

– Troisième ! répondit-il, obéissant à un mouvement instinctif.

Peut-être voulait-il éviter la rencontre d'un de ses amis, – l'improbabilité d'une telle rencontre à cette heure matinale ne suffisait pas à le rassurer, – peut-être aussi voyait-il là un symbole de son humiliation. Troisième classe : cela convenait bien à sa fuite ignominieuse.

À son entrée dans le wagon, il remarqua sur le premier banc, près de la porte, un petit homme d'apparence humble, à physionomie aimable. « Homme bon et modeste, se dit-il. Va pour ce voisin. » Il s'apprêtait déjà à mettre son bagage dans le filet ; mais le petit homme s'y opposa avec vivacité :

– Halte-là, monsieur, attention à mes jambes qui sont là-haut, dans le filet.

Victor n'était pas d'humeur à plaisanter. Conciliant, il déposa ses paquets un peu plus loin et s'assit, l'air indifférent, se reculant pour ne pas frôler les genoux de son voisin. Mais le petit homme cligna de l'œil d'un air malin :

– Eh ! monsieur, pas nécessaire de faire tant de façons avec mes jambes ; elles ne sentent plus rien quand on les cogne !

Là-dessus il souleva sa couverture de voyage et, ô surprise ! Victor put voir qu'il n'avait plus de jambes.

– Ils me les ont enlevées à l'hôpital, déclara l'autre en souriant, presque fier.

Puis il fit avec loquacité la chronique de ses infortunes :

– Tout ce que j'ai enduré, personne ne le croirait ! répétait-il comme un refrain.

Alors Victor rentra en lui-même : « Celui-ci a plus souffert encore que toi ! » pensait-il.

– Mon nom est Bürgisser, dit le petit homme en terminant, Léonard Bürgisser, d'Œtlingen, ou *Lienert*, comme on dit chez nous, à l'ordinaire menuisier de mon métier.

Ayant donné ces informations, il se tut, satisfait.

La locomotive haletait à grands coups réguliers. Leur rythme berçait Victor, qui n'avait pas dormi de la nuit, et lui faisait pencher la tête, insensiblement. Tout à coup son voisin lui frappa le genou de telle façon qu'il sursauta effrayé.

– Voyez donc ! chuchota le cul-de-jatte, en plein hiver, l'énorme bouquet que promène cette belle demoiselle si distinguée ! Là-bas sur le quai, devant les voitures de seconde ! Faut-il qu'elle l'aime, celui pour qui elle a acheté ces fleurs coûteuses ! Voyez, elle tire continuellement son mouchoir. C'est que, *s'il* ne vient pas bientôt, il arrivera trop tard ; le train devrait déjà être parti, réglementairement. Pst ! attention ! la voilà qui vient de

notre côté. Que va-t-elle faire ? Et il y a même des muguets... On les sent jusqu'ici ! Oh malheur ! la pauvre demoiselle, voyez maintenant, devant les troisièmes classes, où elle sait que personne ne la connaît, elle commence à sangloter !...

Victor, après avoir dédaigné tout d'abord d'écouter ce bavardage impatientant, regarda enfin malgré lui au dehors, d'un mouvement presque automatique.

Une dame élancée et remarquablement bien faite, autant qu'il put en juger dans la demi-obscurité du hall, passait, un bouquet à la main, le visage enseveli dans son mouchoir, les épaules secouées par des sanglots. À cette vue, une douloureuse comparaison transperça le cœur de Victor : « À moi, personne ne m'apporte des fleurs, oh ! pas de danger ! Une poignée de chardons, plutôt, si l'on savait mon départ. » Puis il détourna la tête et se renfonça dans le coin du wagon, le cœur plein d'amères pensées.

En voiture, s'il vous plaît ! crièrent les employés.

Enfin ! répondirent du train des voix ironiques.

Les portières claquèrent ; puis le silence régna un instant. Un coup de sifflet strident : en route !

Mais, à ce moment, la porte du compartiment se rouvrit violemment. Un courant d'air froid pénétra, avec un parfum de fleurs... un instant seulement, puis la porte se referma bruyamment.

– Eh non ! ma pauvre demoiselle, dit en riant le menuisier, celui que tu cherches n'est pas en troisième classe ! Mais dépêche-toi de sauter, sinon le train t'emmènera. Entendez-vous les conducteurs tempêter ? Mais ils sont dans leur droit ; une fois qu'on a crié : En route ! personne n'a le droit de retarder le départ, même si c'est du beau monde.

Un nouveau coup de sifflet impérieux, et les roues se détachèrent lourdement du sol. Victor poussa un soupir de soulagement. « Adieu pour toujours ! » se dit-il en un vœu solennel, tandis que ses yeux attachés sur les colonnes du péristyle y constataient anxieusement le mouvement du train qui s'éloignait : c'était pour lui la libération...

Mais... un moment ! qu'aperçoit-il là-bas ? N'est-ce pas Mme Steinbach qui traverse les rails et retourne en hâte vers la station, un bouquet dans les mains ? C'est bien sa démarche... Si pourtant elle voulait tourner la tête !

– Préparez tous les billets, s'il vous plaît ! – Votre billet, monsieur, dit le conducteur en tendant la main à Victor.

Cette fastidieuse corvée accomplie, on se trouva hors de la gare, et Victor ne vit plus, de droite et de gauche, que des rues qui semblaient accourir à la rencontre du train. « Eh bien ! Victor, ne nous envoies-tu pas un signe d'adieu ? » lui criaient les maisons au passage.

« Non ! répondait-il avec rancœur. Pas d'attendrissement hypocrite, je vous prie, ni de scène émue de dernier acte ! Croyez-vous que je ne voie pas l'ironie grimacer sur vos toits et les oiseaux moqueurs ricaner du milieu des arbres ? »

Peu à peu le train sortit de l'ombre. Maisons, jardins, rangées d'arbres s'écartèrent, fuyant de droite et de gauche, et enfin le grand jour des champs libres inonda le wagon.

Alors l'esprit de Victor acheva de sortir de sa somnolence. Le souvenir lui revint, et avec le souvenir la révolte : « Réjouissez-vous ! Vous avez triomphé, je fuis comme un vaincu. Mais vaincu par quoi ? Par la médiocrité banale, par une coterie, par l'apathie et la sécheresse de cœur ! »

Sa rancune s'amassait comme une nuée d'orage ; puis la rancune devint de la colère, et la colère se transforma en malédiction...

*** *** ***

Mais soudain il tressaillit de la tête aux pieds, frappé par le son d'une voix : c'était celle de son austère Souveraine :

– Qu'emportes-tu, dissimulé sur toi ? demandait-elle.

– Un manuscrit dont personne que toi et moi ne soupçonne l'existence.

– À qui cet écrit rend-il hommage ?

– À toi, mon austère Souveraine.

– Et quand l'as-tu composé ?

– J'en écrivis la première ligne le soir où je mis le pied dans cette ville funeste, et la nuit passée j'en ai tracé les derniers mots.

– Et quelles sont les paroles que je t'adressai cette nuit, lorsque tu traçais ces derniers mots ?

– Tu m'as dit : « J'accepte ton témoignage, et parce que, resté pur et inébranlable, malgré tes souffrances, tes passions et ta folie, tu m'as fidèlement servie, je rendrai, moi aussi, un témoignage en ta faveur : je t'élèverai jusqu'aux plus hauts sommets de la vie, et je forcerai la gloire, ce géant rebelle, à se coucher à tes pieds. »

– Oui, ce furent mes paroles. Mais toi, ingrat, tu voudrais maintenant flétrir de ta malédiction le temps sacré de ta vie où tu remportas une victoire si haute ! – Écoute bien ce que je t'ordonne : Accorde la lyre de ton âme, et chante, et pousse des cris d'allégresse ; et bénis cette ville avec tout ce qu'elle renferme, chacune des heures, chacun des événements, chacune

des souffrances que tu y as vécues, depuis les hommes qui t'ont fait du mal, jusqu'au chien qui aboya derrière toi !

Victor obéit tristement. Se faisant violence, il accorda la lyre de son âme ; et du milieu de sa douleur, entonnant un chant d'allégresse, son cœur déchiré bénit en soupirant le passé...

– C'est bien ! dit encore la voix. Reçois le prix de ton obéissance. Lève les yeux. Regarde autour de toi.

Et voici, au-dehors, chevauchant au même rythme que le train qui fuyait rapidement, sur un coursier blanc : Imago ! – Non pas l'humaine, la fausse Imago, celle qu'on nommait Theuda, mais la Vraie, la fière Imago, la Sienne ! Guérie de sa blessure, elle revivait, plus jeune que jamais, et sa tête était couronnée d'un diadème en signe de joyeuse victoire.

– Je t'ai attendu, dit-elle, se tournant vers lui, souriante.

Transporté, il s'écria :

– Imago, ma fiancée, comment s'est opéré ce miracle ? Comment as-tu pu renaître à la vie ? Et quelle victoire célèbre le diadème que tu as posé sur tes cheveux ?

Et la réponse vint, joyeuse :

– J'ai vu ta ferme constance dans la douleur et dans la détresse, et je me suis sentie guérie. Je t'ai vu plonger dans le tourbillon de la passion et en ressortir pur et sans tache ; et dans ma joie, j'ai posé sur ma tête un diadème !

– Me pardonneras-tu, Imago, sublime fiancée, d'avoir pu, homme aveugle et fou que j'étais, confondre avec ta grandeur la trompeuse image d'une mortelle ?

Elle sourit.

– Tes larmes, dit-elle, ont effacé tes folies.

Sur ces mots elle bondit, plus rapide que le train, avec un cri d'exubérant triomphe.

– Sois juge, maintenant ! reprit la voix venant de l'invisible. M'appelleras-tu encore une Souveraine austère ?

La reconnaissance monta au cœur de Victor, comme une prière :

– Sainte Reine de ma vie ! ton nom dit consolation et miséricorde. Malheur à moi si tu n'étais pas ! Bienheureux suis-je de te posséder !

Ce livre numérique

a été édité par

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en mars 2013.

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Françoise.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Carl Spitteler, *Imago*, Lausanne et Paris, Payot, 1917. La photo de première page, *Soleil et pluie sur Im Fang, Gruyère*, a été prise par Anne Van de Perre le 8 août 2011.

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

http://www.ebooksgratuits.com,
http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://livres.gloubik.info/,
http://gallica.bnf.fr/ebooks,
http://www.gutenberg.org.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

http://www.echosdumaquis.com,
http://www.alexandredumasetcompagnie.com/,
http://fr.feedbooks.com/publicdomain,
http://fr.wikisource.org et
https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue.